Les Cahiers Cliniques de Nice

Dossier Spécial Névrose

Hystérie, Obsession et Phobie

Travaux du Séminaire d'Introduction à la Psychanalyse

N° 14
Octobre 2015

Les Cahiers Cliniques de Nice

Dossier Spécial Névrose

Hystérie, Obsession et Phobie

Travaux du Séminaire d'Introduction à la Psychanalyse

N° 14
Octobre 2015

L'HYSTÉRIE

ARGUMENT

L'hystérie, modèle de la névrose

L'hystérie n'est ni une maladie ni un trouble – c'est une énigme posée au maître. Voilà sans doute pourquoi, en tant que névrose, elle s'est trouvée exclue de la classification psychiatrique DSM et laissée au soin de la psychanalyse, qu'elle a pour une part inventée. Ce qui ne l'empêche pas de souffrir, spécialement par la voie du corps, de ce qu'on ne l'entende pas, qu'on ne la comprenne pas, voire qu'on ne l'aime pas. Elle est sujette au manque, à l'insatisfaction, jusqu'à pouvoir s'en rendre malade. C'est pour elle une façon de s'inscrire dans le champ du langage et de la parole par la voie du symptôme.

Langage certes, mais Lacan nous indique aussi la direction de l'objet : « *Ce qu'à la limite l'hystérique veut qu'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance. Mais ce n'est pas ce qui importe à l'hystérique. Ce qui lui importe, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme sache quel objet précieux elle devient dans ce contexte de discours. N'est-ce pas là, après tout, le fond même de l'expérience analytique ?* »[1].

Dès 1894, la psychanalyse s'est révélée au monde à partir des Études sur l'Hystérie, menées par Freud et Breuer. Il s'en est suivi l'apparition d'une nouvelle nomination dans la liste des syndromes pathologiques, celle de névrose, qui se distinguait de ne pas relever d'une causalité organique, mais d'une causalité proprement psychique. Le statut de cette causalité psychique est resté longtemps en débat. Freud, bien qu'ayant désigné immédiatement et formellement la condition sexuelle de la symptomatologie hystérique, s'est trouvé dans l'obligation de déplacer une théorie traumatique

[1] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 37.

sexuelle identifiée dans la réalité vers un traumatisme articulé dans le fantasme. Il a fallu pour cela élaborer la notion de refoulement. Ainsi, ce qui s'inaugurait (plutôt mal) comme une thérapeutique « cathartique » a pu trouver son régime sur le principe de l'interprétation.

Christine DE GEORGES

Le symptôme hystérique, entre langage et corps

Le symptôme hystérique a été pour Freud la voie royale pour penser la psychanalyse. À partir du moment où les symptômes hystériques ont défié l'organicité et le savoir médical, ils ont creusé une énigme gigantesque sur le rapport des femmes à leur corps.

Participer à la première séance d'un séminaire d'introduction à la psychanalyse, sur l'hystérie, donne l'idée de commencer par le commencement : *Anna O*. Certes, cent-vingt ans nous séparent de cette première patiente de Freud. Mais si la psychanalyse a évolué en un siècle, l'hystérie n'en garde pas moins son actualité. Reprenons donc quelques éléments de l'histoire de cette première patiente hystérique de l'histoire de la psychanalyse, de son vrai nom Bertha Pappenheim, qui reste pour la postérité Anna O., ainsi que Joseph Breuer l'a nommée pour communiquer son cas à Freud. Elle est célèbre pour avoir « guéri » d'un dégoût qui marquait son oralité. Freud la conduit à la remémoration d'une scène infantile, où sa gouvernante avait donné à boire de l'eau à un chien dans un verre. Les premières élaborations concernent la possibilité que dans l'enfance, un affect qui aurait dû se lier à un événement vécu, soit resté en quelque sorte « coincé », et réapparaisse lors d'un événement ultérieur. La remémoration de l'événement infantile doit s'accompagner de l'émotion concernée – ce qui a été appelé *abréaction*, produite par la méthode cathartique – pour que le symptôme soit levé. La première théorie sur l'hystérie met en valeur le refoulement, comme ce qui constitue l'inconscient.

On parlait déjà d'inconscient avant Breuer et avant Freud, dans les salons berlinois. Et nous pouvons faire un saut jusqu'à aujourd'hui, où les chercheurs en neurosciences pensent mettre à jour l'inconscient en repérant par IRM les zones cérébrales concernées par les messages subliminaux, que la conscience ne retient pas. Ce que Freud a apporté, c'est que l'inconscient est produit par le refoulement. Le refoulement rejette dans l'inconscient des scènes infantiles qui produiront des effets symptomatiques ultérieurs.

Toute la question pour la psychanalyse va être de savoir ce qui est refoulé. Dans la première théorie freudienne, ce qui est refoulé, c'est l'affect, qui aurait dû rester lié au souvenir infantile mais a été rejeté dans l'inconscient. Le processus de l'abréaction va lier à nouveau l'affect refoulé au souvenir. C'est alors que la cure d'Anna O. est venue montrer que le processus ne suffisait pas complètement.
Plus tard, il apparaît que ce n'est pas l'affect qui est refoulé, mais une dimension du message : chez Freud, les « *représentants de la représentation* » puis chez Lacan, *les signifiants*.
À partir de là, il y a une mise en tension qui va traverser l'histoire de la psychanalyse, entre ce qui peut se dire du symptôme – par le langage et avec le langage – et ce qui relève de l'affect, c'est-à-dire l'émotion, mais aussi la satisfaction, le plaisir ou le déplaisir, qui se nommera avec Lacan, *la jouissance*. La question peut, somme toute, se centrer alors sur la question du symptôme, entre langage et corps. Le message est fait de langage – et pour qu'il y ait affect, ou jouissance, il faut un corps.

Une jouissance dans un corps

La nouveauté introduite par cette conception des symptômes hystériques était de constater que le corps ne se manifeste pas seulement par la souffrance des organes, par la pathologie de tel ou tel trajet neuro-moteur. Les symptômes hystériques déterminent des zones fantaisistes du corps dans certaines paralysies, éclipsent certaines possibilités perceptives transitoirement ou durablement (dans les hémianopsies par exemple), fabriquent des symptômes dans des zones marquées par la « tendance » vitale, orale, sexuelle.
Depuis que Freud a fait la découverte de ce symptôme à la fin du XIXe siècle, puis l'a décrit dans *Etudes sur l'hystérie*, nous conservons cette définition. Cependant, les modes d'expression des symptômes hystériques ont changé. Les modes d'expression, c'est ce que nous appelons avec Lacan *l'enveloppe formelle du symptôme*. Par exemple on ne rencontre plus guère de grande crise tonico-clonique imitant l'épilepsie, telle que Charcot la mettait en évidence à la Salpêtrière. Il y a eu il y a une vingtaine d'années, l'époque de la spasmophilie, qui pouvait se manifester de façon moins

envahissante. Les manifestations de l'oralité, avec l'anorexie, sont plutôt à la mode aujourd'hui.
Les symptômes hystériques ont toujours défié la médecine, le savoir médical, le médecin. À l'époque de mes études de médecine, se constituaient encore des groupes de réflexion entre médecins, à la manière des groupes inventés par Balint, pour réfléchir aux impasses dans lesquelles les symptômes hystériques conduisaient. Une de mes patientes dit très bien cela : « Face au médecin, je me retrouve comme quand j'étais petite, dans l'eau du grand bassin : je n'arrivais à prendre la perche que le maître-nageur me tendait, je prenais le risque de me noyer ». Elle souffre de manifestations encombrantes du corps. Elle vérifie lors de nombreuses consultations médicales, que ses symptômes confrontent les médecins à une impuissance dans leur volonté de la soulager.

Les hystériques ont été séduisantes pour Freud, elles l'ont même fasciné. Anna O. déjà avait exercé une fascination sur le docteur Breuer, au point qu'il a dû interrompre le traitement au décours d'une « grossesse nerveuse », apparue dans le transfert. On pourrait dire d'ailleurs qu'entre la séduction par les hystériques et le défi qu'elles formulent, ou encore l'impuissance à laquelle elles renvoient, il y a la trame de toute une série symptomatique, dans la relation à leur partenaire. Les chicanes de la vie conjugale, les entraves à la vie sexuelle, les impossibilités à consentir à une vie à deux sont les motifs fréquents de consultation chez l'analyste.
Freud a été fasciné par les hystériques parce que ce sont elles qui lui ont dit « laissez-nous parler ». Par là même, elles ont contribué à inventer la *Talking cure,* la cure par la parole – conduisant Freud à s'éloigner de la méthode cathartique et de l'hypnose. Les hystériques se sont mises à parler, à dire leurs rêves, à se souvenir, à faire des associations d'idées. Elles se sont mises à parler de leurs rêves, comme de leurs symptômes.

Freud a alors entendu les symptômes, au même titre que les rêves, comme des *formations de l'inconscient*. La mise à jour des souvenirs oubliés, les associations d'idées, l'émergence de nouvelles déductions, devenaient la base du traitement psychanalytique, pour

analyser, trouver un sens nouveau, décomposer ce qui était formalisé, concentré ou déplacé par le symptôme.

Freud et le symptôme

Avec les hystériques, Freud a élaboré une théorie du symptôme. Dans sa première théorie des névroses hystériques, qu'il appelle sa *Neurotica*, Freud repère comme traumatique l'incidence d'un événement de séduction, produit dans la réalité, de la part du père, ou de son équivalent à l'égard de la fille. Dans l'après-coup, a lieu une réactivation de la part traumatique de l'expérience sexuelle, qui donne lieu à l'éclosion des symptômes de la névrose hystérique. C'est le cas d'Emma, de son vrai nom Emma Eckstein, qui ne peut plus rentrer dans une épicerie : elle présente une phobie des épiceries qui se révèle au moment de l'adolescence. Avec Freud, elle retrouve un souvenir de son enfance, situé vers l'âge de 8 ans, dans lequel elle a connu un moment de séduction agie (un attouchement de son sexe à travers ses vêtements), de la part de l'employé d'une boutique d'alimentation. Dans l'après-coup, à l'époque de son adolescence, elle développe cette sorte de phobie des épiceries, qui – lorsque le souvenir est mis à jour –, donne au symptôme la valeur d'un mode de défense. Cela paraît simple, mais il faut insister un peu, parce qu'avec la première théorie du symptôme, Freud élabore la théorie du trauma, qui comporte un avant et un après-coup, et il trouve également qu'il y a un sens au symptôme.
C'est alors qu'il peut avancer la fameuse formule : « Les hystériques souffrent de réminiscences ». Elles souffrent de se souvenir et le souvenir réactivé modifie l'abord de la réalité. Le symptôme devient alors le résultat d'un conflit entre une part qui vient de l'inconscient et une part qui vient de la réalité. Le symptôme est une formation de *compromis* entre deux dimensions qui semblent inconciliables. Le problème devient alors de savoir : qu'est-ce qui est ainsi inconciliable ? Où se trouve le danger ? Est-ce dans la réalité ? Est-ce dans l'inconscient ?

Puis Freud renonce à cette idée qu'il faudrait la condition qu'un événement se soit produit dans la réalité pour que se forme le symptôme. Il constate simplement qu'un événement traumatique ne

se retrouve pas toujours dans l'enfance. La formation du symptôme conserve le trajet que nous venons de mentionner, il est le résultat d'un conflit, il est formation de compromis entre conscient et inconscient, il doit avoir un sens, il a un avant et un après coup. Mais ce qui va venir remplacer l'hypothèse d'un événement ayant eu lieu réellement dans l'enfance, c'est la notion de fantasme. Les symptômes deviennent le résultat dans l'après-coup d'une réactivation des fantasmes de séduction que la petite fille a secrétés à l'égard de son père, qu'elle a refoulés et qui reprennent une certaine virulence à un moment ultérieur. À partir de là, on pourrait dire que les hystériques souffrent de leurs fantasmes.

La question du trauma n'est pas abandonnée pour autant. Cependant, c'est la sexualité elle-même qui apparaît traumatique. L'irruption de l'excitation sexuelle – que Freud a repérée comme existant dès l'enfance, par l'incidence notamment des conduites masturbatoires - vient rompre, vient faire effraction dans la belle image du narcissisme, dans les idéaux de ce que l'enfant pense représenter pour ses parents. C'est l'irruption de la question sexuelle au regard de l'observation de la différence des sexes, qui vient bouleverser les modes de compréhension, les modes d'explication, le savoir que l'enfant tente de construire avec ses partenaires. Pourquoi le sexuel fait-il ainsi irruption, à un moment où l'enfant est dans l'impossibilité d'en trouver un destinataire ? Pourquoi le sexuel, alors qu'il y a une difficulté très grande à fabriquer un savoir pour le résorber ? Voilà la part traumatique du sexuel, que Freud a repérée et que Lacan a qualifiée de réelle.

À partir de là, les fantasmes œdipiens prennent l'allure d'une construction imaginaire qui cherche à scénariser la part traumatique du sexuel.

Précisons un certain nombre de points relatifs au symptôme, à l'aide de deux articles de Freud datés de 1916, publiés dans *Introduction à la psychanalyse.* L'ouvrage est tout à fait recommandable, quand on veut comme vous le faites aujourd'hui dans ce séminaire, être introduit à la psychanalyse. Il y a dans l'ouvrage, deux articles : un, le

N° 17 s'intitule « Le sens des symptômes », l'autre, le N° 23 qui a pour titre « Les modes de formation des symptômes »[1].
Le premier est construit à partir de deux cas de femmes présentant des symptômes d'allure obsessionnelle, mais qui sont en réalité des patientes de structure hystérique. Nous allons nous attarder sur l'un des cas, qui est très simple. Il s'agit d'une femme qui répète plusieurs fois par jour la même action obsédante : elle sonne sa femme de chambre pour lui donner un ordre et s'enfuit précipitamment dans sa chambre. Cette action n'a *a priori* aucun sens pour elle, et cela devient un problème en ce que cette action se répète tellement, qu'elle prend beaucoup d'énergie et de temps à la dame. Pour cette raison, elle vient consulter Freud. Par-delà la description de son symptôme, elle met à jour le fait que dix ans auparavant, la nuit de ses noces n'avait pas franchement rendu possible la consommation de son mariage. Son mari, un homme beaucoup plus âgé qu'elle, s'était montré impuissant et l'observation tend à montrer que la chose n'avait pas dû s'améliorer. Cet homme avait donc passé la nuit de noces à faire des allées et venues de sa chambre vers celle de sa femme, sans réussir à conclure. Au matin, il avait dit, contrarié : « j'ai honte devant la femme de chambre qui va faire le lit ». Il avait donc alors fabriqué une tache rouge, en renversant de l'encre sur les draps à la place où il y aurait dû y avoir la tâche de sang de la défloration. Le symptôme, à partir de là, s'est éclairé autrement. La dame avait fabriqué une action obsédante, répétée, sans honte, par laquelle elle convoquait elle-même la femme de chambre, avant de s'enfuir. La scène se passait toujours au même endroit, à côté d'une table au pied de laquelle se trouvait une tache sur le tapis, la dame se situant dans une position qui invitait la femme de chambre à la remarquer. Plusieurs points peuvent être notés là.
D'abord le symptôme est fabriqué par une identification au mari, qui est une dimension très forte dans l'hystérie. D'autres hystériques viennent confirmer cela : Dora s'identifie un temps à son père par le symptôme de la toux. La patiente décrite plus haut s'identifie à son mari en répétant les allées et venues de la nuit de noce et en répétant l'action de faire constater la tâche à la femme de chambre.

[1] Freud S., Conférences N° 17 et N° 23, *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1961.

Deuxièmement, par la répétition, le symptôme, même si il n'est pas d'allure obsessionnelle, est une commémoration d'un épisode traumatique. Le traumatisme est centré là sur le fait que le mariage n'a pas été consommé, mais inclut aussi l'idée que quelque chose de la sexualité laisse l'hystérique toujours insatisfaite. Ce point est particulièrement important parce qu'il y a là en germe tout le drame de l'hystérique : elle est en quête auprès d'un homme, d'obtenir de lui quelque consistance en tant que femme et elle se débrouille pour refuser ou pour conflictualiser cela.
L'idée que le symptôme est une commémoration d'un traumatisme premier est constante dans la théorie analytique – y compris dans le dernier enseignement de Lacan. Ce qui va évoluer, c'est la question de ce qui est traumatique.
Troisième point : ce que le symptôme révèle, ce qu'il met à jour inlassablement, ce qu'il signifie, c'est l'impuissance du mari. C'est le message caché du symptôme, alors que dans la réalité la dame ne formule pas de critique sur cette impuissance.

La réalité sexuelle

À partir de là, Freud déclare que les symptômes ont un sens, et cette affirmation a été la grande découverte freudienne. Il nous dit : « *Les symptômes névrotiques ont donc leur sens, tout comme les actes manqués et les rêves* »[2]. Ils ont un sens, on peut les interpréter. « *Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça* »[3], nous dit Lacan dans la conférence qu'il a faite à Genève sur le symptôme. Il rajoute à propos du cas freudien : « *Les symptômes ont un sens et un sens qui ne s'interprète correctement* […] *qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il* [le sujet] *rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui* […] *la réalité sexuelle* ». Évidemment ce qui manque là, c'est la dimension infantile de la rencontre d'avec cette réalité sexuelle, qui, c'est à parier, est dans le « drame » de la petite fille qui doit faire avec son corps, au regard de ce que peuvent ou ne peuvent pas lui apporter ses parents**.** Le mari est un tenant lieu de

[2] Freud S., Conférence N° 17, *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 280.
[3] Lacan J., « Le symptôme », Conférence à Genève du 4 Octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, N° 5, pp. 5-23.

l'amour du père dont elle commémore l'impuissance dans le symptôme.

Les symptômes ont un sens ; le sens est détourné, déplacé par le symptôme ; il faut retrouver le message, parce que c'est le message qui est refoulé. Avec cette conception, on s'est beaucoup éloigné de la première conception qui évoquait un refoulement de l'affect lié à une expérience infantile. Que le message soit refoulé peut être mis en relation avec la fameuse phrase de Lacan dans ses *Écrits* : « *l'inconscient est structuré comme un langage* »[4].

Dans l'article N° 23 sur « Les modes de formation des symptômes », Freud précise qu'il s'agit de la formation des symptômes dans la névrose hystérique. Le symptôme est présenté comme une formation de compromis entre la poussée d'une libido inconsciente et la réalité qui refuse qu'elle soit satisfaite. On est alors basculés à nouveau sur la question de la libido. La libido est alors attirée, dit Freud, par la voie de la régression, vers des modes de satisfactions antérieures. Il s'agit de fixations, qui sont formées à certains stades du développement. Pour Freud, les fixations de la libido peuvent être liées à des évènements sexuels de l'enfance, d'origine traumatique. Dans cet article, ce n'est pas le sens du symptôme qui est mis en avant, mais la satisfaction. C'est le point central : « *Rien d'étonnant si nous éprouvons, nous aussi, une certaine difficulté à reconnaître dans le symptôme la satisfaction libidineuse soupçonnée et toujours confirmée* »[5], énonce Freud.

Dans le fond, la satisfaction libidinale attachée au symptôme est liée à celle de la fixation de libido d'origine traumatique. Freud le dit ainsi : « *le symptôme représente quelque chose comme étant réalisé, une satisfaction à la manière infantile* »[6]. D'autre part, dans le symptôme, « *les fantaisies possèdent une réalité psychique* […] *qui joue le rôle dominant* »[7]. C'est surtout aux fantasmes de séduction que Freud fait là allusion : « *lorsque dans les récits de petites filles c'est le père qui apparaît (et c'est presque la règle) comme le séducteur, le caractère*

[4] Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 868.
[5] Freud S., Conférence N° 23, *Introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 394.
[6] *Ibid*.
[7] *Ibid*., p. 396.

imaginaire de cette accusation apparaît hors de doute »[8]. « *Dans l'activité de sa fantaisie, l'homme* [la femme] *continue donc à jouir, par rapport à la contrainte extérieure, de cette liberté à laquelle il a été obligé depuis longtemps de renoncer dans la vie réelle. Il a accompli le tour de force qui lui permet d'être alternativement un animal de joie et un être raisonnable* »[9].

Freud confirmera cela dans *Inhibition, symptôme et angoisse* : « *Le symptôme serait indice et substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu* »[10]. On pourrait remarquer qu'on peut trouver cela dans le cas de la jeune femme à l'action obsédante : une satisfaction à commémorer l'impuissance, à défaut d'obtenir une jouissance sexuelle, qui n'a pas eu lieu.

Plusieurs termes sont à éclaircir dans cet article et nous le ferons avec une conférence sur le symptôme faite à Barcelone par Jacques-Alain Miller, publiée dans *Le symptôme Charlatan.* Ces termes sont ceux de fantaisie, de fixation, de satisfaction.

La satisfaction attachée au symptôme, c'est ce à quoi le sujet tient et qui rend difficile que seule l'interprétation portant sur le sens puisse agir. La psychiatrie avait relié cette dimension aux bénéfices secondaires du symptôme hystérique. Le terme allemand, *Befriedigung,* peut se traduire de plusieurs façons : par le terme de *libido* et par celui de *satisfaction*. La satisfaction liée au symptôme n'est ni du côté du plaisir ni du côté du déplaisir. Pour cette raison Lacan a préféré le terme de jouissance. Il y a une jouissance attachée au symptôme. Cette jouissance est hors-sens, alors que l'enveloppe formelle du symptôme est du côté du sens.

Les fantaisies de l'enfance, qui font la réalité psychique de l'inconscient et qui ont dans cet article un rôle essentiel pour le symptôme, ce sont les fantasmes. Lacan est d'accord avec cela : les fantasmes nourrissent le symptôme ; c'est ce qui fait que le symptôme n'a pas un effet de sens habituel. Le fantasme, pour Lacan, a une dimension beaucoup plus forte, plus construite, que chez Freud (il ne s'agit pas que du fantasme de séduction). Le

[8] *Ibid*., p. 398.
[9] *Ibid*., p. 400.
[10] Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1993, p. 7.

fantasme cherche dans l'inconscient à stabiliser le rapport à la jouissance avec du signifiant.
La fixation, est le point fort avancé par Freud dans cet article, lorsqu'il dit que la libido régresse vers une étape antérieure qui est le lieu d'une fixation.

Trois registres S, I, R

Avec ces deux articles de Freud et la lecture que nous permet d'en faire Jacques-Alain Miller, le symptôme peut être conçu comme un mixte de sens (la dimension du message), de fantasme (qui nourrit imaginairement le symptôme) et de fixation d'une jouissance (qui se répète). Si bien qu'on comprend que le symptôme – résultat pour Freud d'un conflit intrapsychique – est plutôt, pour Lacan une combinatoire dans les dimensions du symbolique, de l'imaginaire et du réel. C'est ce qui nous amènera à la conception du symptôme en tant que *sinthome* dans la dernière partie de son enseignement.
Avec Freud, il faut trouver le sens du symptôme pour résoudre le conflit intrapsychique, c'est ce qui donne toute sa place à l'interprétation. Avec Lacan, il y a une moins-value de l'interprétation, il y a le problème du fantasme. Jacques-Alain Miller a donné toute une année de cours sur le thème : « *Du symptôme au fantasme et retour* ». Et il y a le problème de la fixation de jouissance, qui est le point crucial du symptôme. Freud nous dit que la fixation est liée à un évènement sexuel de la vie infantile d'origine traumatique. Toute la théorie du symptôme dépend alors de la question de ce qui constitue le traumatisme. On pourrait remarquer que cette question évolue beaucoup dans l'histoire de la psychanalyse. Chez Freud, c'est tour à tour, la séduction, l'observation du coït parental, le fantasme de séduction, la castration. C'est ce qu'il appellera les fantasmes originaires. Avec Lacan, le traumatisme tient à la castration, à l'excitation sexuelle hors-sens, hors-corps (comme dans le cas du petit *Hans),* au « *il n'y a pas de rapport sexuel* » qui fait la dysharmonie foncière – chacune de ces dimensions mériterait qu'on s'y attarde –, ainsi qu'au traumatisme de la langue.
Attardons-nous sur ce point, qui appartient au dernier enseignement de Lacan. Le traumatisme de la langue, c'est la façon dont la langue, par le signifiant tout seul, va marquer l'être, va marquer le corps

même. Et disons qu'avec l'hystérie nous sommes très sensibles à cela. Les grandes questions de l'hystérique sont : « Qui suis-je ? », « Qui suis-je en tant que corps ? ». L'hystérie n'étant qu'une façon de symptomatiser le corps féminin. Lacan a d'ailleurs permis que l'hystérie soit un peu débarrassée de la question freudienne de *l'avoir ou pas* de la castration, pour qu'avec l'hystérie, nous nous centrions sur la question du corps et de l'être. Si nous considérons que la question du corps, de l'être, est antérieure à celle de l'avoir phallique, nous pouvons faire, de l'hystérie, le modèle de la névrose, titre choisi cette année pour le séminaire d'introduction à la psychanalyse. Le traumatisme de la langue tient à ce que la *morsure* sur le corps par le signifiant vienne déranger la jouissance. C'est cette accroche qui fait la fixation, une fixation de la langue au corps, de l'ordre d'un réel, sans que cela ne fasse sens. C'est ça qui se répète dans tout symptôme et qui fait que le symptôme hystérique est le modèle du symptôme dans la névrose : c'est un évènement de corps.

Armelle GAYDON

Définir l'hystérie

Dans le langage courant, l'hystérique désigne un sujet, souvent féminin, sujet à des crises de nerfs, qui fait des scènes, se montre insatisfaite, dérange et déborde. Le terme a gardé sa connotation péjorative, voire injurieuse, et il est assez rare que traiter une femme d'hystérique lui fasse vraiment plaisir.

Que nous apprend l'étymologie sur l'hystérie ? La racine grecque *hustera (*utérus) indique que l'hystérie concerne « le féminin ».

Pour la psychanalyse il s'agit d'une structure psychique opposée à l'autre grande structure névrotique, la névrose obsessionnelle (elles-mêmes opposées à la psychose et à la perversion). Le DSM IV pour sa part a fait disparaître la névrose hystérique des classifications psychiatriques contemporaines. Il a conservé la névrose obsessionnelle mais éclatée en plusieurs troubles.

Prise comme catégorie nosologique, l'hystérie définit un tableau clinique. Les premières descriptions datent de l'Antiquité Égyptienne : le papyrus de Kahun, en 1900 avant J.-C., décrit des troubles causés par un « utérus baladeur », qui, avec ses manifestations théâtrales, sont traités comme maladie de l'utérus. Au Moyen Âge avec l'Inquisition c'est par le feu des bûchers que ces manifestations sont éradiquées, lorsque l'hystérique est perçue comme une sorcière susceptible d'exercer son influence démoniaque sur les foules[1]. On trouve là présente une caractéristique du symptôme hystérique : sa capacité à susciter des phénomènes de contagion (hystérie collective) qui s'expliquent par une propension particulièrement forte des hystériques à s'identifier les unes aux autres et à se laisser influencer, voire suggestionner. Les exemples récents abondent avec les épidémies collectives d'« enlèvements par des extra-terrestres » aux États-Unis, ou plus récemment, certains aspects du scandale de l'affaire dite d'Outreau. À partir des années 70 se multiplient aux USA les témoignages de sujets qui se plaignent en thérapie avoir été

[1] De Mijolla A. (Sous la direction de), « Hystérie », *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, pp. 766-767

victimes d'enlèvements effectués par des extra-terrestres, et déclarent que ces derniers auraient commis sur leurs victimes prises de contrôle psychique, viols ou attouchements. L'épidémie culmine après la publication par un professeur de psychiatrie de Harvard, John Mack, en 1994, d'un livre authentifiant ces témoignages – les récits des patients étant autant de variantes de la scène de séduction fantasmatique décrite par Freud et dans laquelle l'hystérique situe si volontiers l'origine de ses troubles. Pas de délire dans cette épidémie de cas « d'enlèvement », mais bien une « hystérie collective » sur le mode bien connu des épidémies de sorcellerie du Moyen Âge[2].

C'est Jean-Martin Charcot, en 1870, qui, dirigeant la Salpêtrière, où quatre mille femmes étaient enfermées, sépare les hystériques des autres aliénées mentales : il fait de l'hystérie une entité clinique, qu'il étudie. Freud assiste aux présentations de malades de Charcot et met au point une théorie de l'étiologie des conversions hystériques (c'est-à-dire de l'origine, la cause) : un événement traumatique non symbolisé (souvent une scène de séduction) – ou plus généralement un conflit psychique refoulé dans l'inconscient – fait retour sur le corps et s'exprime par la *conversion* hystérique, c'est-à-dire sous forme d'une maladie ou manifestation corporelle. L'atteinte somatique, observable cliniquement, est pourtant sans cause organique. Comme dans le rêve, le symptôme opère par déplacement, condensation, symbolisation et déguisement par la censure, et parce qu'il est inconscient, le message du symptôme « *est structuré comme un langage* »[3].

La grande scène de paralysie qui était le modèle de crise hystérique du temps de Charcot n'est plus le mode d'expression privilégié des hystériques contemporaines. De nos jours, les hystériques continuent de défier le savoir du corps médical avec des symptômes énigmatiques, mais en les adaptant aux « dadas » de l'époque. Christine De Georges a évoqué la spasmophilie qui fut un temps à la mode. Au hit-parade du XXIe siècle, on trouve aujourd'hui plus souvent des symptômes liés à la sexualité, à la procréation, à

[2] Cf. pour en savoir plus, Gaydon A., « L'affaire d'Outreau : hystérie, psychose ou perversion ? », *Cahiers Cliniques de Nice*, N° 7, février 2008, pp. 247-258.

[3] Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 269.

l'alimentation, des troubles digestifs, des symptômes dépressifs, et encore : fatigue, maux de dos, insomnies… et autres « troubles musculo-squelettiques » dont les spots publicitaires du Ministère du Travail assurent la propagation par un discours qui frise la suggestion.

La conversion est une douleur corporelle nouant le psychique au somatique, qui, contrairement aux maladies somatiques, peut se résoudre par un travail de parole mettant au jour le circuit fantasmatique et symbolique. La disparition soudaine des symptômes, qui s'explique par leur labilité et leur plasticité, représente un défi à la science médicale et souvent irrite. Les sujets hystériques sont souvent accusés de mensonge, de simulation et aussi de *dis-simulation*.

Ce n'est pas faux et la clinique le vérifie : mais Lacan a montré que la vérité peut être menteuse, et que cette *vérité-menteuse*, précisément, dit quelque chose de la vérité du sujet. « *La vérité a structure de fiction* »[4], précisait-il. Le propre de l'hystérique est son rapport quelque peu, disons, « pathologique » à la vérité : l'hystérique cherche la vérité, croit qu'elle existe, aime ceux dont elle croit qu'ils la détiennent, la leur réclame, tout en contestant et en refusant leur savoir. Elle fait consister un Autre qu'elle met au centre de ses préoccupations, un Maître qu'elle met au travail en lui adressant ses symptômes et ses questions, en le mettant au défi de les résoudre – ne manquant jamais de lui rappeler que lui, le Maître, est castré.

Lacan formalisera ce rapport de l'hystérique au savoir, à l'Autre et à la jouissance en écrivant le mathème du *discours de l'hystérique*, qui est l'un des quatre discours formalisés par Lacan. Lacan y montre en quoi « *l'hystérique a "inventé" la psychanalyse* », selon la formule de Gilbert Jannot. Dans les quatre discours, Lacan formalise que le discours analytique s'enclenche à partir du discours hystérique. En d'autres termes, c'est à partir d'une question adressée au sujet-supposé-savoir que le sujet entre dans le discours analytique. Cette formalisation met en évidence comment, en présentant son symptôme au Maître, le sujet hystérique défie son savoir et ce faisant, le met au travail, avec pour résultat la production d'un savoir

[4] Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 451.

nouveau, mais dont elle ne profite pas.
La dimension sexuelle de l'hystérie a de tout temps suscité scandale ou méfiance. Dans sa vie et dans une analyse, la quête de l'hystérique trouve à se formuler dans ce qui est sa question centrale : « Qu'est-ce qu'une femme ? ». Au cœur de l'hystérie, logent un refus du féminin et un recul devant la castration, qui mettent justement le sexuel au cœur de sa problématique. En cela, l'hystérie – par sa quête de savoir, par son symptôme et par ses manœuvres de séduction –, a toujours mis en avant la sexualité féminine et la volonté de jouissance de la femme, d'où sa dimension de scandale, et sa pente à subvertir l'ordre social.
De ce qui précède, on pourrait conclure que le sujet hystérique est toujours de sexe (anatomique) féminin et qu'on ne rencontre pas d'homme de structure hystérique. Est-ce possible ? Un homme n'aurait-il le choix qu'entre la névrose obsessionnelle et la folie ?

Pour terminer, une anecdote : non seulement c'est grâce aux hystériques que Freud, abandonnant l'hypnose, a inventé la psychanalyse, mais c'est aussi grâce à l'une d'entre elles qu'il inventa… le divan. Il le fit à la suite d'une scène de séduction. Freud était en consultation avec une de ses patientes hystériques, qui était tombée amoureuse de lui. Un jour, en séance, elle déclare son désir à Freud et soudain, se jette à son cou pour l'embrasser, au moment précis où la bonne de la famille Freud entre dans le bureau.
Voici comment Freud raconte cette scène : « *Je fis un jour une expérience qui me montra sous un jour des plus crus ce que je soupçonnais depuis longtemps. Comme ce jour-là je venais de délivrer de ses maux l'une de mes plus dociles patientes, chez qui l'hypnose avait permis les tours de forces les plus réussis, en rapportant ses crises douloureuses à leurs causes passées, ma patiente en se réveillant me jeta les bras autour du cou. L'entrée inattendue d'une personne de service nous évita une pénible explication, mais nous renonçâmes de ce jour et d'un commun accord à la continuation du traitement hypnotique. J'avais l'esprit assez froid pour ne pas mettre cet événement au compte de mon irrésistibilité personnelle et je pensai maintenant avoir saisi la nature de l'élément mystique agissant derrière l'hypnose. Afin de l'écarter ou*

du moins de l'isoler, je devais abandonner l'hypnose. […] *J'abandonnai donc l'hypnose et je n'en conservai que la position du patient, couché sur un lit de repos, derrière lequel je m'assis, ce qui me permettait de voir sans être vu moi-même* »[5].

Avec cette « *position du patient couché sur un lit de repos* », le dispositif analytique venait de s'inventer.

L'anecdote vérifie la capacité de l'hystérique à obtenir du maître qu'il produise des savoirs nouveaux, ainsi que l'écrit le mathème :

Discours de l'Hystérique

$$\frac{\$}{a} \longrightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

Les places sont celles de :

l'agent	l'autre
la vérité	la production

Les termes sont :
S_1 le signifiant-maître
S_2 le savoir
$\$$ le sujet
a le plus-de-jouir

en place de production de ce discours (en bas et à droite du mathème) figure en effet le savoir, S_2, produit par le Maître, S_1, que le sujet hystérique (sujet divisé, ce qui s'écrit S barré) met au travail en lui adressant ses questions, sans se rendre compte qu'en procédant ainsi, elle est si occupée par sa jouissance qu'elle ne peut tirer satisfaction du savoir ainsi produit : l'*objet a* (situé en bas à gauche), installé en place de vérité, mais de vérité inconsciente, écrit cette méconnaissance de l'hystérique à l'endroit de sa propre jouissance. Se vérifie ainsi la disjonction fondamentale entre savoir et jouissance qui affecte le *parlêtre*. Aucun discours ne donne directement accès à un savoir sur sa propre jouissance. La catégorie de l'impossible, présente dans chaque discours, se déduit de cette disjonction entre le savoir et la jouissance que présentifie l'hystérique.

[5] Freud S., *Ma vie et la psychanalyse*, 1925, Paris, Gallimard, 1971, Collection Idées-NRF, pp. 22-23.

Rémy BAUP

La conversion hystérique. Le symptôme comme évènement de corps

Essayons dans un premier temps d'approcher une définition des termes d'hystérie et de conversion.

Pour Ernest-Charles Lasègue, « *La définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais* ». Belle remarque qui a valeur clinique et qui épingle au mieux combien l'hystérique défie le discours du maître et ce, depuis la nuit des temps. En effet, dès les plus anciens textes médicaux égyptiens datant de plus de 2000 ans avant notre ère chrétienne, (les papyrus de Kahun), on y trouve trace de cette pathologie.

Étymologiquement, *Hystérie* vient du grec *hustéra,* « matrice ». L'idée, alors prédominante, était que l'utérus se concevait comme un organisme vivant qui avait une autonomie et donc pouvait se déplacer. Lorsqu'il y avait migration de l'utérus, deux types de troubles pouvaient apparaître : la suffocation et les convulsions.

Selon Hippocrate, l'origine des troubles provient d'un manque de rapports sexuels. Mais il notait aussi que trop de rapports provoquent également des troubles.

Pour Saint Augustin, sexualité et pêché sont étroitement associés. On ne peut donc être hystérique si l'on demeure chaste. Cette bascule d'un ordre médical vers un ordre moral a pour conséquence que les hystériques deviennent des possédées. Elles connaîtront alors le bûcher...

Il faudra attendre les travaux de Paracelse (1493-1541) puis de Sydenham (1624-1689) pour que l'hystérie revienne dans le champ médical et qu'elle se caractérise peu à peu comme maladie psychique.

Dans le vocabulaire psychanalytique, la conversion a pu être définie comme « la transposition d'un conflit psychique et la tentative de

résolution de celui-ci dans des symptômes somatiques, moteurs ou sensitifs »[1].

Selon sa signification étymologique, « conversion » signifie retournement, changement de direction. Le mot sert donc à désigner toute espèce de retournement ou de transposition. Le mot latin *conversio* correspond à deux mots grecs de sens différents, d'une part *epistrophé* qui signifie changement d'orientation et implique l'idée d'un retour (retour à l'origine, retour à soi), d'autre part *métanoïa* qui signifie changement de pensée, repentir et implique l'idée d'une mutation, d'une renaissance. Il y a donc dans la notion de conversion, une opposition interne entre l'idée d'un retour à l'origine et l'idée d'une renaissance.

Si le symptôme hystérique est élevé au rang de paradigme, c'est parce qu'il affecte non seulement la pensée (comme dans l'obsession ou la phobie) mais aussi le corps. Freud a nommé ce processus « symptôme de conversion ». Le symptôme affecte le corps, mais pas n'importe quel corps. Il affecte le corps que nous nous représentons. Freud appelait cela « l'anatomie populaire ».
Lorsqu'une patiente présente une paralysie hystérique, le praticien peut observer combien le symptôme ne correspond à aucun substrat neurologique. Il défie par exemple les lois des circuits neurologiques. Le substrat est autre. Il est langagier. La psychanalyse nous enseigne combien la conversion hystérique s'origine dans la structure de langage qui conditionne la subjectivité de l'être humain. D'où l'effet thérapeutique de la parole qui pourra alors agir sur certaines manifestations corporelles liées aux processus inconscients. Autrement dit, la conversion nous impose de concevoir une atteinte possible du corps qui ne soit pas corrélée à une atteinte de l'organisme. La conversion met donc à mal le repérage anatomo-clinique qui présida au fondement de la médecine : une lésion – un symptôme.

Il nous faut donc bien différencier corps et organisme. L'homme a un corps, et *avoir* un corps, nous dit Lacan, « *c'est pouvoir faire quelque*

[1] Laplanche J. et Pontalis J.-B., « Conversion », *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, pp. 104-106.

chose avec »[2]. Il dira aussi : « *Le corps* [...] *c'est le langage qui le décerne* »[3]. Pour Lacan, c'est donc le langage et rien que le langage qui attribue le corps. « *A preuve que rien que lui* [le symbolique] *n'isole le corps...* »[4]. Cette thèse implique qu'on ne naît pas avec un corps. On naît avec un organisme mais pas avec un corps. Éric Laurent avait commenté cette citation de Lacan et plus particulièrement le terme « décerner ». Ce verbe indique que le corps se présente comme un attribut. Il est du registre de l'avoir et non de l'être. Décerner est ce qui est donné à avoir. Par ailleurs, dans ce signifiant, il y a « cerné », le fait de tracer un cerne. Nous y voyons là, la marque d'une opération symbolique. Enfin, décerner, c'est attribuer quelque chose qui n'était pas là avant. Il y a donc un avant et un après. Cela produit une double opération : le corps est *un corps de signifiants* qui soustrait de la jouissance mais qui aussi la condense dans des objets plus-de-jouir. Nous reviendrons plus loin sur ce processus. Nous voilà donc avec un corps décerné par le langage et donc disjoint de l'organisme.

Nous pouvons appréhender ce corps sous ses trois aspects : symbolique, imaginaire et réel.

Le corps symbolisé

Le corps symbolisé est le résultat du traitement de l'organisme par le langage. Ce corps s'en trouve mortifié par l'action du signifiant. Lacan utilise une formule lapidaire pour caractériser l'action du signifiant : « *le mot, c'est le meurtre de la chose* »[5]. Mais tout de l'organisme ne pourra être transformé en corps. L'opération symbolique vide le corps de la jouissance mais celle qui subsiste se condense et se localise en certains lieux, pour l'essentiel les zones qui bordent les orifices du corps et qui se caractérisent comme zones érogènes. Que tout ne puisse être traité par le symbolique engendre une division, un sentiment permanent d'incomplétude. Être un corps, mais lequel ?

---

[2] Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 566.
[3] Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 409.
[4] *Ibid*.
[5] Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 319.

Avoir un corps, mais comment ? C'est dans le vertige de ce flottement que le sujet hystérique met à l'épreuve la parole et le langage, qui ne peuvent arrêter cette vacillation qui atteste que mots et corps n'ont aucune chance de se rejoindre.

Le corps imaginarisé

Le corps imaginarisé a longuement été développé par Lacan dans son premier enseignement.
À partir du stade du miroir, il montre que l'image du corps se forme avant que ne soit structuré le schéma corporel, d'où un décalage, une anticipation, qui fait de l'image du corps une expérience leurrante. Le sujet voue toujours dans un premier temps une adoration à son image, qui lui procure une fiction d'unité de son corps.

Le corps réel, corps de jouissance

Nous considérerons le corps réel comme le corps pulsionnel. La pulsion est un concept inventé par Freud pour tenter de rendre compte de l'articulation psyché-soma. Pour Freud, comme pour Lacan, la pulsion atteste du caractère dé-naturé de l'être humain. En effet, la pulsion n'est pas du registre du besoin et se distingue de l'instinct. L'instinct est un concept qui explique un ensemble de comportements vitaux appartenant à la survie de l'espèce, à la reproduction de la vie et échappe aux domaines de la conscience et de la volonté.
La pulsion a pour but essentiel la recherche de satisfaction.

Pour Freud, l'origine de la pulsion venait de l'organisme. Pour Lacan, l'origine du processus pulsionnel n'est plus définie par l'excitation de l'organisme mais se trouve dans le champ de la parole est du langage. Le lieu de la pulsion est le corps et non l'organisme.
Les pulsions se localisent préférentiellement là où il y a des échanges du sujet avec autrui ou du sujet avec ses objets. Nous y trouverons donc tout ce qui fait bord ainsi que les zones d'ouverture du corps (bouche, sphincter,…) mais aussi la voix et le regard.

Toutes ces notions richement conceptualisées par Lacan ont été revisitées, retravaillées par Jacques-Alain Miller dans son cours « Biologie lacanienne ».

Le symptôme comme événement de corps

Les hystériques nous ont appris que le symptôme pouvait se décliner selon plusieurs modalités qui ne peuvent se disjoindre :

- *Le symptôme a un sens*. Il a même un double sens ! Il contient à la fois un dire et il témoigne que quelque chose cherche à se dire. Dans ses *Études sur l'hystérie*, Freud montre que l'interprétation délivre le symptôme de son sens caché et donc peut le faire disparaître.
Le symptôme est le résultat d'une substitution signifiante. Freud a été le premier à montrer que le symptôme peut se constituer, comme dans le rêve, par un jeu de substitution et de déplacement. Nous appelons cela aujourd'hui, grâce à l'apport de la linguistique, la métaphore et la métonymie. Si le symptôme est une manifestation du refoulé (quelque chose cherche à se dire), encore faut-il que la représentation puisse être acceptée par la conscience. D'où le travail de déformation qui permet d'assumer alors la représentation inconsciente.

- *Le symptôme est satisfaction*. Dans un premier temps, Freud a fait part d'un certain optimisme en pensant que l'interprétation suffirait à rendre le symptôme réversible. Mais très vite, il se rend compte de réactions thérapeutiques négatives. Le patient, au-delà de sa plainte, au-delà de son embarras, au-delà de sa demande, tient plus que tout à son symptôme. Freud est donc confronté à un véritable paradoxe et admet qu'il y a dans le symptôme un mode de satisfaction qui s'exprime à l'insu du sujet.
Pour comprendre ce paradoxe, il faut revenir aux pulsions. Pour Freud, le corps est le lieu d'une bataille incessante entre les pulsions. Il existe deux types de pulsions : les pulsions du moi, qui sont au service de l'autoconservation de l'individu et les pulsions sexuelles qui ne cherchent que la satisfaction et non la finalité de la reproduction. Freud prend pour exemple le trouble psychogène de la vision. L'œil va servir les pulsions du moi (pouvoir s'orienter, repérer un danger, etc…) et les pulsions sexuelles puisque voir certaines

situations est la source d'une incontestable satisfaction. La cécité psychogène est une défense qui permettra d'annuler les effets de la pulsion sexuelle qui avait pris le dessus sur les pulsions moïques.
Le symptôme est donc constitué d'une dimension sémantique qui sert d'habillage à la satisfaction pulsionnelle. Je vous propose un petit exemple clinique relaté par un collègue : Un homme est atteint d'un orgelet au moment où il fouille dans son grenier. Il avait attribué cela à la poussière régnant dans les lieux. Mais sa présence dans le grenier n'était pas anodine. Il fouillait dans une vieille malle des photos qui recelaient quelques secrets de famille. Et tout au-dessus de la malle, le portait du patriarche. Le symptôme, qui résistait aux traitements, lâcha brutalement lorsqu'en se remémorant la scène, il verbalisa à propos du tableau : « Il me regardait, il me tenait à l'œil ».
Le symptôme est donc un phénomène de vérité (dimension sémantique) mais aussi un évènement de corps (jouissance pulsionnelle). Dans notre exemple, l'acte de voir était dominé par la satisfaction sexuelle de la pulsion. Nous disons satisfaction sexuelle puisque le sujet cherchait à voir quelque chose de l'ordre d'une scène primitive. C'est cette satisfaction agie à l'insu du sujet, qui lui fait aimer son symptôme plus que tout.

Conversion et clinique différentielle

Contrairement à ce que la plus mauvaise des vulgates répand, il n'est pas possible de dire que les maux du corps peuvent se traduire en mots ou que des mots non-exprimés se traduisent en maux.
Dans la psychose, l'altération de la fonction symbolique fait que le sujet ne peut se décerner un corps. Celui-ci peut devenir étrange, étranger voire menaçant. Se faire un corps peut alors passer par des tatouages, piercings, ou des demandes chirurgicales de transformations corporelles. Mais cela peut aussi aller jusqu'à des automutilations graves.
Dans la névrose, l'évènement de corps peut prendre un statut symptomatique. Il peut se montrer réversible après un acte interprétatif.
Dans le phénomène psychosomatique (PPS), il n'y a pas opposition entre corps et organisme. L'organisme est également atteint. Contrairement à la conversion, on trouve dans le PPS une lésion

objectivable. C'est pourquoi on ne parle plus d'évènement de corps mais de phénomène de corps. Comme l'indique la phénoménologie, le phénomène a une affinité avec le visible.
Si la conversion se situe à l'interface entre le symbolique (S) et le réel (R), le PPS se situe à l'interface entre l'imaginaire (I) et R.
C'est parce que le symptôme est en prise avec le S, qu'il est constitué de signifiants refoulés, qu'il demeure sensible à l'interprétation.
Dans le PPS, on ne relève pas des mécanismes psychiques qui se transposeraient dans le somatique. Ce n'est pas la vie psychique qui s'exprime ou se déverse comme un trop plein dans le somatique. Le PPS se présente comme un court-circuit de la vie psychique. Ce n'est pas : « j'ai un PPS parce que je suis trop stressé » mais le contraire : « j'ai un PPS parce que je ne peux pas stresser » (dixit Patrick Monribot)
Si dans le symptôme, nous avons une mise en jeu des signifiants qui se déplacent, ils se présentent plutôt « en bloc » dans le PPS. L'écriture sur le corps et le mode de parasitage du corps par les signifiants opèrent donc de manière différente.

Se faire un corps est donc un processus extrêmement complexe qui fait appel aux solutions et inventions les plus singulières. Complaisance somatique, conversion hystérique, PPS, morcellement, témoignent des multiples façons de faire nouage entre les mots et le corps.

David HALFON

Le rêve est hystérique

C'est une manière provocatrice d'amener la question du rêve dans ce séminaire d'introduction à la psychanalyse.
Le rêve est une formation de l'inconscient, le premier terme d'une série qui inclut l'acte manqué, le lapsus, mais aussi les formations symptomatiques, les phobies, les obsessions, la conversion, le délire. Je le désigne comme premier terme de la série car il a été dit que le rêve était la voie royale vers l'inconscient.

Histoire

La place éminente qui lui est conférée tient autant à l'histoire de la psychanalyse qu'à l'usage du rêve dans la pratique analytique elle-même.
Freud n'a connu de l'expérience analytique qu'une forme dégradée d'une relation essentiellement épistolaire avec son ami le Dr Wilhem Fliess. Cette dernière a longtemps été accessible en français dans un ouvrage intitulé *La naissance de la psychanalyse* et, plus récemment, dans une édition intégrale des lettres à W. Fliess, les deux aux éditions PUF.
A côté de cette relation transférentielle, Freud réalise un volumineux ouvrage sur le rêve, *Die Traumdeutung*, publié une première fois en français sous un mauvais titre avant celui sous lequel nous le connaissons : *L'interprétation des rêves*.
Freud a retardé la première édition de son livre pour qu'elle coïncide avec le début du vingtième siècle, ce qui, selon lui, marquerait l'importance symbolique de l'événement. Dans ce travail, la matière première de l'analyse des rêves, considérée comme paradigme du travail analytique, se fait à partir de ceux de Freud lui-même et non de ceux de ses patients. Il s'en explique dans une des préfaces.

La voie royale

Die Traumdeutung est un travail de type universitaire dans la mesure où il se propose de faire un tour d'horizon du rêve, soit des livres et

travaux qui lui ont été consacrés, avant de rendre compte du rôle que Freud prétend lui faire jouer. Cela peut nous faire oublier qu'en fait le rêve n'était rien avant que Freud ne s'en empare et ne lui donne la place centrale qui est la sienne, dans la manifestation d'une vie psychique dont le terme d'*inconscient* rend mal compte puisque c'est un terme privatif. L'inconscient, privé de conscience, n'est pas le terme adéquat pour désigner ce qui, pour Freud, est avant tout une autre scène, un lieu où s'active une pensée qui ne connaît pas la pause. L'inconscient c'est le travailleur qui œuvre le jour à déterminer les conduites, les interprétations de l'expérience, et qui œuvre la nuit à produire des rêves et à garder le sommeil.

Le statut du rêve tient au déplacement que Freud opère sur le centre de la vie psychique. L'homme pense et sa pensée lui apparaît communément comme la sienne et caractérisée par la conscience de cette pensée. L'expérience analytique amène Freud à énoncer que l'humain pense sur l'autre scène, où s'active à son insu une interprétation qui est, pour garder ce terme discutable, la vraie pensée qui s'identifie au contenu latent du rêve.

À partir de l'avènement de la métapsychologie freudienne, l'inconscient au centre de la vie psychique, le rêve devient la voie royale de son accès car il est traduction de la pensée latente, inconsciente, qui parvient au rêveur sous la forme de fragments qui constituent un texte qui peut être déchiffré, interprété comme traduction.

Le rêve n'est pas l'inconscient mais il en est la traduction la plus proche, dans la mesure où il est la formation de l'inconscient, où se repère le plus aisément le travail de construction.

Le rêve freudien

Le rêve apparaît à la fois comme une activité mentale séparée de la vie éveillée et à la fois totalement imbriquée avec elle. Le concept de restes diurnes qui entrent dans le matériel du rêve, l'influence des stimuli externes et internes, qu'ils soient somatiques ou pas, qui tous influent sur le contenu du rêve, marque la profonde participation du rêve à la vie actuelle du rêveur. Freud abandonnant la distinction, soulignée par lui comme classique, entre rêves actuels qui traitent du présent et du passé, et rêves qui prédisent l'avenir, les réunit dans la

formule célèbre qui clôture son livre : « *Certes, l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé* »[1].
« Le rêve est un accomplissement de désir » est la formule, que tous ont retenu de Freud, et qui donne le titre du troisième chapitre de *L'interprétation des rêves*.
Le désir indestructible évoqué par Freud n'est pas tel ou tel désir ponctuel qui se résume dans l'instant, comme les rêves décrits par Freud comme rêve de commodité, rêver que l'on boit pour éviter de se réveiller sous l'effet de la soif par exemple. Chaque rêve peut toujours s'entendre comme la dimension d'un vœu mais la dernière phrase du livre de Freud nous met sur la voie d'une interprétation plus vaste.
Le désir indestructible, ce n'est nul désir spécifié, comme on pourrait dire en français, « mon rêve, c'est d'être Président de la République », comme mon ultime désir. Aussi élevé et inaccessible soit-il, un désir n'est jamais que mise en forme d'un vœu particulier à partir d'un désir, qui lui, demeure au-delà dans sa visée, et en deçà si nous indiquons qu'il n'est pas exactement formulé.
Le désir indestructible est une métaphore de quelque chose qui demeure au-delà de toutes les actualisations réalisées dans chaque rêve particulier, qui met en forme ce qu'il convient de reconnaître comme une formulation. Tout rêve en dernier ressort se réduit à une des multiples formulations du même désir indestructible, dans un vœu qui ne se confond pas avec le désir qui le produit.

Le rêve est un rébus

Quand Freud abandonne son modèle causaliste, qui va du trauma au symptôme, il intercale tout son appareil métapsychologique entre l'événement vécu et son incidence psychique. C'est aussi à ce moment que les formations de l'inconscient, comme le rêve, prennent leur importance. La réduction de la souffrance du symptôme ne passe plus par l'établissement de la circonstance traumatique mais

1 Freud S., *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, p. 527.

par l'exploration de l'association libre, qui est, comme le rêve, une formation de l'inconscient jamais distinguée comme telle.
Freud insère la source du rêve entre perception et conscience. Cela suppose un appareil psychique minimal que je vous rappelle :

Perception → inscription(s) → conscience[2]

A gauche, vous avez la perception, et après un circuit qui va de gauche à droite, vous avez la conscience qui est ce qui parvient à la conscience de la perception. Entre les deux vous avez l'inscription (les inscriptions) inconsciente(s).
Le rêve se construit au niveau inconscient. Il y est mis en forme. Il suit une voie rétrograde de l'inconscient vers la perception et parvient au conscient sous la forme d'images ou de sons qui se présentent à la conscience sous la forme d'une histoire parfois, d'éléments disparates le plus souvent, qui gardent le caractère d'une perception alors que leur origine est inconsciente.
L'analyse du rêve ne reproduit pas ce trajet mais le résume. Le rêve lui-même, quelle que soit sa nature visuelle ou plus rarement auditive, est réduit à sa dimension de mise en forme signifiante. Freud y insiste, le rêve et les récits du rêve sont de même nature. Il n'hésite d'ailleurs pas à faire redire le texte d'un rêve pour isoler les points sur lesquels seront intervenus des modifications entre les différentes versions, pour indiquer les points les plus significatifs du rêve, c'est-à-dire ceux sur lesquels auront porté les modifications.
Plus un fragment du rêve subit de déformations d'une version sur l'autre, plus vous avez l'indicateur d'une dissimulation donc de la valeur de l'élément sur lequel elle porte.
Toutes les caractéristiques du rêve reviennent à dire que le rêve, malgré sa présentation visuelle, est homogène au récit du rêve donc homogène aux associations qui précèdent ou suivent le rapport du rêve. Le rêve est donc homogène à l'association libre, il est une chaîne signifiante, quelle que soit sa source externe ou interne, il est mis en forme au lieu de l'Autre, sur cet autre scène que Freud situe comme pensée inconsciente et que Lacan situe comme discours.

2 *Ibid*., Schéma 1,2 et 3, pp. 436-439.

L'inconscient c'est le discours de l'Autre, le rêve sa forme la plus identifiable comme telle.

Le rêve, un savoir sans sujet

La règle de l'association libre tente de transformer toute la production verbale du sujet comme formation de l'inconscient. Ce paradoxe a été suffisamment souligné : plus vous laissez le sujet libre de dire ce qui lui vient, plus vous le forcez à dire selon la pente de ce qui le détermine, au-delà de lui-même, comme discours inconscient.
L'association libre c'est, si l'on arrive à supprimer les réticences du sujet, une formation de l'inconscient réalisée in situ dans la cure. Les accidents de cette réalisation parfaite s'appellent *résistances à l'analyse*, du fait de l'analyste parfois, de l'analysant souvent qui ne se résigne qu'à regret à laisser libre cours à une association dont il se méfie comme la morsure de la vérité.
Le rêve est du même ordre, c'est une association libre qui donne la forme purifiée de la formule lacanienne : Le sujet reçoit de l'Autre « *son propre message sous une forme inversée* »[3]. La résistance pourrait y être moindre que dans l'association libre si le sujet ne mettait avec vigueur parfois tant d'ardeur à en masquer la révélation.
Dans le rêve le sujet est récepteur, il ne sait mettre un nom exact sur l'émetteur. L'Autre est un lieu qui se passe de formuler clairement qui est le sujet de l'énoncé. C'est pourquoi dans le rêve le sujet peut se reconnaître à plusieurs places, sous la forme de l'adulte qu'il est devenu, venant en aide à l'enfant qu'il a été, contre le parent qu'il a eu, mais aussi bien contre le parent qu'il est devenu. Le rêve donne la dimension d'un savoir sans sujet, qui peut se subjectiver dans la cure sous la forme par exemple : « je porte mon enfant à la rébellion contre l'autorité que j'incarne, voulant porter aide à l'enfant que j'ai été, contre l'autorité parentale dont j'ai eu à souffrir ». Dans l'interprétation du rêve est advenu un sujet de l'énoncé, qui faisait défaut dans la formulation du rêve.
Le sujet de l'énonciation reste le même, c'est l'Autre, mais le sujet rate l'opération qu'il ajuste en permanence lors de l'état de veille, s'imaginer lui-même l'auteur du message dont il reste

[3] Lacan J., « Le Séminaire sur "La lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 41.

fondamentalement récepteur. Dans la psychose, comme dans le rêve, l'émetteur est reconnu comme Autre. Dans le premier cas, le sujet ne peut se faire l'émetteur, dans le second, le sujet peut s'approprier le message qui est le sien, différenciant radicalement l'hallucination ou le délire d'un côté et le rêve de l'autre.
Nous voyons combien le rêve se présente volontiers selon la version si commune de l'oracle, de la volonté divine ou des forces obscures, tous les noms ou les figures que l'on voudra prêter à l'altérité qui se manifeste dans le rêve.

Le rêve comme parole adressée

La parole sert à dire la vérité mais c'est avec les mêmes signifiants que se tisse le voile du mensonge. Le rêve peut-il mentir ? C'était une question que se posaient les analystes après Freud, prouvant par là qu'ils voulaient confondre rêve et divinité oraculaire. La tentation est grande. De même que dans la cure, l'association libre épouse les contours de la relation analytique elle-même, selon ce que le sujet attend inconsciemment dans ce moment de cure, de ce qu'il demande ou de ce qu'il démontre, ainsi du rêve. Le rêve n'est pas le désir inconscient, il est à inscrire dans la modalité transférentielle au moment de sa survenue. Comme nous l'avons vu, le rêve se donne comme vœu réalisé, mis en forme par le désir indestructible. Ce vœu peut aussi bien être celui de vous satisfaire, comme Freud interprète les rêves de la jeune homosexuelle. Elle veut satisfaire Freud en lui montrant un désir hétérosexuel à l'œuvre dans le rêve, pour satisfaire son analyste à qui elle suppose un désir de normalisation de sa position au regard du choix d'objet.
Si l'importance du rêve diminue dans les cures, c'est qu'il est remis à sa place de parole adressée et a perdu son caractère un tant soit peu divinatoire. Plus une cure progresse, plus les rêves deviennent faciles à interpréter car il est évident qu'ils s'adressent à l'analyste et se déploient dans les coordonnées signifiantes qui ont déjà été explorées ; mais plus ils deviennent faciles à interpréter et moins l'intervention de l'analyste est requise, quand elle ne devient pas inopportune, entravant par là même l'envolée de l'association libre, pour la réduire à la lourdeur du piétinement.

Le rêve est toujours parole adressée et suppose la dimension du sujet-supposé-savoir, l'interprète adéquat – ce qui fut longtemps le prestige de ceux qui se faisaient reconnaître dans cette fonction –, mais traduit aussi le fait que l'analyste est un concept déjà inclus dans l'inconscient avant même que la pratique s'en conçoive. Le rêve instaure le supposé savoir, l'analyste prend parfois la suite, le sujet décide de la pertinence du trajet, analysant ou pas.

Le rêve est hystérique

Je reprends dans cette tête de chapitre la provocation de mon titre pour en rendre compte. Je m'appuie sur la dernière phrase de *Die Traumdeutung* de Freud. Le désir indestructible est celui que Lacan nous a appris à reconnaître comme ce qui court sous la chaîne signifiante. Le désir, c'est que qui anime la chaîne discursive en courant dans les dessous. Comme objet du désir, Lacan a formulé successivement deux objets différents, le second incluant le premier. Tout d'abord le phallus, qui, comme signifiant du manque, est aussi le nom de l'objet que vise le désir, manque-à-être d'une part (nous écrivons cela $), et manque de quelque chose d'autre part, le phallus (φ). Je l'écris ainsi car l'objet qui manque, moins phi, est imaginaire.
Si nous l'écrivons avec l'objet a, le désir est la visée de l'objet avec lequel il se compléterait, ce qui donne la formule du fantasme : $<>a.
Le sujet désire l'objet qu'il n'est pas, qu'il n'a pas, c'est le versant disjonction de la formule ; il se compléterait en l'ayant, c'est le versant conjonction de la formule.
Dans les deux cas, l'objet phallique ou objet *a*, hante par son absence la chaîne signifiante, que Lacan souvent représente par son articulation minimale de deux signifiants ($S_1 \rightarrow S_2$). Si la chaîne signifiante est inscrite au-dessus, nous inscrirons au-dessous : le désir de φ (d → φ), ou désir de *a* (d → *a*), ce qui donne la formule du discours du maître.
Le désir indestructible évoqué par Freud, veut dire qu'il ne peut rejoindre son objet et qu'il est un analogue du sujet de l'inconscient $.
Le sujet est son désir, *desidero ergo sum* est la formule empruntée de Descartes (*cogito ergo sum*), avec laquelle Lacan stipule le sujet freudien, jamais nommé ainsi par lui.

Le rêve, chaque rêve est la mise en forme du désir indestructible, montrant le vœu réalisé dans le futur à l'image du passé, soit avec les signifiants dont le sujet dispose pour ce faire, restes diurnes particulièrement.
L'intuition ferme de Freud est que cette intention de dire est toujours présente dans la dimension du rêve, ce qui lui permet d'affirmer que les éléments choisis avec lesquels il fomente son message sont toujours surdéterminés, jusque et surtout dans les détails qui pourraient être considérés comme insignifiants. Le doute porté sur tel ou tel détail doit être traduit comme « voici le point sur lequel je voudrais que mon doute porte ». À surligner donc.
Tous les rêves sont donc interprétables, à partir de l'un d'entre eux nous pouvons remonter par libre association jusqu'au désir indestructible qui le sous-tend, les interpréter tous laissera subsister au cœur du champ labouré par l'interprétation un ombilic du rêve, soit cette part du désir qui le rattache à un réel, non pas l'objet qu'il vise et qui est imaginaire comme le phallus, mais l'objet cause du désir qui est la part perdue. Jeu d'écriture.
Le rêve est hystérique car il est accroché à un désir qui comme celui de l'hystérique est insatisfait. Ce n'est pas un accident mais c'est de structure, désir indestructible donc insatisfait donc hystérique.

François BONY

Le cas Dora : Rêve et hystérie

À la question « Qu'est-ce qu'une femme ? », Joan Rivière répond dans son article de 1929 intitulé « La féminité en tant que mascarade » : « *c'est un masque* ». Le masque dont elle parle n'est pas inanimé, c'est un masque vivant et animé d'un désir, d'une volonté de séduire.
Je cite ici Joan Rivière : « *Le lecteur peut se demander comment je définis la féminité et où passe la ligne de séparation entre la véritable féminité et la mascarade, je suggère qu'il n'y a pas de différence* »[1].
Autrement dit, pour elle, *être une femme* et *faire semblant d'en être une*, c'est la même chose. Être une femme semble se réduire à mettre le masque de la séduction, à avoir la volonté de séduire. Mettre le masque de la séduction peut s'écrire ainsi :

$\$ \rightarrow S_1$

S_1 désigne l'homme que veut séduire le sujet hystérique, tandis que $ est le sujet hystérique, divisé par la question qu'il pose à l'Autre et qu'il se pose à lui-même, du même coup. Cette question, il la pose au sujet de son être, plus précisément au sujet de la valeur de son être. Joan Rivière développe plusieurs cas dont celui de cette femme qui ne peut s'empêcher de flirter, sans donner suite lorsqu'elle obtient l'avance de l'autre. La partie qui se joue est serrée. Il s'agit pour elle d'obtenir l'aveu du désir de l'Autre, de l'homme en l'occurrence, aveu qui prend pour elle la forme de faire des avances. Cette femme dont Joan Rivière fait une obsessionnelle du fait du « je ne peux m'empêcher de », est une hystérique.
Que recherche-t-elle à travers ce désir qu'elle veut mobiliser ? Ou plutôt quel désir cherche-t-elle ? Lacan répond dans le Séminaire sur *L'envers de la psychanalyse* que ce que cette femme veut, c'est que l'homme soit animé du désir de savoir, de savoir quel objet précieux elle est.

---

[1] Riviere J., « La féminité en tant que mascarade », *Féminité Mascarade*, Paris, Seuil, p. 203.

Cela s'écrit :

$\underline{\$} \rightarrow \underline{S_1}$
a // S_2

Dora est l'objet précieux, voilà ce que va nous démontrer Lacan.
En 1905, alors que le traitement s'est déroulé en 1899, Freud déploie le premier cas des *Cinq psychanalyses*. Le texte est divisé en quatre chapitres : « L'état morbide », « Le premier rêve », « Le second rêve » et enfin « Les conclusions ». On voit donc toute la place prise par les rêves dans l'étude de ce cas. D'ailleurs Freud nous dit, dans l'avant-propos, que le premier titre de l'ouvrage a d'abord été *Rêve* (au singulier) *et Hystérie* parce qu'il lui semblait « *particulièrement propice à montrer de quelle manière l'interprétation des rêves s'entrelace à l'histoire du traitement et comment grâce à elle, peuvent se combler les amnésies et s'élucider les symptômes* »[2]. Il s'agit pour lui de comprendre les processus psychiques de l'hystérie mais aussi d'approfondir le problème du rêve. Il a l'intention de montrer que « *le rêve est l'un des détours servant à élucider le refoulement, un des moyens principaux de ce que l'on appelle la représentation indirecte dans le psychisme* »[3] et à partir de là, d'indiquer la détermination sexuelle présente dans l'hystérie, dans le symptôme hystérique.
Nous sommes là au tout début de la psychanalyse. Freud nous signale que sa méthode vient d'ailleurs de subir une modification fondamentale : il laisse maintenant au malade « *le soin de choisir lui-même le thème de travail journalier et prend par conséquent chaque fois pour point de départ la surface que son inconscient offre à son attention »*[4], alors qu'auparavant il analysait symptôme après symptôme, non sans user de la suggestion. Nous sommes donc au moment un peu magique où l'on résout les symptômes en analysant les rêves. Mais Freud veut aussi montrer l'importance du complexe d'Œdipe, ce qui l'amènera à faire l'erreur que relèvera Lacan (notamment dans *L'envers de la psychanalyse* justement, dans la partie nommée « Au-delà du complexe d'Œdipe »).

[2] Freud S., *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1988, p. 4.
[3] *Ibid.,* p. 8.
[4] *Ibid.*, p. 5.

Avant d'aborder les rêves et leur lecture par Freud et Lacan, voici quelques rappels sur le cas :

Dora est une adolescente. Elle a dix-huit ans lorsque, pressée par son père, elle va voir Freud. Notons que le père de la jeune fille avait déjà consulté le professeur en raison de complications neurologiques d'une syphilis contractée avant le mariage. Il a aussi présenté une tuberculose et, alors que Dora avait six ans, il a dû faire de nombreuses cures dans la ville de B. où il fit la connaissance des K. et où son idylle avec Mme K. prit naissance. Petite, Dora fut très proche de Mme K. Elle partagea sa chambre aux dépens du mari et lorsqu'elle parla à Freud de Mme K. en faisant l'éloge de *« la blancheur ravissante de son corps »,* c'était « *sur un ton qui rappelait plus celui d'une amoureuse que celui d'une rivale vaincue* »[5].

Des symptômes hystériques apparaissent dans l'enfance, articulés aux maladies paternelles :

- à huit ans une dyspnée (asthme nerveux) ;
- à partir de l'âge de douze ans, une toux nerveuse survenant par crises d'environ un mois et pouvant s'accompagner d'une aphonie totale pendant la première partie de la crise ;
- une énurésie nocturne pendant sa septième année que Freud rapporte à la masturbation et qui disparaitra avec la dyspnée. Cette énurésie est un symptôme « découvert » grâce à l'interprétation de Freud et du fait des associations qui accompagnent le premier rêve.
- Plus tard, un catarrhe (ou flueurs blanches) que Freud relie également à cette époque à la masturbation.

Il faut aussi signaler le fait qu'elle fut, petite, une « suçoteuse », c'est-à-dire qu'elle avait l'habitude de sucer son pouce tandis qu'elle manipulait l'oreille de son frère.

Le père de Dora est un industriel puissant, mais sa puissance se limite à ce domaine puisque la maladie lui a laissé comme séquelle une impuissance sexuelle. C'est un homme intelligent au dire de Freud, tout comme Dora et contrairement à la mère qui, elle, présente selon lui une « *psychose de la ménagère* »[6], c'est-à-dire qu'elle passe son temps à faire le ménage « *à tel point que l'usage*

[5] *Ibid.*, p. 45.
[6] *Ibid.*, p. 11.

de l'appartement devient impossible », sans autre signe de névrose obsessionnelle.

Rappelons enfin qu'avant la scène du lac qui déclenche la névrose – soit ce que Freud appelle le traumatisme, qui se termine par la gifle assénée à M. K., après que celui-ci lui eut fait des avances et lui eut dit « ma femme n'est rien pour moi » –, il y eut une première « scène de séduction » alors que Dora avait quatorze ans : M. K. l'avait entrainée dans son magasin sous prétexte de voir passer une cérémonie religieuse. Il l'avait alors embrassée. Dora n'en avait touché mot à personne et garda de ce baiser une profonde sensation de dégoût.

Nous parlons ici de déclenchement de la névrose car, à partir de cette scène, l'humeur de Dora prit une tonalité dépressive. Elle devint irritable et exigea que le père rompe sa relation avec Mme K. La jeune fille laissa traîner une lettre faisant état d'idées suicidaires.

Mais notre thème concerne les rêves et les formations de l'inconscient. Alors venons-en à ce premier rêve. C'est un rêve récurent que Dora fit trois fois juste après la scène du lac, puis une autre fois pendant la cure. En voici le récit :

« *Il y a un incendie dans une maison, mon père est debout devant mon lit et me réveille. Maman veut encore sauver sa boîte à bijoux, mais papa dit : "*je ne veux pas que mes deux enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux"*. Nous descendons en hâte, et aussitôt dehors, je me réveille* »[7], (cf. Le supplément au rêve : l'odeur de fumée au réveil).

Freud met l'accent sur le fait que pour lui « *un rêve régulier repose sur deux jambes* »[8] : la réalisation d'un désir infantile et un événement récent.

La veille, événement récent donc, elle avait voulu fermer la porte de sa chambre à clef, mais la clef manquait, M. K. l'avait prise. Aussi, elle s'habilla en hâte, de peur d'être surprise à sa toilette par M. K. Freud fait remarquer à Dora que la boîte à bijoux est une métaphore du sexe féminin et que les avances de M. K. lui ont fait craindre que sa boîte à bijoux ne soit en danger, et cela par la faute de son père, puisque ce dernier la laissait se débrouiller seule avec Mr K.

[7] *Ibid.*, p. 40.
[8] *Ibid.*, p. 52.

Le désir infantile, quant à lui, c'est d'être sauvée par le père. Pour Freud, Dora « *appelle au secours l'amour infantile pour son père, comme protection contre la tendance actuelle* »[9]. D'ailleurs, le père debout devant le lit, celui qui la réveillait, ce n'était pas celui qui la sauvait du feu, mais bien plutôt de l'inondation lorsqu'elle était énurétique.

L'interprétation du rêve, pour Freud comme pour Lacan porte sur le rapport entre le bijou et la boîte à bijoux. Freud met l'accent sur le fait que M. K. avait offert à Dora une boîte à bijoux et qu'une année avant ce rêve, le père de Dora avait offert à sa femme un bracelet, qu'elle avait refusé. La mère voulait des boucles d'oreilles en perles, des perles en forme de gouttes, et elle avait même proposé qu'il fasse présent de son bijou, le bracelet, à une autre. Freud énonce à Dora qu'elle aurait volontiers accepté le bijou, qu'elle était prête à donner à son père ce que sa mère lui refusait. Il ajoute : « *Mais il faut mettre M. K. à la place de votre père et Mme K. à la place de votre mère. Vous étiez prête à donner à M. K. ce que sa femme lui refuse* ». La pensée refoulée est celle-ci : « *Il m'a donné une boîte à bijoux comme cadeau, je dois donc lui donner en retour ma boite à bijoux* »[10].

Pour Freud le bijou est une métaphore de l'organe mâle, comme la boîte à bijoux est une métaphore du sexe féminin. Aussi, il articule son interprétation de la façon suivante : selon lui la boîte à bijoux de Dora serait prête à recevoir le bijou de M. K., interprétation que Dora refuse[11].

Lacan également note son désaccord, nous y reviendrons.

Mais venons-en au second rêve dont voici l'énoncé :

« *Je me promène dans une ville que je ne connais pas. Je vois des rues et des places qui me sont étrangères (sur une des places, je vois un monument). J'entre ensuite dans une maison où j'habite. Je vais dans une chambre et j'y trouve une lettre de maman. Elle écrit que comme j'étais sortie à l'insu de mes parents, elle n'avait pas voulu m'informer que papa était tombé malade. "Maintenant il est mort, et si tu veux, tu peux venir". Je vais donc à la gare et je*

[9] *Ibid.*, p. 65.
[10] *Ibid.*, p. 51.
[11] *Ibid.*

demande peut-être cent fois où est la gare. On me répond invariablement : cinq minutes. Ensuite, je vois devant moi une épaisse forêt dans laquelle je pénètre et je questionne un homme que j'y rencontre. Il me dit : "encore deux heures et demie". Il me propose de m'accompagner. Je refuse et m'en vais toute seule. Je vois la gare devant moi et ne puis l'atteindre. Ceci est accompagné du sentiment d'angoisse que l'on a dans un rêve où l'on ne peut avancer. Ensuite, je suis à la maison, entre temps j'ai dû aller en voiture, mais je n'en sais rien. J'entre dans la loge de la concierge et je la questionne au sujet de notre appartement. La femme de chambre m'ouvre et répond : maman et les autres sont déjà au cimetière »[12].

La fin du rêve fut communiquée plus tardivement, sous les sollicitations de Freud *:* « *Elle va tranquillement dans sa chambre et lit un gros livre qui est sur le bureau* »[13], et enfin, *« elle se voit d'une façon particulièrement distincte montant l'escalier ».*[14] Ce dernier détail rappelle le « faux-pas » lorsqu'un jour de son enfance elle s'était foulé le pied en descendant l'escalier, ce qui n'était pas sans évoquer son « faux-pas » avec M. K. et le fait qu'elle traînait la jambe depuis son « appendicite », soit des douleurs au ventre survenues neuf mois après la scène du lac. Ce faux-pas marque bien la formation du symptôme hystérique avec une pensée refoulée et *« la complaisance somatique* »[15] qui l'accompagne.

Selon lui, le dictionnaire représente le savoir qui, associé au terme « tranquillement », se fait savoir défendu. Freud précisera plus loin : « *La façade du rêve correspond à un fantasme de vengeance contre son père : elle quitte la maison, part pour l'étranger, son père a le cœur brisé de chagrin, ne peut vivre loin d'elle. Alors elle serait vengée. Car elle savait très bien ce qui manquait à son père qui maintenant ne pouvait dormir sans cognac* »[16].

Mais derrière cette façade se dissimule, pour Freud, un fantasme de défloraison. La forêt épaisse rappelle la scène d'un tableau où l'on

[12] *Ibid.,* pp. 69-70.
[13] *Ibid*., p. 74.
[14] *Ibid*., p. 75.
[15] *Ibid*., p. 37.
[16] *Ibid*., pp. 72-73.

voit des nymphes (nom des petites lèvres), ce qui n'est qu'une géographie sexuelle symbolique. Cette forêt suggère aussi celle du bord du lac, et pour Freud, c'est bien de la défloration par M. K. dont il s'agit.

Après que Freud lui eut dit sa satisfaction des résultats obtenus par l'étude de ce rêve, Dora lui signifia que c'était la dernière fois qu'elle venait le voir. Elle avait pris cette décision quinze jours auparavant. Freud vit là le délai que donne une gouvernante lorsqu'elle a à signifier son départ. Et il interpréta donc la raison de la gifle comme une vengeance teintée de jalousie. En effet, peu avant, la gouvernante avait répondu aux avances de M. K. Celui-ci lui avait également dit que sa femme n'était rien pour lui. Elle avait cédé et aussitôt après il s'était détourné d'elle. C'est ainsi que, dans le transfert, comme une gouvernante, elle donnait « ses quinze jours » à Freud. Voilà donc l'interprétation freudienne qui insiste du côté de l'intérêt pour M. K.

Que s'est-il donc passé ? Pourquoi cette cure ouvre-t-elle sur le constat d'une impasse par Freud ? C'est ce que Lacan va travailler à travers de nombreux séminaires et écrits. En effet, à partir de ce point de butée, sera soulevée cette question d'un « au-delà de l'Œdipe ». Très tôt, Lacan nous fait remarquer que le partenaire de Dora n'est certainement pas M. K., mais bien Mme K.

Déjà dans le Séminaire *Les psychoses*, Lacan nous montre, en s'appuyant sur Dora, que c'est en tant qu'identifiée à un homme qu'une hystérique s'intéresse à une femme, qui est pour elle son « idéal du moi », la présentification de sa question de sujet[17], soit « qu'est-ce qu'une femme ? ». Dans le Séminaire *Le Transfert,* il montre comment l'identification de Dora à Monsieur K. se situe par rapport à la fonction phallique et au fantasme de l'hystérique, qui s'écrit :

$\underline{a} <> A$
$-\varphi$

Ici, "A" représente l'Autre Absolu, non barré.

"A", c'est Mme K, « La » femme non barrée, la femme mythique, celle qui incarne la réponse à la question « qu'est-ce qu'une femme ? ». À

[17] Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 197.

cette femme, Dora attribue un savoir sur ce qu'il faut à la jouissance de l'homme[18]. Pour aborder cette femme, elle s'identifie à M. K. qui habille la castration imaginaire de Dora (a/-φ), en tant qu'il porte l'organe. C'est ainsi que Lacan résume sa position[19]. Mais pour avoir le phallus, il faut qu'il aime sa femme, qu'elle « le fasse bander ». Si « celle-ci n'est rien pour lui », le montage fantasmatique de Dora chute. Notons ici que Lacan fait varier les positions : dans le Séminaire *La relation d'objet,* c'est le Père qui occupe la place de l'Autre[20] (Mme K est le sujet, la question), tandis que dans *Le transfert*, Mme K. est en place d'Autre.

Dans *L'envers de la psychanalyse,* Lacan met en avant deux éléments extraits du second rêve : d'une part, la fonction du père mort en tant que père symbolique, d'autre part, la place occupée par le livre, qui vient dans un second temps introduire la question du savoir en place de jouissance dans le discours de l'hystérique.

Comme dans le Séminaire XI, Lacan part ici des « préjugés de Freud »[21] dans la cure de Dora, de son erreur justement du fait de sa lecture œdipienne du cas, et il insiste sur le côté « *inutilisable de l'Œdipe* »[22].

Ce qu'il met en avant est ce qui fait pivot de toute l'aventure. Le père de Dora est un homme châtré quant à sa puissance sexuelle. Il est manifeste qu'il est à bout de course, très malade. C'est à ce propos que Lacan rappelle ce qu'est un père et qu'il insiste sur la fonction du père idéalisé dans l'hystérie. Je cite : *« Dans tous les cas, dès* Studien über Hysterie*, le père se fait lui-même d'appréciation symbolique. Après tout, un malade ou un mourant est ce qu'il est. Le considérer comme déficient par rapport à une fonction à laquelle il n'est pas occupé, c'est lui donner, à proprement parler, une affectation symbolique. C'est proférer implicitement que le père n'est pas seulement ce qu'il est, que c'est un titre comme ancien combattant – c'est ancien géniteur. C'est impliquer dans le mot père*

[18] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre,* Paris, Seuil, 2006, p. 335.
[19] Lacan J., Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert,* Paris, Seuil, 2001, p. 293.
[20] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet,* Paris, Seuil, 1994, p. 144.
[21] *Ibid*., pp. 107-108.
[22] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 113.

quelque chose qui est toujours en puissance, en fait de création. Et c'est par rapport à cela, dans ce champ symbolique, qu'il faut remarquer que le père, en tant qu'il joue ce rôle-pivot, ce rôle-maître, dans le discours de l'hystérique, c'est cela qui se trouve précisément, sous cette angle de la puissance de création, soutenir sa position par rapport à la femme, tout en étant hors d'état. C'est de là ce qui spécifie la fonction de la relation au père de l'hystérique, et c'est très précisément cela que nous désignons comme étant le père idéalisé ».[23]

Lacan parle ensuite de celui qu'il appelle le troisième homme, M. K., celui qui convient à Dora en tant qu'il a l'organe, mais non pas pour qu'elle en jouisse, pour qu'une autre l'en prive. Il l'appelle le troisième homme en référence à la position virile adoptée par Dora, qui est en fait le « deuxième homme » du scénario.

Puis il revient au premier rêve : il nous dit que ce qui intéresse Dora, ce ne sont pas les bijoux mais la boîte à bijoux. La jouissance qui compte pour Dora, comme il l'exprime, c'est « *la jouissance de la boite vide* »[24], la jouissance de la privation (comme « La belle bouchère », qui veut être privée de caviar), et il identifie cette jouissance de la privation à celle du maître châtré.

D'ailleurs, cette boîte, la jouissance du précieux organe, Dora sait très bien en jouir par elle-même comme en témoigne l'importance de la masturbation infantile chez elle. Lacan reprend aussi l'énurésie, comme marque de la substitution imaginaire de l'enfant au père, justement comme impuissant.

À cela s'ajoute « *la contemplation théorique de Mme K., telle qu'elle s'épanouit dans le séjour de Dora béante devant* "La Madone" *de Dresde ; cette Mme K. est celle qui sait soutenir le désir du père idéalisé, mais aussi "contenir le répondant"* »[25], et en priver donc Dora, qui se trouve « *doublement exclue* ». C'est là la nouveauté introduite dans ce Séminaire XVII, qui fait dire à Marie-Hélène Brousse que, « *pour parler de l'Autre femme, il faut qu'il y ait cette*

[23] *Ibid.,* p. 108.
[24] *Ibid*., p. 87.
[25] *Ibid.*, p. 110.

fonction de privation »[26]. Ainsi l'Autre femme n'est pas simplement la rivale. Par-là même, ce complexe est la marque de l'identification à une jouissance, qui est celle du maître en tant que châtré.
D'ailleurs, précise Lacan, M. K. lui offre une boîte à bijoux car le bijou, c'est elle. Son bijou à lui, il importe qu'il aille se nicher ailleurs. Lorsqu'il énonce que « [sa] femme n'est rien pour [lui] », la jouissance (de l'Autre) s'offre à elle et elle n'en veut pas car ce qu'elle veut, c'est *le savoir* comme moyen de la jouissance, mais pour le faire servir à la vérité, à la vérité du maître qu'elle incarne elle, en tant que Dora. Donc la fonction centrale de la privation, c'est l'érection de la statue de la féminité, laquelle fonctionne comme phallus : « *le bijou, c'est elle* »[27] !
Le père interdicteur du désir (le père de l'Œdipe), n'est pas ce qui empêche le névrosé de désirer. C'est bien plutôt son fantasme d'un père mort, qui le met (par identification) à l'abri de la castration.
Ce père mort, très présent dans l'œuvre de Freud, symbolise aussi une place : celle du phallus. C'est une place qui, comme telle, peut s'accommoder d'être occupée par un savoir sur le sexe, venant justement chez Dora se substituer au père. C'est ce que commente Lacan aux pages 110-111 dans le second rêve abordé. Dora substitue un dictionnaire à son père mort que d'autres accompagnent au cimetière – le dictionnaire, ajoute Lacan, « *où l'on apprend ce qui concerne le sexe* »[28]. C'est ce rêve qui sert de point d'appui à Lacan pour mettre en relief la substitution chez l'hystérique du savoir à la place de la jouissance :

$$\frac{\$}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

Dans la cure de Dora, Freud vient occuper cette place du père idéal. Il vient à occuper la place du maître de la vérité.
À la sollicitation hystérique « fais voir si tu es un homme », Freud réplique sur le mode : « j'ai l'arme absolue, le savoir ». Mais comme ce savoir est constamment battu en brèche par les réponses souvent

[26] Brousse M.-H., « Sur les traces de l'hystérie moderne », disponible en ligne sur le site UFORCA –UPJL.
[27] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 110.
[28] *Ibid.,* p. 111.

utopiques que Freud veut obtenir, c'est à un maître châtré que Dora a affaire.

Dans le Séminaire suivant, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan développe l'idée que s'il y a plusieurs procédés pour éviter la castration, l'hystérique, elle, utilise un procédé simple : « *elle l'unilatéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons que pour l'hystérique, il faut le partenaire châtré, il est très clair qu'il l'est au principe de la possibilité de jouissance de l'hystérique. Il faut qu'il soit seulement ce qui répond à la place du phallus* »[29].

Freud répond à une place qui ne peut que relancer l'insatisfaction de Dora, puisque c'est celle d'un maître qui ne saurait tenir cette place qu'à s'identifier à M. K., et au-delà de M. K, à celle d'un père idéal.

Pour conclure, on peut dire que, d'un côté, l'hystérique s'identifie au maître châtré, celui qui a mais ne jouit pas .De l'autre, elle incarne le phallus sous le mode de la vierge inaccessible, celle qui, incarnant le signifiant du désir, cherche à le « faire désirer ».

[29] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, pp. 174-175

Jessica CHOUKROUN-SCHENOWITZ

L'hystérie et/ou le féminin ?

L'Œdipe ne fait pas la femme

« *Si vous voulez en savoir plus sur la féminité, interrogez vos propres expériences de la vie, ou adressez-vous aux poètes ou bien attendez que la science puisse vous donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents* »[1].

Tel est ce que Freud finit par énoncer en 1933, laissant entendre combien le désir féminin demeure un mystère. Selon E. Solano, il s'agit là d'une impasse théorique : en érigeant le désir féminin en mystère, Freud soumet la sexualité féminine au régime de l'impuissance phallique[2], confondant du même coup féminité et hystérie.
En effet, comme nous allons le voir, la question féminine demeure, de façon insuffisante, articulée à celle du phallus par le biais du manque de pénis dont la femme ne se guérit finalement jamais.
De même, la femme n'est pas la mère, objecterait-on à Freud devant certains de ces énoncés et l'ensemble de sa construction, quant à la féminité.
Lacan, s'il a poussé la question du féminin à un autre niveau, ramasse lui aussi la question dans cette formule néanmoins vérifiable : « *Pour l'inconscient, la femme n'entre en jeu que quoad matrem* »[3], c'est-à-dire qu'elle n'existe que comme mère.

Mais qu'est-ce que le féminin alors ?

Reprenons cela avec Freud.

Il nous explique comment le garçon sort de l'Œdipe en désinvestissant le père, au profit d'une identification, sous la menace

---

[1] Freud S., « La féminité » (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Collection Folio, Essais, Gallimard, 1984, p. 181.
[2] Solano Suarez E., « Douleur de la féminité : entre l'être et l'existence », *Trames actualité de la psychanalyse*, N° 32/33, mai 2003, pp. 31-45.
[3] Lacan J., Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 30.

de castration. Le processus est actif et le surmoi s'en fait l'héritier. Pour la fille, nous dit-il, le « *matériel devient – d'une façon incompréhensible – beaucoup plus obscur et lacunaire* »[4]. Certes, celle-ci a un complexe d'œdipe, un surmoi, un temps de latence, une organisation phallique et un complexe de castration, mais « *le renoncement au pénis n'est pas supporté sans une tentative de compensation* ».

Ainsi, à partir du complexe de castration, qui signe pour la fille l'entrée dans l'Œdipe, trois possibilités sont de mise nous dit Freud :

- elle renonce au désir sexuel par un retour et une fixation à la mère, la menant, entre autres, à la névrose ;
- elle modifie son caractère dans le sens d'un complexe de masculinité ;
- elle parvient à une transformation du *penisneid* en *peniswunsch* (désir et non plus envie), avec le désir d'enfant du père qui s'ensuit : c'est *la féminité normale*.

Oui mais voilà… Cette « *envie du pénis* », nous dit-il, laisse tout de même « *des traces indélébiles dans le développement de la femme et la formation de son caractère, en ceci qu'elle n'est pas surmontée sans une lourde dépense psychique, dans le cas le plus favorable* »[5]. En effet, cette envie du pénis donne lieu à un « sentiment d'infériorité », « une cicatrice », chez la femme, qui reconnaît sa « blessure narcissique » et qui maintiendra sa parité avec l'homme en partageant le mépris de celui-ci « devant un sexe raccourci d'une façon si importante ». Quand elle persiste, l'envie du pénis peut aussi se déplacer dans le trait de caractère de « *la jalousie jouant un rôle bien plus grand dans la vie psychique de la femme* », tout comme celui de *l'envie*, dira Freud plus tard. La mère, peut aussi être rendue responsable d'avoir « lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant », motif selon lui du « *relâchement de la relation tendre à la mère en tant qu'objet* ».

[4] Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF.
[5] Freud S., « La féminité », *op. cit.*

Développer cette piste du dénouement problématique du lien à la mère mènerait sur la question du ravage avec la mère, qui n'est pas l'objet de notre propos de ce soir.

Notons que Freud conclut toujours sur une « *liquidation provisoire* », une « *position de repos* » quant à l'œdipe féminin, avant de préciser son *imparfaite* abolition[6], et ce, malgré l'assomption de l'équivalence phallus/enfant. De cet éclairage-là, Freud fait consister le roc de la castration en un *refus de la féminité*, le *penisneid* se révélant comme un écueil dans l'analyse.
Voilà très rapidement brossé, le chemin freudien par rapport à cette question, qui demeure une énigme. Nous voyons là comment la féminité est assimilée pour Freud à la maternité, puisqu'il s'agit d'accéder à cette équivalence (phallus = enfant), à ce désir d'enfant pour devenir femme.

Ainsi, « *l'anatomie, c'est le destin* »[7], écrit Freud, jugeant que son « *intelligence des processus de développement chez la fille est peu satisfaisante, pleine de lacunes et d'ombres* »[8].
C'est que le complexe d'Œdipe de la petite fille recèle un problème de plus que celui du garçon. Le passage de la fille à la femme implique, en théorie, un changement d'objet, un changement d'identification, ou encore de zone génitale.

Le père de la psychanalyse fait ainsi de l'Œdipe une « *formation secondaire* »[9] et affirme que le noyau de la névrose, s'il est œdipien pour le garçon, est plutôt précœdipien pour la fille.
Nous retrouverons cette dissymétrie freudienne chez Lacan qui, maintenant le phallocentrisme de l'inconscient, dira que « *La Femme n'existe pas* »[10]. Dans son séminaire sur Les Psychoses, il notait

[6] *Ibid.*
[7] Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *op. cit.*, p. 120.
[8] *Ibid*., p. 122.
[9] Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 126.
[10] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil.

déjà : « *Il n'y a pas de symbolisation du sexe de la femme comme tel* »[11].

Un certain nombre d'analystes femmes ont tenté, après Freud, de définir la féminité en ce qu'elle est irréductible au phallicisme.
Karen Horney fut la première à manifester son opposition à Freud en soutenant que la position masculine de la petite fille n'est pas primordiale mais qu'elle est une défense contre les désirs incestueux envers le père. Ainsi, le vagin ignoré ne serait qu'un vagin « nié » consécutivement à la crainte du viol. L'on demeure peut-être avec cette conception dans un refus de la féminité.

Mélanie Klein voit la source de la féminité dans la relation orale passive de la fille par rapport à la mère. Le vagin, héritant de l'érogénéisation de la bouche dans l'acte de succion, fera du pénis un sein « plus satisfaisant ». La première identification à la mère, comme possédant le sein et le pénis du père, constituerait ainsi la matrice de la féminité.

Ernest Jones, souscrivant à ces conceptions, voyait également dans la crainte d'être abandonnée, une crainte plus fondamentale que celle de la castration pour la femme.

La position d'Hélène Deutsch est plus complexe : elle s'accorde avec le phallicisme premier de la fille, mais prône l'existence d'une essence de la féminité caractérisée par le masochisme et la passivité, dont le germe est à trouver dans la relation de dépendance primitive entre mère et fille. L'orientation vers le père va avec le désir d'être châtrée par lui. Aussi fait-elle de l'érotisation de la douleur (menstruations, défloraison, accouchement), un élément caractéristique de la position féminine, en mesure de rendre les femmes capables d'assumer leur destin biologique. L'envie du pénis se trouve ainsi reléguée au second plan, par la satisfaction masochiste héritière du rapport premier de passivité à la mère.

Ainsi, le destin féminin semble bien s'entériner dans une impossible métaphore.

[11] Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses,* Paris, Seuil, 1956, p. 198.

Et, nous pouvons nous poser la question de savoir pourquoi la solution hystérique est si communément élue par le sexe féminin.

Hystérie ou féminité : à la recherche du féminin

Nous pourrions dire que l'hystérie est une conséquence du non rapport sexuel. Il manque toujours une réponse à la question « *que suis-je comme femme ?* », il n'y a pas de signifiant qui assure à la femme qu'elle est la cause du désir d'un homme. C'est pourquoi l'hystérique peut aller loin dans sa recherche de la femme.
N'en voit-on pas s'employer à mettre dans le lit de leur partenaire jusqu'à leurs propres confidentes, pour essayer d'aller attraper ce qui chez l'autre, l'autre femme, est propre à susciter le désir de l'homme, et pour attribuer donc un être consistant à la femme ?

Dora[12] s'interroge : « *Qu'est-ce qu'être une femme ?* ». Pour répondre à sa question, dont Lacan nous dit qu'elle tente là de symboliser l'organe féminin comme tel, elle prendra un chemin particulier : pour approcher une définition qui lui échappe, elle s'identifie à l'homme, porteur de pénis. Le pénis, précise Lacan, lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser. De la même manière, c'est parce qu'il n'y a pas de symbolisation du sexe de la femme, que celle-ci suit dans l'Œdipe le même chemin que le garçon, et s'identifie au père.
Ainsi, nous savons que Mme K. est l'objet du désir de Dora parce qu'elle est l'objet du désir de son père. C'est par une identification à l'homme que l'hystérique traite sa question. Lacan montre dans son Séminaire V, que le désir de l'hystérique s'arrête sur l'identification virile au niveau de l'imaginaire, dans une mise en scène fantasmatique. Pour traiter sa question, elle introduit l'Autre femme, celle qui est censée détenir les mystères cachés de la féminité.

Autrement dit, la solution hystérique, fort répandue, reste une position qui aborde la femme « par procuration » en s'identifiant à l'homme. L'hystérique fait l'homme, elle est « *hommosexuelle* » nous dit Lacan.

[12] Cf. Freud S., « Fragment d'une analyse d'hystérie », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1988 ; et Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 200.

Aussi, il nous explique que « *devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme, sont deux choses essentiellement différentes ».* Il rajoute : *« Je dirai même plus – c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point, s'interroger est le contraire de le devenir* »[13].
Il précisera plus tard qu'une femme se spécifie d'être un symptôme, alors que l'hystérique se caractérise de s'intéresser au symptôme de l'autre.

Ainsi, l'hystérique se protège, d'une certaine manière, d'avoir affaire à l'absence de signification, à la jouissance de son corps de femme et en dernier lieu, à l'invention d'une position féminine singulière.
Comme l'écrit M.-H. Brousse[14], la tendance longuement à l'œuvre fut de se débarrasser de la question de ce que veut une femme par la réponse : « *Soyez donc mère pour jouir »* ; mais « *Freud savait bien que la satisfaction de Dora en extase devant la Madone est d'un autre ordre* ».
Pourtant, selon Lacan, il n'aurait rien compris au problème de Dora au sens de la féminité corporelle.
Car en fin de compte, *le symptôme hystérique s'articule au refus du corps*, ce corps qui ne peut être donné à l'hystérique que par une autre femme. L'hystérique souffre d'un corps « malade de la vérité », refusant le diktat du signifiant maître et, avec lui, la castration. Elle refuse de s'identifier à son corps, se défend de l'irreprésentable du féminin, et se met sous l'abri du phallus. Son corps en porte les marques, morcelé par des symptômes de conversion suivant eux, les lois du langage.
Aussi, cette envie du pénis qui faisait la butée freudienne, ce manque, l'hystérique en fait sa jouissance.
Elle vise un désir insatisfait, sans doute pour éviter de se poser la question de son sexe.
Révélant la nature insatisfaite de tout désir, l'hystérique révèle que le désir vise le manque dans l'Autre. A cet égard, le phallus ne convient pas non plus et il s'agit de dénoncer le voile et le semblant.

---

[13] Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 200.
[14] Brousse M.-H., « À la recherche du féminin », *Qui sont vos psychanalystes* ?, Seuil, Paris, Janvier 2002, p. 427.

Ainsi Dora refuse-t-elle la jouissance féminine[15], l'accomplissement de sa féminité pour servir la vérité de son fantasme, maintenir que le maître, le père est châtré.
Son énurésie avait bien pour signification son amour pour le père comme impuissant. Pour Lacan, Dora nous révèle que le père idéalisé est un maître châtré. L'hystérique veut donc un maître châtré, ce père idéalisé et impuissant du fantasme.
Cette castration du père idéalisé lui donne une place d'exception, par laquelle elle exalte son identification phallique. Il s'agira pour elle d'être « *L*'unique » pour un homme.

Ce qu'elle dénonce, c'est qu'il n'y aura jamais un homme à la hauteur de l'exception, et cela alimente l'insatisfaction dont elle peut jouir. L'hystérique fait le choix de la vérité contre celui de la jouissance. En cela, peut-on y voir un échec de la féminité ou plutôt un refus du féminin ? Et si la quête hystérique de l'exception peut prendre des formes *ravageantes* pour la féminité d'une femme, c'est parce qu'elle ne peut que répéter et vérifier inlassablement l'échec à trouver celui qui conviendrait à la jouissance de la femme.
J.-A. Miller[16], à ce propos, évoque une situation clinique où la haine de la féminité s'expose de la façon la plus évidente. Il s'agit d'une jeune femme qui arrive en analyse « ravagée », dévastée par les dires de son partenaire pour découvrir que la parole d'injure est le noyau même de sa jouissance. Cette dame doit être stigmatisée pour être. Le stigmate, rajoute-t-il, c'est le corps qui porte les marques de la cicatrice, c'est ce qu'écrit S de A barré. Ainsi, cette jeune femme est-elle femme à condition d'être ainsi désignée et cela pour commémorer le symptôme du père et son profond mépris pour la féminité. Cet Autre de l'injure est ce qui fait jouir cette femme attachée au rapport incestueux, seul rapport sexuel qui ait un sens, nous dit J.-A. Miller.

Car, une femme, nous dit Lacan, doit prêter son corps pour faire jouir l'homme de son propre inconscient, puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, se faire objet dans la dialectique de l'échange phallique. Elle

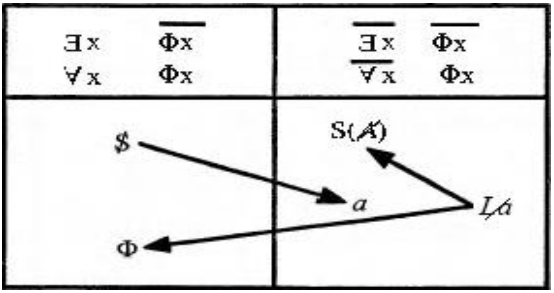
[15] Cf. Grasser Y., « Les moyens de la jouissance », *Revue La Cause freudienne,* N° 50, Navarin, Février 2002, pp. 145-152.
[16] Miller J.-A., « La théorie du partenaire », *Revue Quarto*, N° 77, Juillet 2002, p. 28.

doit consentir à se laisser diviser par la jouissance qu'un homme a d'elle, « *lui faisant de* sa solitude *partenaire, tandis que l'union reste au seuil* »[17].

Là où l'hystérique s'adresse à l'Autre, cherche un maître pour qu'il produise un savoir, fait désirer mais ne veut rien savoir de sa position, l'être femme implique d'assumer la jouissance de son corps. Cela suppose d'aller au-delà de l'Œdipe, autrement dit, au-delà de l'amour du père et de la jouissance maternelle, ce qui n'est pas sans constituer dans nombre de cas, une impasse.
Tentons de préciser cela à la lumière du tableau la sexuation.

Masculin, Féminin et jouissances

Lacan postule que, quel que soit le sexe anatomique, être femme ou homme relève d'une identification. Son schéma des formules quantiques de la sexuation[18] prend un point de départ : « *Il n'y a pas de rapport sexuel* ». Nous pourrons revenir dans la discussion sur cette formule, qui peut paraître obscure.
Il existe, nous dit Lacan, une « différence radicale » entre le côté homme et le côté femme, quant à la façon de suppléer à ce rapport sexuel qui n'est pas[19].
Ainsi, qui que ce soit de l'être parlant, s'inscrit d'un côté ou de l'autre, il s'agit d'une identification (être homme/être femme) à partir du mode de jouissance.



[17] Lacan J., « L'étourdit », *Autre écrits*, Paris, Seuil, p. 466.
[18] Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 73
[19] *Ibid.*, pp. 58-59.

Côté homme[20]

La castration est la loi universelle. C'est par la fonction phallique que l'homme, comme *tout* ($\forall x\ \Phi x$), prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x, par quoi la fonction Φx, est niée ($\exists x\ -\Phi x$), qui est la fonction du père. Le tout repose donc sur l'exception posée comme terme, qui nie ce Φx.
La formule se lit "pour tout x, phi de x" ($\forall x\ \Phi x$), c'est l'universel de la fonction phallique. Cependant, "il existe un x, non phi de x" ($\exists x\ -\Phi x$), il y en a un qui n'est pas soumis à la loi de la castration : le père qui échappe à la castration a pour fonction de l'appliquer à tous. L'exception confirme la règle. C'est parce qu'il y en a un qui fait exception, à l'extérieur, qu'il peut y avoir formation d'un tout universel.

Côté femme

Il s'agit du pas-tout, un ensemble ouvert, qui n'atteint pas la frontière phallique. Il n'y a pas d'universel (d'où la formule « *La* Femme n'existe pas »), "pour pas-tout x, phi de x" ($-\forall x\ \Phi x$), et il n'y a pas d'exception, "il n'existe pas de x, non phi de x" ($-\exists x\ -\Phi x$).
Du côté Autre, la négation de l'universel n'implique pas d'exception à la castration. Celle-ci se vérifie mais elle s'applique au une par une, il n'y a donc que des exceptions, nous rappelle E. Solano, puisque *La* Femme, celle qui permettrait de faire exception afin de définir un ensemble, comme c'est le cas pour le Père de la Horde, n'existe pas.
L'œdipe ne fait pas la femme, nous l'avons dit.

Il existe donc *des femmes* qui, chacune à leur manière, déploient une clinique de la féminité. Ainsi, la féminité d'une femme peut ne pas prendre en compte cette question de l'indicible de son sexe, elle peut obturer cette altérité, comme le tente l'hystérique ou comme le dévoile, en la voilant, la mascarade.
Disons quelques mots de la façon dont la mascarade traite la féminité. Le travail de Joan Rivière[21] est exemplaire en ce qu'il

---

[20] C'est l'explication d'E. Solano, « Douleur de la féminité : entre l'être et l'existence », Trames n°32/33, mai 2003, pp 31-45.
[21] Riviere J., « La féminité en tant que mascarade », *Études psychanalytiques*, Réunies par M.-C. Hamon, Paris, Seuil, Champ Freudien, 1994.

montre comment la mascarade est le symptôme qui fait exister l'avoir en le masquant[22]. C'est un symptôme qui traite la vérité par le mensonge. J. Rivière, américaine professionnellement engagée dans une carrière de militante, parle souvent en public. Après chaque conférence, elle souffre d'une angoisse parfois intense l'obligeant à se faire rassurer par des hommes qui l'admirent. Notant l'évidence de son identification au père, J. Rivière repère toutefois une rivalité ancienne à son égard, comme à l'égard des figures paternelles sur lesquelles elle revendique une supériorité se trouvant au fondement de sa névrose. La mascarade consiste à cacher qu'elle a le phallus et à tromper l'Autre donc. Ainsi, la mascarade est l'inverse du *Penisneid* puisque le sujet, loin de revendiquer le phallus, le cache pour faire croire qu'elle ne l'a pas. Façon détournée, Joan Rivière le dit bien, d'affirmer sa masculinité. En effet, cette masculinité féminine est le résultat d'une réaction contre l'angoisse. La femme veut se faire reconnaître comme possédant le phallus paternel, pour ensuite se faire pardonner en s'en détachant et en exhibant une féminité de parade. Mais derrière ce souci d'éviter la vengeance de l'homme, de lui rendre le phallus qu'elle a volé, c'est l'angoisse devant l'horreur de la féminité qui se révèle, et la mère qu'il s'agit de dédommager. Cette mère demande à être *phallicisée* comme pour masquer une division plus fondamentale, le « *pas-tout* ».
Ce choix, comme l'analyse l'auteur, confine à une conception de la féminité comme sacrifice en ce qu'elle s'oriente de la menace émergeant de la relation à l'Autre maternel. La jouissance du sujet consiste là à garder secret ce qu'elle a, pour faire valoir ce qu'elle est, ce que Lacan note comme sa « *procédure sacrificielle* » : adopter les formes les plus élevées du dévouement féminin. Selon H. Bonnaud, la mascarade est une façon de transformer le « n'avoir pas » en un bien désirable par les hommes, de traiter la vérité par le mensonge. La mascarade demeure le symptôme de ce phallus qui manque et dont J. Rivière ne fait que semblant de manquer.

Ainsi, la femme désirable pour un homme est une femme qui n'a pas, ce qui est l'idéal de la féminité pour J. Rivière, qui en arrive à la conclusion surprenante que le féminin, c'est le masque. Derrière le

[22] Cf. le beau texte de Bonnaud H., « Mascarade », *Ornicar ? Digital*.

masque du féminin, il n'y a rien et donc la mascarade, c'est le féminin. Elle met ainsi en évidence la fonction de semblant du phallus.
Lacan reprend ceci à partir de la question du « paraître » : pour accéder à la dimension de la sexualité, tout sujet humain fait passer un être à un « paraître », par une « déréalisation » du sexuel, au sens d'une perte du réel biologique, par le langage. Côté féminin, c'est la mascarade. Éric Laurent[23] précise d'ailleurs que le sujet en position féminine doit supporter d'être *phallicisé* à travers la mascarade, afin de trouver une insertion dans le fantasme de l'homme.
Ce petit détour nous permet de pointer comment le féminin ne s'appréhende que voilé.
Une femme est donc divisée entre le signifiant du phallus et celui du manque dans l'Autre. Si la distinction des sexes s'énonce dans un « avoir ou pas le phallus », il s'agit donc de rajouter une dimension, au risque de demeurer dans une fonction négative de manque, au cœur de la logique phallocentrique uniquement. Or, il s'avère que le féminin s'aborde du côté d'une fonction positive de jouissance, dans un au-delà du phallus, du côté d'un supplément qui ouvre à une jouissance Autre.

Pour conclure

L'hystérie est une structure avec toute la portée qu'il convient de donner à ce terme.
L'hystérique veut se faire la cause d'un savoir qu'elle veut inspirer à l'Autre.
Ainsi, plus qu'une maladie ou une névrose de défense, l'hystérie se fait discours qui livre un savoir sur le sexe, qui cherche la vérité. C'est pourquoi, l'*hystérisation* du discours, passage obligé de la cure analytique, rapporte l'hystérie à l'expression de la subjectivité.

Il y a un manque à savoir et un manque à dire concernant le féminin, manque qui concerne tout sujet, indépendamment de son sexe : Que veut une femme ? Quelles sont les conditions de sa jouissance ? Le savoir équivaudrait, d'une certaine manière, à écrire le rapport sexuel qu'il n'y a pas.

[23] Laurent E., *Posiciones femeninas del ser*, Tres Haches, Buenos Aires, 1999.

A partir de cette butée, se pose la clinique du féminin.
Le féminin renvoie alors à ce qui déborde la logique phallocentrique en s'y supplémentant. Le sujet féminin, s'il se formule à partir de la signification phallique, est aussi le sujet d'une jouissance Autre.
Freud aura tout au long de son œuvre, défini la femme comme une version de l'homme, c'est-à-dire à partir de la logique binaire du phallus telle qu'elle prévaut dans l'inconscient. La mère en est un exemple, exhaustif chez Freud, qui assimile la maternité à la féminité normale.

La définition de la femme et du féminin, de Freud à Lacan, chemine ainsi de la mise en exergue du manque et de l'impuissance phallique, à la promotion du trou et de l'impossible structurel.
Aussi, la position féminine est à appréhender plutôt comme un « devenir », qui se construit pour celle qui est d'abord « *un petit homme* », comme le dit Freud au regard de la réalité de l'inconscient.
Elle implique de consentir à l'altérité, à l'Autre, de consentir à se faire le symptôme d'un homme. Et s'il y a beaucoup plus d'hystériques femmes que d'hystériques hommes, c'est « *parce que le chemin de la réalisation symbolique de la femme est plus compliqué* »[24], nous dit Lacan.

Alors, allant vers l'autre/l'Autre, l'homme, pour obtenir de la consistance, le sujet féminin n'y trouvera qu'un « relais », à la rencontre de son altérité propre.
Car la femme est Autre, y compris pour elle-même.
S'il y a un destin féminin, il est ainsi à entendre comme relatif à la structure illimitée de ce à quoi la femme a rapport.

Dès lors, l'amour côté femme, comporte comme « autre face » le ravage, comme mode-de-jouir précisément féminin : « *le ravage et l'amour ont le même principe, à savoir grand A barré, le pas-tout au sens du sans limite* »[25].

[24] Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses, op. cit.*, p. 200
[25] Cf. Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel », L'orientation lacanienne, *Revue de La Cause freudienne*, N° 40, Navarin, Janvier 1999, p. 15.

Chantal BONNEAU

Qu'est-ce qu'une femme pour une femme… et pour un homme ?

À l'heure de la modernité, les femmes aspirent à être reconnues comme les égales des hommes, tant au niveau social, professionnel que privé. Cette revendication légitime a des conséquences sur la façon dont chaque femme se perçoit, tant dans son rapport à l'image qu'elle a d'elle-même, que dans son rapport à l'homme. La clinique en répond. Le thème de l'année porte sur l'hystérie, la question féminine est le noyau central de cette névrose mise en lumière par Charcot, déployée par Freud, puis relue par Lacan. La névrose hystérique a changé de forme, nous ne rencontrons plus les grandes paralysies spectaculaires de Charcot, cela ne dit pas pour autant que, si le symptôme a changé de forme, il ne puisse se retrouver dans d'autres pathologies – qui se multiplient par exemple dans les services de rhumatologie, pensons aux fibromyalgies inexpliquées. L'hystérique cherche un maître dont elle reste solidaire et s'adresse au savoir pour en démontrer l'impuissance. Son désir, qu'elle veille à maintenir toujours insatisfait, n'a pas disparu de la scène, même s'il emprunte d'autres voies.

Pour la psychanalyse, l'hystérie n'est pas une maladie, et les symptômes qui s'y déploient ne sont pas des simulations. Les hystériques tombent malades réellement mais la causalité n'est pas logée dans le soma.

J'ai choisi de vous présenter ce soir un cas clinique qui n'est pas extrait de ma pratique mais d'une expérience inédite vécue à Buenos Aires, lors du Congrès de l'AMP, en avril dernier, sur le thème : « L'ordre symbolique au XXIe siècle n'est plus ce qu'il était. Quelles conséquences pour la cure ? ». Invitée à commenter ce cas par des collègues argentines lors d'un séminaire de leur Section Clinique, j'ai pensé qu'il pouvait servir à notre réflexion sur la question qui nous anime aujourd'hui. Je suivrai la présentation que l'étudiante a faite, en restant fidèle à son style et à son mode de construction qui donne peu de détails biographiques, mais tente d'illustrer la difficulté pour

une femme, de devenir une femme pour elle-même, et pour un homme. Voici la traduction du cas :
Son titre : « Ce que déchaîne l'amour quand il n'est plus éternel ».
« Hélène est consternée par la découverte que son mari la trompe avec une autre femme. Saisie par une profonde crise d'angoisse, elle demande un rendez-vous. Sa première affirmation, en rapport avec l'effet que lui fait la découverte de l'infidélité, a été : *"Je suis engloutie et perdue dans l'autre... Ce que je regrette c'est d'avoir vécu dépendante de lui".* Elle dit à la fin du premier rendez-vous : *"Comment le quitter sans en mourir ?"*.
Il s'agit d'une femme jeune, peu soignée dans sa présentation, avec quelques traits obsessionnels quant à l'argent. Mère de deux adolescentes, elle est enseignante et tient aussi un commerce, qu'elle a lancé elle-même, pour subsister, son mari ne travaillant pas. Elle reste neuf heures par jour prisonnière de ce commerce, pour *"faire bouillir la marmite"* et payer les dettes. Tout cela lui paraissant normal.
Au début de la cure, les séances étaient traversées par des idées de vengeance, de haine et de réconciliation, l'indifférence se faisait attendre.
Sept mois plus tard, elle commença à ressentir une douleur à l'estomac qui persistait, elle disait que *"c'était un calcul au foie".* Elle prit rendez-vous chez un médecin, qui lui prescrivit une biopsie. Elle ne la fit pas mais se mit à la diète, perdit du poids et son aspect physique s'améliora.
Le mari quitta la maison. Hélène reprit son travail d'enseignante, partageant son temps entre enseignement et commerce. D'autres hommes commencèrent à entrer dans sa vie. Cela l'amena à se poser une question nouvelle sur la place qu'elle voulait avoir dans la vie d'un homme, même si l'idée de séduire encore son mari demeurait.
La douleur à l'estomac revint accompagnée d'autres symptômes, ce qui l'obligea à consulter à nouveau, un cancer fut diagnostiqué. La gravité de sa maladie conduisit le cancérologue à l'informer de la situation, car la maladie pouvait avoir des conséquences vitales pour le foie et pour la rate. Hélène dira de ce diagnostic : *"C'est la goutte*

qui fait déborder le vase, juste ce qu'il me fallait en ce moment… C'est à cause de tout ce mauvais sang que je me suis fait".
Cependant, Hélène est surtout en colère pour les démarches auprès de la sécurité sociale, que son mari n'a pas faites, ou qu'il a mal faites, et dont elle a besoin pour bénéficier de la prise en charge médicale.
L'orientation de la cure visa à tenter d'impliquer le sujet dans la part personnelle qu'elle avait dans sa maladie, car elle ne cessait de poursuivre un combat imaginaire avec son mari. Un lapsus, en rapport avec cette question des démarches, provoqua une profonde crise d'angoisse. Elle dit : *"Cela fait douze ans qu'il me fait la même chose"*, au lieu de dire *"deux mois"*. Son angoisse lui permit d'ajouter : *"je ne veux pas mourir"* ; ce qu'elle mit en relation avec la phrase du début : *"comment le quitter sans en mourir ?".* Jusqu'alors elle avait multiplié les paroles vides. Elle se saisit immédiatement des *« douze ans »* et remarqua qu'elle en était encore là.
Les conséquences de ce virage pris dans son analyse permirent de fermer son magasin, se consacrant uniquement à l'enseignement, de faire sienne la plainte, et de consentir à se faire responsable de la décision de se soigner ou de se laisser mourir. Elle devait prendre du temps pour elle, se réserver un espace personnel, souffler, pouvoir accepter le traitement, qui impliquait de ne pas continuer à attaquer la vie ainsi. Elle a commencé et terminé son traitement oncologique, qu'elle avait vécu comme extérieur à elle-même au début. Le traitement se révéla efficace. Quand il fut terminé, elle acheva la procédure du divorce. Plus tard, elle me dit être tombée amoureuse d'un médecin, qui la courtisait depuis longtemps ».

L'amour comme absolu

La présentation nous donne peu de détails mais notons que, dès le premier rendez-vous, c'est l'angoisse, comme signal du réel en cause, qui apparaît devant un impensable faisant équivaloir la découverte d'une faille dans l'amour, qu'elle croyait absolu, et la mort. Apparaît alors l'impossible séparation d'avec son mari qui garantissait son être.
La problématique est freudienne en ce qu'elle met en évidence l'effondrement que peut représenter, pour une femme, une rupture

amoureuse. La perte d'amour, selon Freud, a valeur de castration chez les femmes. Dans « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse »[1], Freud met en évidence que, pour un homme, il est difficile de faire coïncider l'objet d'amour et l'objet de satisfaction. Pour une femme, cesser d'être aimée et désirée, c'est cesser d'être. Cette perte phallique ravale le sujet au rang d'objet-déchet.

Chez les êtres parlants, l'amour absolu n'existe pas, le désir de faire un avec l'autre trouve ici sa limite et vient ravager la construction de son monde. La crainte de perte l'amour, qui peut concerner tout sujet, homme ou femme, prend ici une forme singulière qui interroge le rapport du sujet à la jouissance, et permet de lire le cas selon un axe traduisant les impasses de la féminité et les coordonnées hystériques qui s'en dégagent.

L'intrication entre l'être et l'avoir est aux principes du malentendu fondamental entre les hommes et les femmes. La question sexuelle cristallise les impasses de leur relation, et si l'homme protège son avoir (le phallus), la femme masque son manque (le phallus qu'elle n'a pas) dans des effets de discours qui marquent leur séparation. Comment entendre cette exigence d'amour qui court tout au long de cette présentation comme un fil rouge qui ne dit pas son nom, sinon comme la forme d'une demande impossible à satisfaire ?

Ce qu'Hélène demande à son mari, c'est de lui remettre à jamais l'objet phallique, pour s'en constituer la parure nécessaire à soutenir son être, soit en faire un amant définitivement châtré. La fuite du mari peut alors se lire comme une façon de maintenir son avoir, d'échapper à la castration. Cela ne garantissant pas que l'expérience avec une autre femme ne s'inscrive pas sous les mêmes auspices !

Elle ne pose apparemment pas la question de la rivale mais exprime une revendication majeure à l'égard de l'homme, pointant ses manquements et ses défaillances. Il est au chômage, ne fait pas les papiers dont elle a un grand besoin pour se soigner. L'accent porté sur ses manques, qui occupent tout le premier temps de la cure, vient voiler son propre manque, qu'elle ne peut assumer. Cette revendication, qui vise le phallus qu'elle n'a pas, donne les coordonnées de son identification au masculin dans un combat sans

[1] Freud S., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1982, pp. 47-80.

merci. Elle fait l'homme de la maison en cumulant deux métiers, ne s'occupant pas d'elle-même, tant pour sa santé, que pour son apparence physique. Cette identification masculine ne lui permet pas de se situer comme femme. Délogée de la place d'exception qu'elle pensait occuper auprès de son mari, elle attaque l'objet qu'elle a pu être pour lui en se négligeant, en s'épuisant et en se présentant comme la victime de l'Autre, à qui elle adresse une demande de réparation sans limites. Dans ce mouvement, la question féminine est occultée, qui est, pour l'homme, tout comme elle le fut pour Freud, ce « continent noir » dont l'opacité en fait une énigme insondable. Lacan repartira de cette impasse freudienne pour dépasser la question de l'identification, et traiter la question féminine en la faisant passer de la question du sexe à celle de la jouissance.

Hélène, comme sujet du signifiant, n'échappe pas aux effets qu'il produit dans son discours. Comme l'écrit Jacques-Alain Miller dans son cours *L'orientation lacanienne* sur « Le partenaire-symptôme »[2], la jouissance est incluse dans le signifiant. Sa frappe mortelle assénée par sa nature d'être « le meurtre de la chose », redouble l'accent que le sujet fait porter sur le mot « mourir ». Une remarque au passage, dans le texte en espagnol, les deux verbalisations autour du verbe « mourir » sont différentes. Il y a d'abord « morirse », construction de forme réfléchie qui renvoie donc au sujet lui-même, dans un bouclage où la jouissance aperçue est sans adresse à l'Autre, la phrase impersonnelle au mode infinitif signant que le sujet en est absent, tandis qu'à la fin, le verbe « morir » inscrit au cœur d'une phrase au présent, fait porter l'accent sur le « je », temps renvoyant au « Stade du miroir »[3] comme processus de constitution du *Je*. C'est un moment clef du parcours analytique, qui peut se lire comme un moment de subjectivation dont les effets se repèrent à partir des changements survenus dans sa vie : elle choisit un seul métier, accepte de se soigner et rencontre l'amour avec un autre homme.

---

[2] Miller J.-A., « Le partenaire-symptôme », *L'orientation lacanienne*, Enseignement prononcé dans le cadre du Département de Psychanalyse de Paris VIII, 1997-1998.

[3] Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 93-100.

Le corps

Ce que le sujet rencontre aux détours de sa vindicte amoureuse, c'est qu'elle a un corps. « Il n'y a rien de plus réel que le corps », écrit Lacan dans « La troisième »[4], sauf qu'Hélène ne veut rien en savoir. La survenue d'une maladie grave est d'abord déniée et attribuée aux conséquences des tourments que l'infidélité du mari lui a occasionnés. Elle interroge le savoir médical pour le mettre en échec ne réalisant pas la biopsie demandée, et produire sa propre interprétation qui fait basculer le savoir de son côté. Il faudra un tour de plus pour qu'elle se trouve divisée par la rencontre avec d'autres hommes, et soudain vient une opération de séparation dans le nouage imaginaire qu'elle avait réalisé. Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce qu'une femme pour un homme ?, interroge-t-elle. Elle se découvre énigme pour elle-même, aucun savoir construit ne lui permet d'en répondre. Tout est à inventer. Moment fugitif de subjectivation, qui se trouve balayé quand la maladie s'avère très sérieuse et que le pronostic vital est engagé. La thérapeute nous indique l'orientation du travail avec ce sujet pour le dégager du registre imaginaire et dépasser la revendication. Si un corps on l'a, on ne l'est pas, comme nous dit Lacan, elle a à faire avec un réel bruyant, qui nécessite toute la prudence clinique pour ne pas psychologiser ce qui relève du champ de la médecine. C'est un lapsus, pure formation de l'inconscient, qui permet au sujet de sortir de l'impasse subjective pour parler, enfin, en son nom, du réel qui la concerne : se soigner ou mourir. L'angoisse qui jaillit signe le réel alors rencontré.

Le traitement de la jouissance

Hélène, dans sa soif d'amour absolu, a donné à son mari, un poids dans sa vie, qui semble démesuré. L'amour au féminin dévoile chez elle sa face de sacrifice et de pulsion de mort. Elle vient donner corps à ce que Dominique Laurent nomme, en reprenant Lacan, « *une folie*

[4] Lacan J., « La troisième », *Lettres de l'Ecole freudienne*, N° 16, 1975, pp. 177-203.

qui relève du pas-tout dans la fonction phallique »[5]. L'amour, selon le sexe, ou plutôt selon la façon dont le sujet se situe côté masculin ou féminin du tableau de la sexuation[6], se présente sous deux formes. Côté homme tous les hommes obéissent à la loi phallique, sauf un qui échappe à la castration, c'est le père. Le désir passe, pour lui, par la jouissance et requiert le plus-de-jouir. L'objet (*a*) joue alors le rôle de partenaire manquant. Côté femme, si elle ne se range pas du côté phallique, elle n'y est pas étrangère pour autant quant à sa jouissance. Ce que Lacan va mettre en lumière, c'est que la jouissance féminine participe d'une autre jouissance, jouissance dite supplémentaire qui est dite « folle » parce qu'elle est du côté de l'infini et du non localisable, « énigmatique » parce que les femmes ne peuvent rien en dire. Cette folie qui habite Hélène, ce *sans limites* amoureux qui s'épuise dans la haine et le reproche, dépasse la question phallique et l'emporte dans un « au-delà », qui la rend étrangère à elle-même. La découverte de la trahison du lien qu'elle pensait indestructible est une forme du ravage, tel que Lacan l'indique dans le Séminaire XXIII, *Le sinthome* : « *Si une femme est un sinthome pour tout homme, il est tout à fait clair qu'il y a besoin de trouver un autre nom pour ce qu'il en est de l'homme pour une femme, puisque le sinthome se caractérise justement de la non-équivalence. On peut dire que l'homme est pour une femme tout ce qui vous plaira, à savoir une affliction pire qu'un sinthome. Vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient. C'est un ravage, même* »[7].

[5] Ce que Dominique Laurent développe dans son article *« Pulsion de mort au féminin. »,* Lettre Mensuelle, N° 284, janvier 2010, p. 9.
[6] Lacan J., Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 73.
[7] Lacan J., Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 101.

LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE

ARGUMENT

La névrose obsessionnelle

L'année 2012-2013 du Séminaire d'Introduction à la Psychanalyse va être consacrée à la découverte de la Névrose obsessionnelle. Elle poursuivra ainsi logiquement l'exploration du cadre structurel de la Névrose, après celle qui vient de se terminer sur un large parcours de l'Hystérie.

La psychanalyse soutient et défend Hystérie et Obsession comme deux entités cliniques distinctes, dûment répertoriées dans le champ de la névrose, et qui se caractérisent chacune selon des modalités symptomatiques spécifiques. Il convient cependant de ne pas perdre de vue l'indication de Freud selon laquelle « l'obsession est un dialecte de l'hystérie », soit qu'au désir insatisfait de l'hystérique répond le désir mortifié de l'obsessionnel.

Ainsi la « Zwangneurose », en inscrivant la contrainte comme fonctionnement caractéristique au cœur de la symptomatologie obsessionnelle, circonscrit-elle la problématique au champ strict de la pensée. C'est en effet face à un sujet aux prises avec une cogitation angoissée et compulsive devant toute forme d'acte appelant son intention, que le clinicien pressent la présence du symptôme. Encore faut-il que le sujet s'en aperçoive, nous dit Lacan dans le Séminaire *L'angoisse*, pour que le symptôme soit constitué. L'homme aux rats nous servira d'illustration clinique majeure, comme Dora l'a été pour l'hystérie.

L'approche de l'obsession sera également l'occasion de constater l'appui que Lacan en a pris pour formaliser magistralement l'objet a. De cet objet cause du désir, Lacan nous dit que chez l'obsessionnel « il vient se situer là où la demande domine, c'est-à-dire au stade anal », ce qui le pousse à couvrir le désir par la Demande de l'Autre.

Jessica CHOUKROUN-SCHENOWITZ

La névrose obsessionnelle : un dialecte du langage hystérique

La névrose obsessionnelle et la théorie analytique

Si Freud nous a introduits avec Dora et la cure du sujet hystérique à une expérience dialectique, nous le verrons, avec la cure de l'homme aux rats, préciser la théorie analytique et notamment la définition de l'inconscient, tout comme le rapport de l'inconscient à la pulsion.

D'un rapide point de vue historique, il faut noter que la névrose obsessionnelle était considérée au début du XIXe siècle comme faisant partie de la folie : Philippe Pinel parlait de folie raisonnante et Jean-Etienne Esquirol l'avait classée dans les monomanies[1]. En 1866, B.-A. Morel parlait encore de délire émotif. Ce n'est qu'en 1883, que l'on voit apparaître le terme d'obsession avec Jules Luys.

C'est dans son ouvrage *Névrose, Psychose et Perversion*, que se rassemblent les premiers exposés de la théorie freudienne des névroses : il abandonne alors et modifie les théories de Janet et de Breuer sur l'origine de l'hystérie, pour construire sa première nosologie.

Les psychonévroses de défense, premier texte de 1894[2], rassemblent donc l'hystérie, de nombreuses phobies et obsessions, ainsi que certains cas de confusions hallucinatoires aiguës. Leur caractéristique commune, le critère central de ces affections, nous dit Freud, est que leurs symptômes surviennent par le *mécanisme psychique de la défense*. C'est un premier point.

Dans ce même texte, il est déjà amené à différencier l'obsession et les phobies d'une part, de l'hystérie d'autre part. Le second point est qu'*il déduit le mécanisme obsessionnel de celui de l'hystérie* : « *Lorsqu'il n'existe pas chez une personne prédisposée cette aptitude à la conversion, et si néanmoins, dans un but de défense contre une représentation inconciliable, la séparation de cette représentation et*

---

[1] Du grec « mono » : une seule. Délire partiel : folie du doute, folie du toucher.

[2] Freud S., « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1974.

de son affect est mise en œuvre, alors cet affect doit nécessairement demeurer dans le domaine psychique. La représentation désormais affaiblie demeure dans la conscience à part de toutes les associations mais son affect devenu libre s'attache à d'autres représentations, en elles-mêmes non-inconciliables, qui par cette fausse connexion se transforment en représentations obsédantes »[3].
Deux ans plus tard, en 1896, alors qu'il se penche sur « L'hérédité et l'étiologie des névroses »[4], il explique qu'il a dû « *commencer son travail par une innovation nosographique* ».
En effet, à côté de l'hystérie, Freud place la névrose obsessionnelle (*Zwangsneurose*) comme « *une affection autonome et indépendante bien que la plupart des auteurs* [la] *rangent à l'époque parmi les syndromes constituant la dégénérescence mentale ou* [la] *confondent avec la neurasthénie* ».
Aussi, Freud explique que les mécanismes psychiques de la névrose obsessionnelle « *sont liés à l'hystérie plus étroitement qu'on ne croirait* », toutes deux formant le premier groupe des grandes névroses étudiées par Freud.
La névrose obsessionnelle est donc une invention freudienne qu'il qualifiera de « *dialecte du langage hystérique* »[5] en 1909, alors qu'il exposera son cas de l'homme aux rats, d'ailleurs publié à deux reprises : « L'homme aux rats : journal d'une analyse », et « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : l'homme aux rats »[6] dans ses *Cinq psychanalyses*.

Ernst Lanzer, de son vrai nom, rencontre Freud le 1er octobre 1907 à l'âge de 29 ans. Il souffre alors d'obsessions depuis un certain temps, au moment où il commence sa cure, qui durera 11 mois. Il consulte Freud car il connaît ses théories, même sans avoir lu ses œuvres, et consent alors à dire tout ce qui lui vient à l'esprit. Nous reviendrons sur ce point plus loin.

---

[3] Freud S., « Les psychonévroses de défense », *op. cit.*, p. 6.
[4] Freud S., « L'hérédité et l'étiologie des névroses », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1974, p. 50.
[5] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : L'homme aux rats », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1974, p. 200.
[6] *Ibid*.

Avec ce cas, Freud va donner toute sa portée à cette névrose de contrainte, qui peut se définir comme un mécanisme de défense psychique acharné, doté de constructions complexes et dont l'ambivalence est des plus puissantes. C'est que l'homme aux rats brouille les pistes, et que notre Freud est obligé d'aller jusqu'à écrire le tracé des déplacements de son patient pour comprendre quelque chose à cette histoire[7]. C'est une sorte d'écriture du réel, où il tente de nouer les bouts de discours déconnectés de l'homme aux rats, et par là, de les nouer au fantasme et à l'imaginaire.
Ainsi, Freud reconnaît qu'une névrose obsessionnelle « *n'est guère facile à comprendre* […] *bien moins encore qu'un cas d'hystérie* ».

Au fond, dit Freud, « *il aurait fallu s'attendre à trouver le contraire. Les moyens dont se sert la névrose obsessionnelle pour exprimer ses pensées les plus secrètes, le langage de cette névrose, n'est en quelque sorte qu'un dialecte du langage hystérique, mais c'est un dialecte que nous devrions pénétrer plus aisément, étant donné qu'il est plus apparenté à l'expression de notre pensée consciente que ne l'est celui de l'hystérie. Avant tout, il manque au langage des obsessions ce bond du psychique à l'innervation somatique - la conversion hystérique - qui échappe toujours à notre entendement* »[8].

Nous apercevons ici comment se forme le symptôme obsessionnel :
- La représentation reste dans le psychique, qui devient parasité par ces pensées ;
- La représentation initiale est désaffectée, mais l'affect persiste avec sa charge libidinale ;
- Le corps et ses pulsions semblent mis de côté.

Ainsi, dans le psychisme vont cohabiter la représentation désaffectée et la nouvelle représentation déplacée qui, elle, est conciliable avec la conscience. C'est-à-dire que la conscience prend en charge l'idée et son contraire, et qu'il lui faudra en permanence faire coexister des représentations contradictoires. Cette juxtaposition d'idées contraires

[7] Cf. M. Lapeyre, *Clinique freudienne. Cinq Leçons*, Paris, Anthropos. 2000.
[8] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle… », *op. cit*., p. 200.

va avec cette « *faculté de fausser la logique qui ne manque jamais de surprendre chez les obsédés souvent si intelligents* »[9], dit Freud.
Les conflits affectifs sont ainsi « *soudés par couples* »[10], explique Freud, qui prend pour exemple la « *coexistence chronique de l'amour et de la haine* » très caractéristique de cette névrose. Et l'un des grands enjeux de l'observation de Freud va être de révéler la haine inconsciente de l'homme aux rats. La haine refoulée cohabite avec l'amour conscient, qui ne parvient pas à l'éteindre dit Freud, la crainte d'un événement s'accompagne de son souhait.
Ces allers et retours entre la pensée refoulée et la pensée consciente donnent au champ de la parole du névrosé obsessionnel une allure de dialogue intérieur, une rumination de la conscience, qui se raconte à elle-même ce qu'il en est de son rapport à soi-même.
Toutes les manœuvres obsessionnelles inconscientes visent bien l'évitement du lien primitif entre représentation et affect : les divers procédés rhétoriques du langage peuvent être utilisés, dont particulièrement, nous dira Lacan, les figures « *d'inversion, d'isolation, de réduplication, d'annulation, de déplacement* », caractéristiques de cette névrose[11].

Les compulsions de l'obsessionnel, actes à deux temps dont le premier temps est annulé par le second, expriment ce conflit entre amour et haine avec la particularité du symptôme obsessionnel : pas de compromis comme dans l'hystérie, mais la satisfaction des deux tendances contradictoires l'une après l'autre ; cela tout en essayant de créer un lien logique entre les deux, souvent en dépit de toute logique, nous dit Freud[12].
L'obsessionnel s'en trouve ainsi peut-être plus épris d'exactitude que de vérité dans sa folie de tout rationaliser, de vouloir comprendre la moindre énigme, dans sa rumination mentale, intellectualisant tout rapport sensuel à la réalité.
L'obsessionnel est bien un sujet malade de cette pensée qui lui devient étrangère. Sa libido, à défaut de faire un bond dans le

[9] *Ibid*., p. 235.
[10] *Ibid.,* p. 254
[11] Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, pp. 97-98.
[12] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle… », *op. cit.*,, p. 224.

corporel, reste en circulation dans le psychisme, et c'est « *le processus même de la pensée qui est sexualisé* », nous dit Freud : « *le plaisir sexuel, se rapportant ordinairement au contenu de la pensée, est dirigé vers l'acte même de penser et la satisfaction éprouvée en atteignant à un résultat cogitatif est perçue comme une satisfaction sexuelle* »[13].

Alors, en quoi et pourquoi Freud nous dit-il que la névrose obsessionnelle est un dialecte du langage hystérique ?

Névrose obsessionnelle et névrose hystérique

Toujours dans son texte de 1896, Freud explique que la névrose obsessionnelle relève d'une cause spécifique très analogue à celle de l'hystérie[14] : un événement sexuel précoce avant l'âge de la puberté, duquel le souvenir devient actif pendant ou après cette époque. Une seule différence semble capitale à Freud : « *Nous avons trouvé au fond de l'étiologie hystérique un événement de passivité sexuelle, une expérience subie avec indifférence ou avec un petit peu de dépit ou d'effroi. Dans la névrose d'obsessions il s'agit au contraire d'un événement qui a fait plaisir, d'une agression sexuelle inspirée par le désir (en cas de garçon) ou d'une participation avec jouissance aux rapports sexuels (en cas de petite fille)* ».
Ainsi, Freud précise que les idées obsédantes ne sont pas autre chose que des reproches – transformés – que le sujet s'adresse à cause de cette jouissance sexuelle anticipée.

Ici, et à plusieurs reprises d'ailleurs, Freud précise que l'activité (contraire de la passivité) sexuelle à l'origine de la névrose obsessionnelle, fait que celle-ci montre une « *préférence visible pour le sexe masculin* »[15].

Mais ce qui nous intéresse pour notre question, est que Freud avance qu'il y a dans tous ses cas de névrose obsessionnelle « *un substratum de symptômes hystériques* se laissant ramener à une

[13] *Ibid.,* p. 258.
[14] Freud S., « L'hérédité et l'étiologie des névroses », *op. cit.*, pp. 58-59.
[15] Freud S., « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », 1896, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, p. 67

scène de passivité sexuelle qui avait précédé l'action génératrice de plaisir »[16].
N'est-ce pas là ramener tout sujet névrosé à son trauma originaire du fait de sa rencontre avec le sexuel ?

Il dira plus tard, en 1926 : « *La névrose obsessionnelle est, à n'en pas douter, l'objet le plus intéressant et le plus fécond de la recherche analytique. Mais le problème qu'elle pose n'est toujours pas dominé* »[17]. Ainsi, si Freud explique que dans la névrose obsessionnelle, la situation au départ, n'est sans doute pas différente de celle de l'hystérie – à savoir la défense nécessaire contre les revendications libidinales du complexe d'Œdipe, si l'on y trouve, dit-il, au niveau le plus profond une couche de symptômes hystériques formés très tôt –, il s'avère qu'un facteur constitutionnel, non clairement élucidé, modifie d'une manière décisive la configuration symptomatique. L'obsession reste donc, d'une certaine façon, une hystérie compliquée par des nouveaux mécanismes qui viennent s'ajouter au refoulement.
Dans ses « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », Freud réserve un chapitre à l'essence et au mécanisme de la névrose obsessionnelle en quatre temps, que nous ne développerons pas ce soir.
Cela sera repris par Lacan dans le Séminaire VII, où il approfondit la signification du trauma dans la théorie analytique, et aborde la question du choix de la névrose à partir du rapport à l'objet originel *das Ding*. Il oppose ainsi, dans le rapport à l'objet, l'aversion et l'insatisfaction de l'hystérique, au trop de plaisir de l'obsessionnel.
Aussi, l'inadéquation fondamentale entre le signifiant et la jouissance est marquée dans la névrose obsessionnelle par la culpabilité et le reproche. Elle opère par substitution, déplacement, là où l'hystérie opère le refoulement par la voie de la conversion en innervation corporelle. Dans l'hystérie, la représentation intolérable est devenue inconsciente, elle est refoulée, symbolisée, et exclue de la chaîne de la pensée, alors que dans l'obsession, bien que la représentation soit

[16] *Ibid*.
[17] Freud S., *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, Paris, PUF, 1990, pp. 33-34.

substituée, elle reste dans la pensée accessible pour le sujet, ou comme Freud le dira plus tard, elle reste dans le pré-conscient.
Ainsi peut-on différencier ces deux structures cliniques à partir du mode de rapport du sujet au signifiant : la rupture du lien entre deux signifiants, l'évitement et l'isolation[18], ne sont pas similaires au refoulement de l'hystérique.

Nous le disions en introduction, Freud avec ce cas nous donne une belle définition de l'inconscient : « *L'inconscient est une partie de notre personnalité qui, dans l'enfance, s'en détache, n'en suit pas l'évolution ultérieure et qui est, pour cette raison, refoulée : l'inconscient, c'est l'infantile en nous. Les rejetons de cet inconscient refoulé, ce sont les éléments qui entretiennent les pensées involontaires, lesquelles constituent sa maladie* »[19].
Mais l'homme aux rats est aussi un exemple de mythe individuel du névrosé, où la question de la vérité est convoquée chez un sujet qui essaie de concilier son existence et sa légende familiale[20].
La question de l'obsessionnel pourrait se résumer pour finir en un « suis-je mort ou vivant ? », là où l'hystérique, nous l'avons vu, s'interroge sur ce qu'est une femme.

Penchons-nous à présent sur la question de la cure au regard de la jouissance.

La cure du névrosé, ses complexités, sa jouissance

« *Il est clair que ceux à qui nous avons affaire, les patients, ne se satisfont pas, comme on dit, de ce qu'ils sont. Et pourtant, nous savons que tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils vivent, leurs symptômes mêmes, relèvent de la satisfaction. Ils satisfont quelque chose qui va sans doute à l'encontre de ce dont ils pourraient se satisfaire, ou peut être mieux, ils satisfont à quelque chose.* […] *Disons que, pour cette sorte de satisfaction, ils se donnent trop de mal. Jusqu'à un certain*

[18] Déconnexion entre affect et représentation.
[19] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle… », *op. cit.*,, p. 214.
[20] Cf. M. Lapeyre, *Clinique freudienne. Cinq Leçons*, Paris, Anthropos. 2000.

point, c'est ce trop de mal *qui est la seule justification de notre intervention* »[21].

Lacan souligne dans le Séminaire XI, que l'activité de la pulsion se concentre, dans la dernière des voix, dans le « se faire », dans le fait que le sujet se réduit à l'objet : se faire l'objet de la demande de l'Autre, l'objet de la pulsion. Et il définit ensuite la visée de l'opération analytique précisément comme la rectification de cet état de satisfaction. Opération qui, comme il le dira plus tard et dans un sens plus large, vise le champ de la jouissance.
Nous l'avons vu, c'est en fonction de la réponse du sujet à l'irruption de la jouissance, que Freud établit la différence entre hystérie et obsession.
Aussi, Freud décrit que chez l'obsessionnel, la position du sujet par rapport à ses symptômes est la même que celle qu'il avait dans l'expérience traumatique, c'est-à-dire un rapport d'évitement.
Freud situe ici une difficulté majeure dans la direction de la cure de l'obsessionnel, basée justement sur ce rapport d'évitement : « *La certitude d'avoir vécu moralement pendant toute la période de la défense réussie, rend impossible d'accorder croyance au reproche qu'implique la représentation obsédante* »[22], c'est-à-dire que le sujet ne veut rien savoir de cette jouissance qu'il y a dans sa pensée, il n'y croit pas.

Freud dit : « *Chez les névrosés obsessionnels, la résistance se sert d'une tactique spéciale. Le malade nous laisse sans opposition poursuivre notre analyse* [...] *mais finalement on est tout étonné de constater qu'aucun progrès pratique, aucune atténuation des symptômes ne correspondent à cette élucidation. Nous pouvons alors découvrir que la résistance s'est réfugiée dans le doute qui fait partie de la névrose obsessionnelle et que c'est de cette position retirée qu'elle dirige contre nous sa pointe. Le malade s'est dit à peu près ceci : "Tout cela est très beau et fort intéressant. Je ne demande pas mieux que de continuer. Cela changerait ma maladie, si c'était vrai.*

[21] Lacan J., Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 152.
[22] Freud S., « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *op. cit.,* p. 71.

Mais je ne crois pas du tout que ce soit vrai et, tant que je n'y crois pas, cela ne touche en rien à ma maladie". Cette situation peut durer longtemps, jusqu'à ce qu'on vienne attaquer la résistance dans son refuge même, et alors commence la lutte décisive »[23].
Lutte décisive qui commence par la mise en forme du symptôme obsessionnel en tant que symptôme analytique. C'est l'hystérisation du symptôme, l'inclusion du symptôme dans le transfert, qui va le rendre analysable. Lacan définit le symptôme obsessionnel comme se suffisant à lui-même, comme un dialogue interne lié au narcissisme. Car le symptôme devient analysable dans la mesure où le sujet y croit, et dans la mesure où il fait question pour lui. C'est à partir du moment où le sujet adresse cette question à l'Autre dans la cure, qu'il la fait rentrer dans la conversation, qu'elle devient analysable.
Aussi, tout au long de son exposé du cas de l'homme aux rats, Freud répète comment le symptôme est très difficile à démêler du moi, et combien le lien de parenté entre la pensée obsessionnelle et la pensée comme phénomène intellectuel est étroit.

Ainsi, si l'hystérique clame que le rapport de chacun à son corps et à l'autre ne va pas de soi, l'obsessionnel démontre que le langage est un outil bien encombrant pour l'être humain et que la pensée est toujours parasite. L'être parlant est malade du langage et peut-être bien que cela ne se guérit pas. Le sujet est parlé plus qu'il ne parle.
N'y a-t-il pas alors à déstabiliser chez l'obsessionnel la construction impeccable de sa rationalisation, à y débusquer la jouissance qui s'y loge, à percer à jour l'obscène qui fonde la pensée ?

J.-A. Miller nous dit dans « Choses de finesse en psychanalyse » que ceux qu'on appelle des obsessionnels « *éprouvent beaucoup de mal à se lâcher dans l'irréfléchi* », il explique qu'ils « *vivent leur parole, celle qu'ils livrent dans l'analyse, comme un mode de réflexion* ».
Et de raconter : « *J'ai eu un patient qui, dans son analyse, ne me parlait que de son analyse, c'est-à-dire que son analyse était faite de considérations sur son analyse, c'est comme ça que lui venait son association libre à lui, ça lui venait sous la forme d'une réflexion sur*

[23] Freud S., « Résistance et refoulement », *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1961, p. 271.

son analyse – et c'était son analyse. Il y en a aussi qui, pendant tout un temps, pensent qu'ils n'ont pas accès à l'association libre en raison de leur mode de parler : "Suis-je dans l'association libre, Monsieur ?" – ça traduit ce qu'ils éprouvent d'une contrainte à réfléchir, à penser en différé. Et il y en a certains pour qui en effet la parole vient tout naturellement en paragraphes, ça n'enlève rien à l'expérience, certains s'en plaignent, mais il faut attendre le temps qu'il faut pour que les paragraphes commencent à se défaire et que les sujets finissent par ne plus savoir ce qu'ils disent. Ce n'est pas un problème qui se pose dans la cure de ceux qu'on appelle des hystériques, où là l'irréfléchi est à fleur de peau, à fleur de langue, si je puis dire. L'irréfléchi se porte à l'occasion sur l'acte ou au moins sur l'agir : l'analyse d'un sujet hystérique est volontiers scandée par ses agissements, qu'il faut prendre d'ailleurs comme des vagissements, si je puis dire, et c'est après que peut s'ouvrir une pause pour réfléchir à ce que le sujet a fait ou à ce qui lui arrive »[24].

Jusqu'où alors est allée la cure de l'homme aux rats ? Que pouvons-nous conclure quant à la rectification de l'état de satisfaction dans cette cure ?
Si le travail a mis en lumière la cruauté et l'agressivité de l'homme aux rats, sa jouissance et son identification via le signifiant rat à l'objet pulsionnel, à l'objet anal, Freud lui-même reconnaît ne pas être allé assez loin dans la construction du fantasme de son patient, et ce, à cause du succès thérapeutique !
Jusqu'où Freud a-t-il permis chez son patient le « chiffrage » – comme nous le dirions avec Lacan – de la jouissance, de « *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée* »[25], que Freud repère très bien dans le récit de notre homme alors qu'il peine tant à évoquer le supplice oriental consistant en l'introduction de rats dans l'anus ?

Ainsi, la cure de l'homme aux rats n'est pas une cure interrompue comme celle de Dora, mais une cure arrêtée sur ses effets thérapeutiques, nous l'avons dit. Freud annonce bien son récit en 1909 en précisant que « *le traitement de ce cas dura environ une*

[24] Miller J.-A., « Choses de finesse en psychanalyse », *L'orientation lacanienne*, Cours du 11 mars 2009, Inédit.
[25] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle… », *op. cit.*,, p. 207.

année et aboutit au rétablissement complet de la personnalité et à la disparition des inhibitions du patient »[26].
Et il dira en 1923, que ce patient « *auquel l'analyse restitua la santé psychique a été tué pendant la Grande Guerre, comme tant de jeunes hommes de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoir* »[27]. Pourtant, Freud lui-même termine l'exposé de son cas sur des questions restées ouvertes.

Que nous en dit Lacan ? Et bien que l'obsessionnel serait un sujet déjà mort.
Il précise que l'obsessionnel est « *dans le moment anticipé de la mort du maître, à partir de quoi il vivra, mais en attendant quoi il s'identifie à lui comme mort, et ce moyennant quoi il est lui-même déjà mort* »[28].
Interprétant alors le rêve de l'homme aux rats relatif à la fille de Freud avec des crottes dans les yeux, comme un rêve-clef, Lacan révèle ainsi le fantasme de ce qui est sa véritable alliance : la mort qui le regarde de ses yeux de bitume. À la Grande Guerre, l'homme aux rats a trouvé son véritable partenaire avec qui il a réalisé ses épousailles funestes.

Aussi résume Lacan : « *Ce n'est pas non plus que je tienne l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de bataille, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent ?* »[29].

À méditer…

[26] *Ibid*., p. 199.
[27] *Ibid*., p. 261.
[28] Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Ecrits*, Paris, Seuil, p. 314.
[29] Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Ecrits*, Paris, Seuil, p. 598.

Chantal BONNEAU

Demande de l'Autre et désir interdit dans la névrose obsessionnelle

La question de la demande est un point central en psychanalyse. C'est à partir de l'interprétation des rêves et des formations de l'inconscient que Freud a mis cette question au travail. Le désir est inconscient et son accomplissement est refoulé dans le rêve. Lacan, dans son premier enseignement, introduira, avec la référence à Hegel, la dimension de la reconnaissance qui ouvrira à une nouvelle conceptualisation de la demande. Il montrera comment le désir de reconnaissance (désir de l'Autre) et le désir inconscient freudien sont noués. Quelques rappels.

Demande et désir

Demander, « on ne fait que ça », nous dit Lacan. Mais derrière toute demande, c'est autre chose qui est visé. Si la demande supporte mal le refus, elle n'est pas pour autant satisfaite par le don. Les travaux de Marcel Mauss, neveu de Durkheim, grande figure de la sociologie, montrent que la question du don est liée à la dimension économique. Il démontre que dans des économies antérieures, il n'y a jamais de simples échanges de biens, de richesses et de produits entre des individus[1]. Ce sont d'abord des collectivités qui s'obligent, échangent et passent des contrats. Ce qui s'échange, ce n'est pas seulement des biens, des richesses mais également des politesses, des festins, des rites, des services militaires, des femmes, des enfants, des danses et des fêtes. Certains des cadeaux sont obligatoires et font partie d'un système de prestations totales. La cohésion sociale repose sur une triple obligation, celle de donner, de recevoir et de rendre. La cérémonie du Potlatch représente la forme la plus élaborée de l'échange et du don. En effet, par cette pratique ancestrale, les clans, les tribus et les familles sont dans l'obligation de recevoir le don, mais surtout de le rendre avec un excédent, ce

[1] Mauss M., *Essai sur le don*, Paris, PUF, 2007.

plus-de-jouir, qui peut entraîner tous les débordements et conduire à la destruction même des biens. Ce don ne convient donc jamais et il en est de même pour la demande.

Lacan décrit, en 1958, dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*[2], les modalités de la demande en psychanalyse : « *Tout le monde est d'accord que je frustre le parleur, et lui tout le premier, moi aussi. Pourquoi ? Si je le frustre, c'est qu'il me demande quelque chose* […] *Ces paroles, il ne me les demande pas. Il me demande…, du fait qu'il parle : sa demande est* intransitive*, elle n'emporte aucun objet* »[3].

La qualifier d'« intransitive » signe le fait qu'elle renvoie à une demande beaucoup plus énigmatique, une demande de rien. Ainsi sous les dehors du discours ordinaire, une autre demande se dessine, qui est celle que met l'analyste au travail puisque, comme le dit Lacan, l'analyste est celui qui supporte la demande. Il la supporte car la demande vise ce point insu du sujet où s'est constituée la première demande :
« *Or il convient de rappeler que c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la toute-puissance maternelle* »[4].

Pour le dire en termes freudiens, la question de la régression renvoie ici à la toute première demande, celle qui, au-delà du besoin, est une demande d'amour. L'enfant, dès sa naissance, est plongé dans un bain de langage. Son premier cri répond à l'expression d'un besoin, pur besoin qui attend satisfaction. Cette prématurité de *l'infans*, que Lacan reprend dans *Le Stade du miroir* (1936), fait qu'il doit en passer par l'autre pour obtenir la satisfaction de ses besoins. Les manifestations corporelles traduisent un état de privation appelant une réponse de celui qui est à ses côtés. Ces signes ne signifient pas d'emblée quelque chose, mais le sens qu'ils prennent pour l'autre se constitue comme une réponse à ce qui a été supposé être une demande. C'est dans la répétition de l'expérience que l'enfant, pris

[2] Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 612-619.
[3] *Ibid.,* p. 617.
[4] *Ibid.,* p. 618.

dans le champ de la parole de l'Autre, se trouve assujetti aux signifiants de cet Autre primordial en s'écartant du besoin. La réponse de l'Autre humanise l'enfant mais l'aliène aussi à l'Autre du langage. Par cette demande, l'enfant entre dans le champ du désir, qui s'inscrit entre le besoin et la demande, cette dernière se présentant alors comme double car, au-delà de la demande de satisfaction du besoin exprimé, apparaît la demande d'un « plus » qui est demande d'amour. Mais, aucun objet ne peut répondre à cette demande, c'est une demande qui a un caractère inconditionné. Vouloir satisfaire le besoin est bien un leurre nous dit Lacan : « *la satisfaction du besoin n'apparaît là que comme leurre où la demande d'amour s'écrase, en renvoyant le sujet au sommeil où il hante les limbes de l'être* »[5].
Ce que le sujet demande, ce n'est pas ce qu'il veut. Dans la relation maternelle, ce que l'enfant demande est différent de ce qui est obtenu. Il n'y a pas d'adéquation entre l'objet de la demande et la demande elle-même.

Dans l'analyse, l'analyste ne donne rien, ne répond pas et fait partie de ce dispositif nécessaire au déploiement de la cure. Son silence est une forme de l'objet *a*, qui témoigne de la perte impossible à combler renouvelée dans l'expérience. Alors qu'est-ce qui pousse un sujet à franchir le seuil du cabinet de l'analyste ? Lacan a une réponse : *« Il s'agit de les faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait pour eux une véritable demande : qu'est-ce dont ils veulent être débarrassés ? Un symptôme.* […] *je ne leur promets rien. Parce que même pour un symptôme obsessionnel, des plus encombrants qui soient, il n'est pas sûr qu'ils feront effort de régularité pour en sortir.* […] *je mets l'accent sur la demande. Il faut en effet que quelque chose pousse. Et ce ne peut être de mieux se connaître ; quand quelqu'un me demande cela, je l'éconduis* »[6].
Les effets de la demande sur le sujet posent les modalités de son inscription dans le désir : « *Le désir s'ébauche dans la marge où la*

[5] *Ibid.*, p. 627.
[6] Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Silicet*, N° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 32.

demande se déchire du besoin »[7]. C'est le rêve qui, comme le montre Freud, permet l'accès au désir inc

onscient. On se souvient de l'analyse que Freud, et Lacan, font du rêve de « La belle bouchère »[8], où s'illustre le désir hystérique en tant qu'au-delà de toute demande et qui, dans ce cas, demeure un désir insatisfait conforme à la structure.

Qu'en est-il de la demande et du désir dans la névrose obsessionnelle ?

Si le cas Dora et celui de la belle bouchère sont paradigmatiques de l'hystérie féminine, celui de l'homme aux rats l'est pour la névrose obsessionnelle. Jessica Choukroun-Schenowitz et Gilbert Jannot vous en ont donné les coordonnées lors de la séance d'introduction de ce séminaire.
C'est à partir du Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*[9], que je vous parlerai de la spécificité de la demande et du désir dans la névrose obsessionnelle. C'est une question complexe, difficile, que j'essaierai d'approcher en gardant la rigueur logique de la pensée de Lacan.

La genèse du symptôme obsessionnel

Le symptôme obsessionnel est « *cette cisaille vient à l'âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l'âme s'embarrasse, ne sait que faire* »[10]. L'obsession se caractérise, en effet, de se présenter sous forme de pensées, elle est toujours verbalisée. Là où

[7] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 814.
[8] Lacan J., Le Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, pp. 355-370.
[9] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 517.
[10] *Ibid.*, p. 512.

l'hystérique souffre de réminiscences, l'obsessionnel met en place des stratégies complexes qui visent à masquer cette pensée liée à un premier reproche. Le déplacement opéré sur l'affect entraîne un court-circuit de la pensée qui, modifiée, devient étrangère au sujet. Souvenons-nous que le fonctionnement de l'obsessionnel se caractérise de ces trois termes : isolation, annulation et réaction de défense. Nous verrons les conséquences sur le désir et la demande.
La névrose obsessionnelle, comme la névrose hystérique, est orientée par le désir mais la constitution du traumatisme sexuel précoce est différente. Chez l'hystérique, l'irruption du traumatisme primitif dans la vie du sujet est subie. Pour l'obsessionnel, il y a rencontre avec un traumatisme où le sujet a eu un rôle actif et où il a pris du plaisir. Ce que Freud a mis en relief dans le cas de l'homme aux rats, c'est l'importance de l'ambivalence affective, des couples "passivité/activité", "masculin/féminin", et tout particulièrement, du couple "haine/amour". Lacan nous dit qu'il faut relire l'homme aux rats comme la Bible !
Freud dégage très vite, à partir de la clinique, le poids des tendances agressives dans la névrose obsessionnelle, en distinguant les instincts de vie et les instincts de mort. C'est la déliaison précoce de ces instincts, le détachement de la tendance à la destruction, qui marque d'une façon particulière la vie de ce sujet.

Demande inconditionnée et désir interdit

Dans la marge qui se constitue entre le besoin et le caractère inconditionné de la demande d'amour, propre à chaque sujet, se situe le désir. Pour maintenir ce caractère inconditionné de la demande, en en faisant la condition absolue du désir, l'obsessionnel vise la destruction de son objet et la négation de l'Autre. Ce qui apparaît au-devant de la scène, c'est une demande parfois insupportable par la forme même qu'elle peut prendre. Lacan en donne un exemple très parlant à partir du cas d'un jeune enfant qui permet de saisir la singularité de la demande et du désir chez l'obsessionnel. Voici l'histoire :
« *Le jeune enfant qui deviendra un obsessionnel est ce jeune enfant dont les parents disent – convergence de la langue usuelle avec la langue des psychologues* – il a des idées fixes. *Il n'a pas des idées*

plus extraordinaires que n'importe quel autre enfant si nous nous arrêtons au matériel de sa demande. Il demandera une petite boîte. Ce n'est pas grand-chose qu'une petite boîte, et il y a beaucoup d'enfants chez qui on ne s'arrêtera pas un seul instant à cette demande de la petite boîte, sauf les psychanalystes bien entendu, qui y verront toutes sortes d'allusions fines. À la vérité, ils n'auront pas tort, mais je trouve plus important de voir qu'il y a certains enfants, entre tous les enfants, qui demandent des petites boîtes, et dont les parents trouvent que cette exigence de la petite boîte est à proprement parler intolérable – et elle est intolérable.
On aurait tout à fait tort de croire qu'il suffise d'envoyer lesdits parents à l'école des parents pour qu'ils s'en remettent, parce que contrairement à ce que l'on dit, les parents y sont pour quelque chose. Ce n'est pas pour rien que l'on est obsessionnel. Il faut bien avoir pour cela quelque part un modèle. C'est entendu, mais dans l'accueil lui-même, le côté idée fixe *qu'accusent les parents est tout à fait discernable, et toujours immédiatement discerné, même par les gens qui ne font pas partie du couple parental* »[11].

Qu'en déduit Lacan ?

« […] *ce qu'il y a d'intolérable pour l'Autre, et que les gens appellent approximativement l'idée fixe, c'est que ce n'est pas une demande comme les autres, mais qu'elle présente un caractère de condition absolue, qui est celui-là même que je vous désigne pour être propre au désir.* […] *l'accent chez le sujet est mis* […] *sur le désir comme tel, c'est-à-dire en tant que, dans sa constitution, il comprend la destruction de l'Autre* »[12].

Lacan attire notre attention sur la grande différence avec l'hystérique, qui va chercher son désir dans le désir de l'Autre car il s'agit, pour elle, du désir qu'elle attribue à l'Autre. Si les deux névroses renvoient au besoin de maintenir un désir insatisfait, pour l'obsessionnel ce désir de l'Autre a d'abord été détruit, annulé. Il ne se maintient dans un rapport possible avec son désir qu'en le tenant à distance, et il résout la question de son évanescence en en faisant un désir interdit.

[11] Lacan J., Le Séminaire, Livre V, *Les formations…*, *op. cit.*, pp. 400-401.
[12] *Ibid*., p. 401.

Paradoxe et impasse

Le paradoxe c'est que l'interdiction est là pour soutenir le désir mais pour qu'il se soutienne, il faut qu'il se présente. Il faut donc qu'il apparaisse et qu'il soit cependant masqué, dissimulé. C'est le signifiant du phallus qu'il va rencontrer sous la forme d'un objet, voilé et identifiable, qui y répondra.

Pour que ce désir passe avant tout, l'obsessionnel sera conduit à détruire l'Autre en tant qu'il pourrait faire obstacle à son désir. C'est ainsi que se précise l'impasse du désir obsessionnel, entre ménagement et destruction de l'Autre. Ce n'est pas qu'il soit dépourvu de désirs, la clinique en témoigne, mais ils ne sont accessibles pour lui que sous le masque des fantasmes. Ces fantasmes sont – ce que Lacan appelle à cette occasion, « *l'extraordinaire vermine* »[13] – très nombreux. Cependant, plus le sujet s'approche de l'objet de son désir, plus la tension libidinale baisse, jusqu'à réduire à rien la cause de son désir. On voit donc la complexité du problème de l'obsessionnel, qui doit trouver un semblant d'appui pour maintenir un équilibre fragile entre le rapport à l'Autre et la constitution de son désir.

L'être parlant, s'extrait du besoin en le transformant à travers les défilés de la demande. Au-delà de la demande, c'est le phallus qui viendra inscrire le signifiant du désir auquel l'obsessionnel s'assujettit.

Dans la vie quotidienne cela a des conséquences tant dans le rapport à l'exploit et à la performance, que dans la relation du sujet avec son partenaire le plus proche, par exemple, le conjoint. Il faut bien, en effet, qu'au regard du conjoint, l'obsessionnel soit dans une certaine demande. À l'intérieur de l'aire de l'obsessionnel, cela apparaît sous la forme d'attaques, d'une usure permanente qui vise à abolir et à déprécier, chez l'autre, son propre désir.

Entre le rapport du sujet obsessionnel à la demande et l'Autre qui lui est nécessaire, il y a le désir qui est annulé mais dont la place est

[13] *Ibid*., p. 402.

maintenue. C'est la *Verneinung,* un dire exprimé sous une forme négative : « ce n'est pas que ma belle-mère soit désagréable mais... ». Lacan nous dit que l'obsessionnel « *se balance sur une escarpolette, et que son désir, lorsque la manifestation, à aller trop loin, en devient agressive, redescend ou rebascule dans une disparition, liée à la crainte de la rétorsion effective, de la part de l'autre, de cette agressivité, à savoir, à la crainte de subir de sa part une destruction équivalente à celle du désir qu'il manifeste* »[14]. Face à sa demande, qu'il perçoit comme interdite parce qu'elle tue le désir, ce n'est pas l'angoisse qui surgit mais la culpabilité.

L'obsessionnel, nous l'avons vu, fonctionne par l'annulation des choses qui se formulent, qui prennent la forme de la demande. La formation précoce de la demande de mort, formulée au lieu de l'Autre, dans le discours de l'Autre, d'une façon interne, implique la mort de la demande pour que l'Autre soit préservé.

Ainsi, à travers les défilés de la demande, pour parvenir à se constituer un désir qui ne soit plus interdit, le sujet obsessionnel aura à se dépouiller des voiles et des masques qui couvrent la demande, sans craindre de tuer l'Autre dont le soutien lui est nécessaire, ni d'en être lui-même mortifié.

[14] *Ibid*., pp. 415-416.

Salvatore MAUGERI

Faire exister la demande comme objet

Difficile pour Mario de s'affranchir des mots qui l'ont désigné jusque-là auprès de ses proches, et qu'il a pu lui-même assumer à une époque : « j'ai longtemps revendiqué que j'étais un fainéant mais à force, je me suis lassé du fait qu'il ne se passait rien dans ma vie ».
Il s'offusque lorsqu'on le traite encore de « bon à rien, incapable, fainéant », sous prétexte qu'il lui arrive parfois de jouer à des jeux vidéo en ligne. Cela l'affecte d'autant plus qu'il attend de la « reconnaissance », il veut prouver qu'ils se trompent sur lui.
Il sait qu'« on est ce qu'on fait, au sens où ce sont nos actes qui déterminent ce qu'on est » et que jusque-là, il était plutôt installé dans une sorte de « laisser vivre », au sens où il attrapait les opportunités qui s'offraient à lui, sans trop se soucier de son destin.

Après de longues tergiversations sur son avenir, il débute à 24 ans sa formation pour devenir éducateur spécialisé. Il a donc quitté sa Bretagne natale pour vivre chez son père, installé à Nice depuis le divorce.
Il finira par refuser l'aide financière de ses parents, et se débrouillera pour se payer ses études ainsi que son analyse.

Le point qui l'amène à consulter est sa tendance à toujours « anticiper » ses expériences, pour mieux se prémunir contre la surprise. En effet, comme il ne tient pas à « être pris de court » et, parce qu'il « redoute la solitude », il ne peut s'empêcher d'imaginer la réaction de l'autre en fonction de la tournure de ses phrases, de s'arrêter sur les détails qui lui diraient comment apporter satisfaction, et de prévoir quels chemins pourraient prendre les diverses relations dans lesquelles il est engagé. Bien qu'ayant l'illusion de contrôler sous l'effet de « la tornade » de ses pensées, il finit par avoir un train de retard là où il pensait avoir un temps d'avance, et ce décalage l'amène, en définitive, à se retrouver véritablement seul.

Souvent, il lui arrive de maintenir l'action inachevée, comme si ces points de suspension servaient à maintenir le champ du possible et conservaient l'idéal de ce qu'il aurait pu produire, tout en lui évitant l'expérience réelle de la perte et du ratage.
Il prend l'exemple des dossiers qu'il doit réaliser dans ses études, ou encore il pense à un projet qu'il a rendu pour un concours de dessin. Insatisfait de sa production et se dévaluant face aux autres candidats, il a quand même suscité l'intérêt du responsable de projet, à sa grande surprise, ce qui a entraîné une surestimation de l'attente de cet autre. Comme son interlocuteur s'est montré intéressé, c'était en quelque sorte déjà gagné, d'où la non nécessité de concrétiser.

Même si parfois il se satisfait juste de savoir que « c'était possible », il lui arrive de regretter de ne pas être allé jusqu'au bout.
Ce fonctionnement où il flirte sans cesse avec le ratage, l'inscrit dans un rapport au temps particulier. Il distingue « la pression » qu'il se met lui-même de celle qui lui vient de l'Autre, sous la forme de l'ultimatum, moment certes contraignant mais qu'il reconnaît attendre. Cette pression lui est nécessaire pour être « productif ».

Dans ses liens sociaux, il se pose constamment à cette place de « l'instigateur, celui qui fédère, celui qui propose l'idée, qui lance le concept », comme par exemple dans sa promo où il a suggéré de créer un serveur pour y déposer les cours pour ceux qui ne pourraient pas y assister. L'objet qu'il propose est à la fois celui qui « répond aux besoins » de l'autre et celui qui « sert mes intérêts », celui qui peut faire lien mais aussi celui qui peut l'isoler.
Si d'un côté, il se satisfait de cette « impression d'avoir une place centrale, que les liens se sont organisés autour de moi », de l'autre, il craint « qu'en n'étant pas là, ils se disent que je ne suis pas indispensable ». Depuis cette place, il réalise que l'important est « que les autres tournent le regard vers moi ».

Lorsqu'il drague une fille, sa stratégie va consister à « s'intéresser tout en se montrant occupé, pour montrer qu'on est intéressant ». Il s'agit en effet d'emblée d'en mettre plein la vue, et il découvre qu'à travers le don, il vise particulièrement le regard de l'autre, « donner

pour montrer ». Lorsque sa manœuvre fonctionne, « ce sont les filles qui viennent me chercher. Ce sont elles qui demandent », se soulageant ainsi de la cause de tout désir. C'est comme ça qu'il tente de maîtriser la dynamique désirante, par ses stratagèmes, par sa pensée, dans l'espoir que rien ne puisse lui échapper.

Avec les femmes, il en fait toujours trop même lorsqu'elles ne lui demandent rien. Il est tellement obnubilé par l'idée de se montrer aimable en faisant plaisir, en leur apportant ce qui pourrait les combler, et d'être au plus près de ce qu'elles attendent, qu'il peut même finir par penser qu'elles lui doivent quelque chose : « Voilà, ça m'apprendra à tout donner, à toujours rendre service, à aider…, et c'est comme ça qu'elle me remercie ! ».
À défaut de pouvoir dire qui il est, et de savoir ce qu'il désire, il tente de se conformer à ce qu'elles voudraient qu'il soit et se donne pour objectif d'apporter à ses conquêtes l'objet qu'elles visent dans leur désir. Il veut donc que ce soit l'Autre qui rende compte de ce qui est désirable, d'où la coloration particulière qu'il confère aux objets qu'il offre.

Ce qu'il n'arrive pas non plus à contrer chez lui, c'est sa tendance à se créer des scenarii qui mêlent trahison et transgression, comme par exemple imaginer d'être surpris avec une autre…, autant de scènes qui situent son désir comme interdit.
Il questionne sa responsabilité dans le choix des filles qu'il a rencontrées jusque-là : relations à distance, des femmes déjà prises…, bref, des relations impossibles !
Il comprend d'autant moins ce choix, qu'il lui est important de « se sentir désiré », de satisfaire son « besoin d'être aimé et d'avoir quelqu'un à qui penser ».

Lorsqu'il trouve sa petite-amie plus distante, le doute s'installe, il aurait envie de « la bombarder de questions », et redoute de ne plus être « intéressant ». Plutôt que d'évoquer le manque qu'il éprouve, il fait basculer la question chez sa partenaire : « Si tu es occupée, tu me rappelleras quand tu auras le temps ».

Et c'est lorsque le désir de sa compagne lui semble plus énigmatique, notamment parce qu'il ne peut plus être ramené à un objet qu'il pourrait donner, que la crainte de la perdre qui l'envahit, lui fait soudainement réaliser qu'il l'aime. L'affect qui le submerge peut le conduire à exprimer son amour de façon excessive, au point parfois d'appeler sa belle sans savoir pourquoi, comme s'il était poussé par une force incontrôlable, une pulsion qui le presserait à en passer par la demande, en saisissant n'importe quel prétexte, objet souvent sans importance, pour trouver à se loger dans l'Autre et conserver ainsi cette place à travers laquelle il se voyait aimable.

Progressivement se dégagent les coordonnées fantasmatiques, qui orientent sa position dans son rapport à l'Autre.
Il se vante d'avoir « sauvé » son ex du redoublement, grâce à l'aide qu'il lui a apportée. Si elle avait été en danger, « j'aurais même pris un bus pour elle, pour la sauver ».
Un jour, il s'est interposé dans une bagarre où un inconnu se faisait tabasser par cinq voyous, ce qui lui a valu d'être lui aussi roué de coups.

Il avait 15 ans quand ses parents ont divorcé. Sa mère est infirmière et son père est un « comptable surendetté ». D'ailleurs, sa mère, à contrecœur, a fini par demander le divorce après la répétition de factures de téléphone faramineuses pour le minitel rose.
Son père en quittant le domicile lui a dit : « Maintenant, c'est toi l'homme de la maison », et sa mère, qui se sentait seule, a basculé dans la dépression.
Il devait être à la hauteur de cette responsabilité que lui a donnée son père et selon lui, c'est cela qui a « conditionné ce besoin d'aider ». Il se devait d'aider sa mère, de s'occuper de sa petite sœur, mais il explique en quoi ce n'était pas si évident : « Je me retrouvais face à cette incapacité à l'aider vraiment. Je faisais le ménage et à manger tous les soirs. Mais on avait des animaux et le matin on avait la surprise de découvrir un caca de chien par-ci, un caca de chat par-là. Son mal-être ne vient pas de ça, on est d'accord, mais c'est un petit truc qui s'est rajouté, et qu'elle n'a pas aimé, c'est pour ça que je me sens un peu coupable. Même si ce n'est pas à cause de moi, peut-

être que j'aurais pu amortir un peu ça. Mais en même temps, comment voir ça venir ? ».
Derrière l'objet idéalisé qu'on donne à l'Autre pour satisfaire son attente, se trouve l'objet excrément qui échappe et qui embarrasse.

Quelques années après le divorce de ses parents, sa mère a vécu avec un homme, alcoolique, qui est devenu extrêmement violent avec elle. Un jour, il en a fallu de peu qu'il la laisse pour morte, se noyer dans son sang, et découvrant ce drame en rentrant chez lui, il a dû s'emparer d'un couteau pour faire partir le bourreau.
Ce fantasme où « une femme est sauvée », il le tient peut-être aussi de son père. En quelques années, il s'est remarié trois fois, avec des femmes étrangères, qu'il a connues sur internet, et qui avaient toutes la particularité d'avoir besoin d'argent et d'être sauvées de leur situation pour des raisons familiales, religieuses ou politiques.
Quand il rentre chez son père le soir, il ne sait jamais avec qui il va le retrouver, puisqu'il lui arrive de temps à autre d'héberger gracieusement ses anciennes compagnes. Lorsqu'il veut pénétrer discrètement chez lui, il lui arrive d'avoir un geste incontrôlé, il fait du bruit et cela réveille son père. Cette mal/adresse, qui pourrait se lire comme une pointe d'agressivité inconsciente, serait plutôt la trace (sonore) de son passage illégitime chez l'Autre, qui réfrène un désir de surprendre ce dernier en malencontreuse posture.

Même s'il saisit mieux aujourd'hui les déterminants de sa tendance au don, qui le poussent avec une femme à faire en sorte qu'elle ne manque de rien, il ne parvient pas encore à s'en décoller complètement. Cette pente à suturer le manque de l'Autre, parfois même avant qu'il n'apparaisse, lui évite de se poser la question de son propre désir.

Ce sur quoi il continue de buter, c'est ce constat qu'amour et désir ne sont jamais en harmonie. Jusque-là, il n'est jamais parvenu à conjoindre les deux. Dès qu'il a une relation sexuelle avec une fille, il sent qu'au niveau de son désir, il y a quelque chose qui chute.

En effet, il explique que « quand deux intimités se rapprochent, ça devrait apporter une pierre supplémentaire à l'édifice, sauf que ce n'est pas la bonne, elle ne va pas, ça ne s'emboite pas ».
Il ne sait pas trop si cette dysharmonie qu'il ressent lui vient de l'idéal qu'il se fait d'un couple, ou bien si c'est parce qu'il craint, en fait, d'engager ses sentiments.
Il ne sait pas non plus si c'est le réel de la sexualité qui entraine la désidéalisation de sa partenaire ou bien s'il fuit pour ne pas se confronter à l'insatisfaction de celle-ci et s'embarrasser, du coup, de la question de la jouissance féminine.
L'éclairage de ces questions lui permettrait sans doute de stopper l'insistance du ratage, qui confère à ses relations un parfum d'impossibilité.

LA PHOBIE

ARGUMENT

Phobie or not phobie. Déclinaisons de l'angoisse

Après les deux dernières années, où le séminaire d'introduction à la psychanalyse s'est intéressé à l'hystérie puis à la névrose obsessionnelle, c'est la phobie qui va nous occuper cette année.
Le triptyque paraissait avoir sa logique, en suivant la terminologie freudienne. Nous verrons cependant que Lacan ne fait pas de la phobie une entité clinique, à l'égal de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle.

De la névrose d'angoisse décrite par Freud en 1893 à l'analyse du petit Hans, la phobie va révéler son statut particulier. Avec sa reprise de l'analyse du petit Hans, Lacan va nous permettre de différencier la peur, l'angoisse, et la phobie. Il nous aidera à cerner le moment d'apparition de celle-ci, comme celui où doit se faire le passage crucial entre le leurre imaginaire narcissique du petit sujet pour son Autre, et sa position subjective en tant qu'être sexué aux prises avec la question du désir. C'est l'angoisse, affect du réel, signe de l'irruption du sexuel, qui est convoquée par la phobie. La fonction de la phobie est alors de substituer à l'objet d'angoisse un signifiant qui cristallise la peur.

Lacan fera de la phobie, un carrefour structural, une plaque tournante engageant le sujet vers l'hystérie, l'obsession ou la perversion. C'est dire que le traitement de la phobie est déterminant et son enjeu fondamental, par-delà la sédation du symptôme.

L'éclosion d'une phobie transitoire n'est pas rare chez l'enfant, qui par ce moyen économique parvient à traiter son angoisse au moment de la résolution de l'Œdipe. Chez l'adulte, l'angoisse ou les moments phobiques peuvent surgir quand le fantasme du névrosé vacille, notamment pendant l'analyse.

Mais la phobie peut aussi se décliner dans la psychose, lorsque le passage de la dimension imaginaire de ce que le sujet croit être pour l'Autre, à la question de ce que l'Autre lui veut, est en impasse. La phobie, comme carrefour structural, prend alors une autre ampleur.

Le discours contemporain s'est emparé aussi du signifiant, pour parler des phobies sociales et scolaires, dont il faudra parler. Les phobies massives décrites à l'heure actuelle flirtent à l'occasion avec la dimension paranoïaque.

Alors, phobie or not phobie ?

Nous nous attacherons à relever les diverses manifestations desdites « phobies », leurs causes, leurs fonctions et leurs usages selon le temps et la structure dans lesquels elles s'inscrivent. Nous verrons comment, déclinant les destins de l'angoisse, la phobie touche au plus près du réel du sujet parlant.

Jessica CHOUKROUN-SCHENOWITZ

Des destins de l'angoisse ou la phobie baladeuse

De l'angoisse

L'angoisse, du latin *angustia*, dérive du verbe « serrer », « resserrer » et signifie d'abord « étroitesse » et « lieu étroit, défilé ». En français moderne, le mot désignera à la fois un malaise physique, une oppression et un état moral pénible[1].

Il s'agit bien d'un affect, de « quelque chose de ressenti » dans le corps, et de l'ordre du déplaisir, telle que Freud la décrit. Il précise que chacun l'a « *éprouvée lui-même ne fut-ce qu'une seule fois dans sa vie* »[2]. Alors qu'il cherche à cerner l'essence de l'angoisse, Freud obtient des résultats contradictoires « car l'angoisse ne se laisse pas saisir aisément »[3], dit-il. Il note tout de même que ce caractère de déplaisir dans l'angoisse porte le plus souvent sur les organes de la respiration et le cœur, et il en déduit que des innervations motrices (des processus de décharge) participent au phénomène global de l'angoisse. Une élévation du niveau d'excitation crée le caractère de déplaisir et aboutit donc aux décharges venant soulager l'excitation[4].

Kierkegaard lui, avait fait de l'angoisse un concept, la définissant en 1844 comme « *vertige de la liberté* »[5], dans un lien étroit avec l'existence.

Le sujet, son existence, sa liberté sont bien les termes convoqués dès lors qu'il s'agit de s'interroger sur l'angoisse.

Mais, comme C. Leguil nous le précise, interprétant Lacan, « *Freud aurait donc donné un fondement épistémologique à ce que Kierkegaard avait décrit sur un mode existentiel* »[6].

---

[1] *Dictionnaire historique de la langue française*, Rey A., Le Robert.

[2] Freud S., « L'angoisse », *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1961, p. 370.

[3] *Ibid*., p. 55.

[4] *Ibid*., p. 56.

[5] Kierkegaard S., *Le concept de l'angoisse*, Traduction Ferlov K. et Gateau J.-J., Gallimard, 1964, p. 90.

[6] Leguil C., *Sartre avec Lacan. Corrélation antinomique, liaison dangereuse*, Navarin, Le Champ Freudien, 2012, p. 153.

Affect du réel, l'angoisse est présente dès lors que le sujet est là, face à son désir, face à son existence comme sujet de la parole. C'est alors, précisera Lacan, que celui-ci peut avoir le sentiment « *de se réduire à son propre corps* »[7] et vaciller devant la présence de l'objet.

Car si Freud différenciait la peur « de quelque chose », de l'angoisse étant elle, sans objet, il faudra attendre Lacan et sa théorisation de l'objet pour affirmer que « *l'angoisse n'est pas sans objet* ».

En effet, pour Freud, « *l'angoisse est incontestablement en relation avec l'attente, elle est angoisse de quelque chose, elle a pour caractères inhérents l'indétermination et l'absence d'objet* » et par conséquent, elle devient « peur » quand elle a trouvé un objet[8]. Il précise aussi que l'angoisse est à ramener à une situation de danger ; et que l'angoisse névrotique est « *une angoisse devant un danger que nous ne connaissons pas. L'analyse nous a appris que c'est un danger pulsionnel* ».

Ne pouvons-nous pas là entrevoir la suite de ce raisonnement, le pas de Lacan qui nommera l'objet de cette angoisse ?

Dans son Séminaire sur l'angoisse, il nous dit : « *L'angoisse, Freud* [...] *l'a désignée comme signal* [...] *signal articulé à ce qu'il appelle danger* [...] *Ce que j'aurai pour vous articulé d'original cette année, c'est une précision sur ce qu'est ce danger.* [...] *Je dis que le danger en question est lié au caractère de* cession du moment constitutif de l'objet a »[9].

L'angoisse n'est donc pas le signal d'un manque, mais « *le défaut de l'appui que donne le manque.* [...] *Ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, mais son imminence* [...] *Ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir, qu'on va rentrer dans le giron. Ce n'est pas* [...] *le rythme ni l'alternance de la présence-absence de la mère.* [...] *Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue* [...] *est perturbé, et il est le plus perturbé* quand il n'y a pas de possibilité de manque*, quand la mère est tout le temps sur son dos et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la*

[7] Lacan J., « La troisième », *Lettres de l'Ecole Freudienne*, N° 16, 1975, pp.177-203.
[8] Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1990, p. 94.
[9] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 375.

demande, de la demande qui ne saurait défaillir »[10].

L'angoisse serait selon Freud « *le phénomène fondamental et le problème capital de la névrose* »[11], puisqu'elle est « *réaction à une perte, à une séparation* »[12], la ramenant au danger de castration[13].
Lacan insiste sur le rapport à l'objet, qu'il met au premier plan dans la structure de l'angoisse. Pour Lacan, l'angoisse, c'est l'affect qui ne trompe pas, et qui « *concerne le sujet au plus intime de lui-même* »[14] :
« *Non seulement elle n'est pas sans objet mais elle désigne très probablement l'objet, si je puis dire, le plus profond, l'objet dernier, la Chose. C'est en ce sens* [...] *que l'angoisse est ce qui ne trompe pas* »[15].
Pour le dire avec P. De Georges, l'angoisse signe la plus fondamentale des identifications : celle du sujet à l'objet qu'il est dans le désir de l'Autre. Cet objet est l'objet cause de son désir[16]. En effet, dans *Les noms du père*[17], Lacan signale que c'est par le désir de l'Autre que le sujet est affecté dans l'angoisse, et cela d'une façon « immédiate », « non dialectisable ». En ceci, l'angoisse ne trompe pas ; dans l'angoisse, l'objet *a* choit :
« Je ne sais pas ce que je suis comme objet pour l'Autre ». Voilà où se situe le manque d'objet du sujet dans l'angoisse[18] !

Ce Séminaire de 1962-1963, consacré à l'angoisse, marque un tournant et même une rupture : l'angoisse est au cœur de l'expérience analytique et notamment parce qu'elle « *vient nous signaler l'imminence d'une coupure, nous introduisant à un manque*

---

[10] Lacan J., Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 67.
[11] Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 69.
[12] Notons que son « *prototype n'est pas la naissance* » comme Freud lui-même le postule d'abord (Cf. *Inhibition, symptôme et angoisse*, p. 57).
[13] Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 54.
[14] Lacan J., Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 202.
[15] *Ibid*., p. 360.
[16] De Georges P., « Pour introduire le thème "Affects, angoisse et passions" », *Les cahiers cliniques de Nice*, N° 5, Avril 2006, p. 14.
[17] Lacan J., *Les Noms du Père*, Séance du 20/11/63, Inédit.
[18] Lacan J., Le Séminaire, Livre IX, *L'identification*, 1961-1962, Séance du 04/04/62, Inédit.

qu'aucun signifiant ne peut combler »[19]. Comme le précise encore C. Leguil, « *Lacan parvient à toucher du doigt l'existence dans ce qu'elle a de plus originaire, en ce point où le sujet naît d'un cri qui témoigne de sa séparation d'avec une part de lui-même qu'il ne pourra jamais récupérer* ».
Elle rappelle alors que pour J.-A. Miller, « *ce que montre et démontre ce Séminaire, c'est que, dans la structure du langage, il y a quelque chose qui ne peut pas être réduit au signifiant, qui est donc assimilé grossièrement, au corps comme vivant* »[20].

En 1974, Lacan demandera : « *De quoi nous avons peur ? Ça ne veut pas simplement dire : à partir de quoi avons-nous peur ? De quoi avons-nous peur ?* ».
Et de répondre : « *De notre corps. C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année et que j'ai dénommé de l'angoisse. L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps, c'est* le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps *»*[21].
La réponse est limpide mais le phénomène est qualifié de curieux. Cette théorisation, soulignant la mise en évidence du rapport à l'objet dans l'angoisse, met au premier plan le corps, dans ce non réductible au signifiant.

Et des phobies

Avançons-nous à présent vers la phobie pour dire qu'elle serait *un des traitements de l'angoisse*. L'objet de la phobie « couvre » l'angoisse[22], nous dit Lacan.
La phobie, en grec ancien, c'est l'effroi, la peur.
La littérature foisonne de références sur la phobie. J'ai été étonnée de voir le nombre de déclinaisons existantes des phobies et l'association psychiatrique américaine ne recense pas moins de 6456 troubles phobiques !

---

[19] Leguil C., *Sartre avec Lacan…*, *op. cit.*, p. 156
[20] Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* », *La Cause freudienne*, N° 58, p. 78.
[21] Lacan J., « La troisième », *op. cit.*
[22] Lacan J., Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 98.

La mode de la phobie n'est donc pas dernier cri, les qualificatifs jusqu'aux plus saugrenus abondent depuis un certain temps. Il nous appartient alors d'interroger sérieusement les statuts et les destins de la phobie dans notre monde moderne, qui en propose de nouveaux qualificatifs.

Faisons un rapide rappel historique.

Dans la première moitié du XIXe siècle, on sépare les phobies des manifestations délirantes pour les rattacher aux idées obsédantes, soit par *la manie sans délire* de Pinel, soit par *la monomanie intellectuelle et affective* d'Esquirol.

À la fin du XIXe siècle, on décrit pour la première fois les phobies proprement dites, isolées comme symptômes particuliers. Westphall décrit l'agoraphobie en 1872, et Varga et Benjamin la claustrophobie en 1879. Pitres et Régis, en 1902, considèrent que les phobies apparaissent sur le fond d'une hyperémotivité qui constitue le trouble primaire, et mettent l'accent sur l'incident qui précipite et cristallise le trouble phobique.

Une classification des phobies est établie, phobies d'objets, de lieux ou d'êtres vivants. En 1903, Pierre Janet englobe les obsessions et les phobies dans le cadre de la psychasthénie.

Freud va se pencher sérieusement sur la question de la phobie, c'est-à-dire penser cette entité à la lumière des formations de l'inconscient. La phobie pourra alors être interprétée comme symptôme, comme signe, comme « petite métaphore délirante » ou encore comme moment structural avec Lacan, voire comme solution névrotique à l'angoisse[23].

Nous allons cette année nous recentrer sur ces quelques pistes et développer :

- les phobies transitoires de l'enfance ;
- la phobie infantile, qui signale l'entrée dans la névrose infantile et la phobie comme plaque tournante ;
- la phobie chez l'adulte ;
- lesdites « phobies sociales » et le statut de ce que nous appelons « phobie » dans la psychose.

[23] Cf. Morin I., *La phobie, le vivant, le féminin*, Psychanalyse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 27.

Le long parcours freudien

Comment Freud a-t-il donc repris cette question de la phobie[24] ?
C'est en 1892, qu'il parle pour la première fois de phobie à propos d'un cas d'« hystérie d'occasion »[25] chez une femme traitée et guérie par l'hypnose. Ici, la phobie concerne l'allaitement de son enfant.
En 1893, dans le Manuscrit B[26] où Freud s'adresse à Fliess, il expose sa théorie relative à l'étiologie sexuelle des névroses. Il évoque alors la *névrose d'angoisse* dans la symptomatologie neurasthénique chez les femmes. Il y décrit des symptômes liés à une anxiété relative au corps (hypocondrie) ou aux fonctions physiques (agoraphobie), au vertige des hauteurs (claustrophobie).
En 1894, dans « Les psychonévroses de défense », Freud va approfondir la question de la phobie, qu'il considère d'abord comme un symptôme qui se balade au sein des névroses.
Les phobies sont intégrées aux psychonévroses de défense, et plus particulièrement aux obsessions. Freud affirme que dans la phobie comme dans l'obsession, l'affect se trouve transposé d'une représentation à une autre, en contraste avec l'hystérie où l'affect se trouve converti. Nous l'avons vu l'an dernier.
En 1895, Freud justifie son choix de séparer la neurasthénie (sorte de fourre-tout), de ce qu'il va nommer la « névrose d'angoisse ». C'est précisément là, qu'il va préciser et différencier les phobies relevant des névroses de défense, de celles de la névrose d'angoisse.

Il décrit alors un « complexe symptomatique » se regroupant autour de l'angoisse : chacun de ces éléments possède une relation déterminée avec l'angoisse, tendant à confirmer son impression que la névrose d'angoisse possède une autonomie clinique. Décrivons très rapidement le tableau clinique de la névrose d'angoisse freudienne, pour sa richesse et sa précision :
- l'excitabilité générale ;

[24] Voir Morin I., La phobie, le vivant, le féminin, *op. cit.*, pp. 40-74.
[25] Freud S., « Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la contre-volonté », *Résultats, Idées, Problèmes,* Tome I, Paris, PUF, 1985, p. 31.
[26] Freud S., *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979.

- l'attente anxieuse (dont l'hypocondrie), symptôme nucléaire de la névrose ;
- l'accès d'angoisse avec tous les troubles des fonctions corporelles (respiration, activité cardiaque, innervation vasomotrice, activité glandulaire). Le sujet n'y reconnaît d'ailleurs pas toujours l'angoisse mais peut se contenter de nommer son inconfort, son malaise…

Freud évoque alors aussi les équivalents de l'accès d'angoisse :
- le réveil nocturne dans l'effroi ;
- le vertige, qui occupe dans cette névrose une place éminente (de l'étourdissement à l'évanouissement) ;
- les phobies, qui se séparent en deux groupes typiques : d'une part, en rapport avec les menaces physiologiques communes (serpents, orages, obscurité, araignées…), d'autre part, en rapport avec la locomotion (l'agoraphobie et toutes ses formes annexes) ;
- des perturbations caractéristiques de l'activité digestive (envie de vomir, nausées, fringales, tendance à la diarrhée, envie impérieuse d'uriner) ;
- les paresthésies pouvant accompagner l'accès de vertige ou d'angoisse (sensations atypiques et changeantes par rapport à l'hystérie) ;
- Enfin, Freud précise que plusieurs de ces symptômes qui accompagnent ou remplacent l'accès d'angoisse, peuvent se représenter aussi de façon chronique ; ils sont alors moins faciles à reconnaître car la sensation anxieuse en est moins nette.

Dans ce texte, Freud définit la phobie par une représentation obsédante connectée à un affect, mais il prend alors le soin ici de différencier les phobies de la névrose d'angoisse, de celles de la névrose obsessionnelle. Dans les premières, on a :
- un affect monotone (*toujours l'angoisse*) ;
- cet affect ne provient pas d'une représentation refoulée, il n'y a pas de mécanisme de substitution.

Concernant les causes de la névrose d'angoisse, l'étiologie sexuelle peut être démontrée dans la majorité des cas (je vous épargnerai les détails), mais dans certains autres, aucune étiologie ne peut être découverte. Une des logiques à l'œuvre dans cette névrose est tout de même à noter : la psyché se trouve dans l'incapacité de régler

l'excitation d'origine endogène (sexuelle) et se comporte donc comme si elle projetait cette excitation vers l'extérieur[27]. Aussi, la source d'excitation, la cause déclenchante du trouble se trouve dans le domaine somatique, et non pas comme dans les deux autres névroses, dans le domaine psychique. Et Freud précise que, bien des choses qu'on attribue à l'hystérie, pourraient être à plus juste titre mises au compte de la névrose d'angoisse. *La névrose d'angoisse serait donc le pendant somatique de l'hystérie*, nous dit Freud. À la place d'une élaboration psychique, il y a dérivation de l'excitation dans le somatique pour ces deux névroses, mais *dans la névrose d'angoisse, l'excitation (frustration ou excès) est purement somatique* alors que *dans l'hystérie, elle est psychique, soit provoquée par conflit*.

Ces deux textes passionnants de 1894-1895, nous montrent comment Freud tâtonne en clinicien et en logicien, pour tenter de trouver un statut à la phobie à *partir de l'affect d'angoisse*. C'est bien ce dont témoigne cette formulation de « névrose d'angoisse », qui n'est donc pas rangée parmi les névroses de défense. *Il y manque le conflit, la liaison psychique avec une représentation*.
A cet égard, je trouve que ces textes méritent que l'on s'y attarde car ils rendent compte de l'intraitable que recouvre l'angoisse, du hors représentation, qui apparaît très clairement dans les descriptions cliniques de Freud.

Il faudra attendre 1909, et la phobie du petit Hans, pour voir Freud affirmer la proximité de la phobie avec l'hystérie de conversion.
C'est à partir de ce cas, que Christine De Georges va nous exposer, que Freud a pu dégager que *la phobie émerge à un moment structurant pour le petit sujet, celui de la rencontre avec la castration maternelle*.
Sans entrer dans le détail du cas, je reprendrai simplement ce passage en lien avec notre propos qui tente de cerner le statut de la phobie.
Freud explique que la phobie de Hans prend de plus en plus le cheval pour objet, cessant d'être en rapport avec l'espace.

[27] Freud S., *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 1973, p. 35.

Il précise encore que la place à assigner aux phobies dans la classification des névroses n'a pas été jusqu'à présent bien déterminée et finit par proposer le terme d'*hystérie d'angoisse* pour le cas du petit Hans. Cette hystérie présente une similitude parfaite, nous dit-il, avec l'hystérie de conversion à l'exception d'un seul point : la libido n'est pas convertie (détournée du psychique vers une innervation corporelle) mais libérée sous forme d'angoisse. Freud explique alors que nous rencontrons dans la clinique toutes les formules de mélange entre cette hystérie d'angoisse et l'hystérie de conversion (cas purs de conversion sans angoisse et inversement). Enfin, il précise que les hystéries d'angoisse sont les plus fréquentes de toutes les affections psychonévrotiques et celles qui apparaissent le plus tôt dans la vie : elles sont par excellence les névroses de l'enfance. Il rajoute qu'une hystérie d'angoisse, à mesure qu'elle progresse, tourne de plus en plus à la phobie.
Cette hystérie d'angoisse est donc un *travail psychique tentant de fixer psychiquement à nouveau l'angoisse devenue libre : voilà l'essence de la phobie*[28], qui semble apparaître comme dernière solution.

En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, il reviendra sur cette question en reprenant l'analyse du petit Hans, qu'il comparera à celle de l'homme aux loups.
Ce qui fait la névrose de Hans, c'est la substitution du cheval au père, ce déplacement symptomatique[29]. Dans les deux cas, le moteur du refoulement nous dit Freud, est l'angoisse de castration. L'angoisse de la phobie d'animaux *est* l'angoisse de castration, inchangée, angoisse devant un danger réel. Ainsi, conclut-il : « c'est l'angoisse qui produit le refoulement *et non pas, comme je l'ai pensé jadis, le refoulement qui produit l'angoisse* »[30].
Plus loin, il poursuit sur la phobie notamment en précisant que cette « formation substitutive » a deux avantages[31] : éviter un conflit d'ambivalence (car le père est en même temps un objet aimé) et

[28] Freud S., *Cinq psychanalyses*, Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 1999, pp. 175-176.
[29] Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*, p. 21.
[30] *Ibid.*, p. 27.
[31] *Ibid.*, p. 49.

stopper le développement de l'angoisse. En effet, l'angoisse de la phobie est facultative dit Freud, elle n'apparaît que lorsque son objet est perçu. En somme, la phobie est la substitution d'un danger extérieur à un autre danger extérieur : celui de la castration. Et Freud précise que le mécanisme est le même pour les phobies d'adultes.
Même l'angoisse de mort est conçue comme « analogon de l'angoisse de castration ». Et Freud termine ce septième chapitre de son *Inhibition, symptôme et angoisse*, en proposant une nouvelle conception de l'angoisse : plus qu'un « affect-signal » du danger, elle est la *réaction à une perte, une séparation*[32]. S'ouvre là la question du rapport à l'objet, de sa perte précisément.

Il nous semble que toutes ces étapes que nous n'avons pas relevées de façon exhaustive chez Freud, amènent quelque chose d'important dans ce parcours sur l'angoisse et la phobie. Les propositions foisonnent et là encore, on voit Freud chercher la cause, et tourner autour de la question du *réel* pour faire dans l'anachronisme.

Angoisse, phobie et réel

En 1932, encore, dans ses *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*[33], il interroge la cause de l'angoisse et retrace à cette occasion le parcours de son élaboration sur l'angoisse.
Il apparaît alors que sa véritable cause est le traumatisme : l'angoisse est soit la conséquence directe du traumatisme, soit sa menace de réactualisation.
Freud dit : « *ce qui est redouté, l'objet de l'angoisse, est, à chaque fois, l'apparition d'un facteur traumatique qui ne peut être liquidé selon la norme du principe de plaisir* »[34].
C'est ce réel qui déclenche l'angoisse, même réel qui déclenche chez l'enfant la phobie devant la rencontre d'un irreprésentable.
La phobie se balade, disions-nous, elle se rencontre dans toutes les névroses parce qu'elle tente de traiter le réel, parce qu'elle surgit au

[32] *Ibid.*, p. 54.
[33] Freud S., « Angoisse et vie pulsionnelle », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Collection Folio, Essais, Gallimard, 1984.
[34] *Ibid.*, p. 127

point où le sujet est confronté au manque d'objet, et parce qu'elle implique le rapport du sujet à son désir.
La phobie engage la responsabilité du sujet, son choix. Et si Lacan en a fait une plaque tournante, un carrefour structural, c'est parce que son mode de traitement est déterminant pour la position du futur sujet.
Comment traiter ce surgissement du sexuel ? Que faire de la découverte du manque phallique de la mère ? Et même, comment aborder l'Autre sexe, le féminin ?
C'est bien dans ces « *régions où nous ne nous attendions pas à le voir aller* »[35], que le petit Hans nous a baladés quant à lui…

[35] Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 130.

Christine DE GEORGES

Hans, le cas princeps

Hans, qui restera le petit Hans, s'appelle en réalité Herbert Graf. Il est le fils de Max Graf, journaliste et musicologue ; s'intéressant à la psychologie des musiciens, il avait fait des communications à la société de psychanalyse du mercredi organisée par Freud. Sa mère, Olga Hoenig, était une ancienne patiente de Freud.

Le cas du petit Hans est paru en 1909, sous le titre « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans », on trouve cela dans *Les cinq psychanalyses.* Le cas se déploie, dans son déroulement et dans ce que Freud a appelé la guérison, grâce aux notes du père de Hans, qui consigne les observations sur l'évolution de son enfant. Freud dit avoir donné au père les grandes lignes du traitement, et n'a en fait rencontré Hans qu'une seule fois. Tout cela se passe aux alentours de 1908, Hans est considéré comme un petit théoricien, un chercheur des questions de la sexualité infantile. Freud aura par Hans la confirmation que « *la soif de la connaissance semble inséparable de la curiosité sexuelle* ».
N'oublions pas qu'à l'époque la notion de sexualité infantile est subversive et qu'il s'agissait de réprimer l'onanisme. En laissant libre cours à l'expression de Hans, Freud prend position par rapport à l'éducation de son époque. L'observation témoigne à l'inverse de l'époque, d'un laxisme éducatif, qui semble caractériser la pédagogie liée aux premiers temps de la psychanalyse.
En 1905, est parue la première édition sur les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, et Freud a comme intention de répondre à la question : « *Serait-il donc impossible d'observer directement, dans toute la fraicheur vivante, ces impulsions sexuelles et ces formations édifiées par le désir, que nous défouissons chez l'adulte* […] *et ne se manifestent, chez les névropathes, que renforcées ou défigurées ?* »[1].

[1] Freud S., « Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 94.

Quand l'observation commence, Hans n'a pas encore développé la phobie des chevaux, il a 3 ans, la phobie s'établira à 4 ans et 9 mois. D'emblée nous comprenons qu'avec Hans, nous sommes dans la phase où il aborde l'Œdipe, puisqu'il pose à sa mère, la fameuse question : « Maman, as-tu aussi un fait-pipi ? ».
Ce à quoi la mère répond : « Bien entendu, pourquoi ? ».
La réplique qui suit de la part de Hans, est : « J'avais seulement pensé… ». À partir de là, on sait qu'il va mijoter pas mal de choses.
Le fait-pipi, c'est évidemment la partie du corps qui commençait à l'intéresser de bien des façons, puisqu'à 3 ans et demi, il est surpris en train de se tripoter. Et la mère, bien qu'analysée par Freud, le menace alors : « Si tu fais ça, je ferai venir le Dr A… qui te coupera alors ton fait-pipi »[2].
L'hypothèse de Freud est que le complexe de castration est introduit par la menace maternelle ; et que c'est le complexe de castration qui laisse des traces dans la névrose. Le grand événement de la vie de Hans a été la naissance de sa sœur Anna, alors qu'il a exactement 3 ans et demi. Hans avait compris le jour de la naissance que « Bien sûr [que] la cigogne viendra aujourd'hui »[3]. Hans se montre très jaloux de la nouvelle venue ; au cours d'un épisode de fièvre, il dira qu'il ne veut pas avoir de sœur. Peu après, il assiste au bain de sa sœur et dit : « Mais son fait-pipi est encore petit […] Mais elle grandira, et il deviendra plus grand »[4].
Le premier récit de rêve apparaît à 3 ans 9 mois : « Aujourd'hui, comme je dormais, j'ai cru que j'étais à Gmunden avec Mariedl »[5]. Gmunden, c'est l'endroit des vacances, et Mariedl, le nom d'une petite fille plus âgée que Hans, avec laquelle il a beaucoup joué.
Quelques semaines après, Hans, à partir de souvenirs en grande partie liés aux expériences de ses vacances, commence à fomenter des fantaisies, des fantasmes qui incluent les enfants de Gmunden ; il appelle les petites Olga et Berta, ses enfants, qui elles aussi, ont été apportées par la cigogne. Il parle des petites filles du parc, en disant mes petites filles. Il exprime beaucoup de tendresse à l'égard

[2] *Ibid*., p. 95.
[3] *Ibid*., p. 97.
[4] *Ibid*., p. 98.
[5] *Ibid*., p. 99.

de son cousin, et au cours d'embrassades, s'exclamera : « Comme je t'aime, comme je t'aime ! ». Freud voit là le premier, qui ne sera pas le dernier, trait d'homosexualité, qui confirme pour lui la dimension perverse des tendances infantiles[6]. Quand on lui demande un jour, qu'elle est la petite fille qu'il préfère ? Il répond « Fritzl », alors qu'il peut traiter les filles de façon agressive, voire violente. À un autre moment, il dira qu'il aime Mariedl.
Dans les rues de Vienne il croise des chevaux et commence à être intrigué par leur grand fait-pipi.
À cette époque, il arrive à Hans d'aller dans le lit de ses parents, endroit de réconfort, mais aussi source d'émois érotiques. Et un jour où il déclare qu'il veut dormir avec Mariedl, la mère lui dit : « Si tu veux vraiment quitter papa et maman, alors prends ton manteau et ta culotte et… adieu »[7].
Le matin, la mère s'occupe de sa toilette, de son bain, à la suite duquel, elle le poudre autour du pénis, en prenant soin de ne pas le toucher. Hans demande alors : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? ». La mère répond : « Parce que c'est une cochonnerie »[8] ; à la suite Hans rêve qu'il est question que quelqu'un fasse faire pipi à quelqu'un d'autre. Le père aidait souvent Hans à faire pipi au parc ; ce qui nourrit, dit Freud, l'inclinaison homosexuelle envers le père.
A 4 ans et demi, Hans observe à nouveau le bain de sa petite sœur, et se met à rire, prétextant en réponse à la question du père sur l'origine de son rire, que son fait-pipi est beau. Le père dira à Freud que la réponse de Hans n'était pas sincère, que Hans avait pour la première fois reconnu la différence des organes génitaux, qu'il niait jusque-là, et que le sexe de sa sœur lui apparaissait comme éminemment comique.

À la suite de tout cela, à 4 ans et 9 mois, la phobie éclate. Le père de Hans écrit à Freud : « Sans doute le terrain a-t-il été préparé de par une trop grande excitation sexuelle due à la tendresse de la mère, mais la cause immédiate des troubles, je ne saurais l'indiquer. *La peur d'être mordu dans la rue par un cheval,* semble être en rapport

[6] *Ibid*., p. 101.
[7] *Ibid*., p. 102.
[8] *Ibid*., p. 103.

d'une façon quelconque avec le fait d'être effrayé par un grand pénis – il a de bonne heure, ainsi que nous le savons par une observation antérieure, remarqué le grand pénis des chevaux et il avait alors tiré la conclusion que sa mère, parce qu'elle était si grande, devait avoir un fait-pipi comme un cheval »[9].
Freud commente les soucis bien compréhensibles du père de Hans, et dit ne pas vouloir suivre ses premières tentatives d'explication.

Freud cherche à organiser grâce au père, les divers moments qui précèdent l'éclosion de la phobie.
Il y a d'abord un rêve d'angoisse, dans la nuit du 4 au 5 janvier, où Hans rêve : « Je n'ai plus de maman pour faire câlin avec moi ».
Le 5 janvier, Hans vient dans le lit de sa mère et lui rapporte qu'une tante lui a fait remarquer qu'il avait un gentil « petit machin ».
Le 7 janvier, il va avec la bonne au parc, et se met à pleurer, en disant qu'on ne peut pas le séparer de sa maman, qu'il *veut faire câlin* avec elle.
Le 8 janvier, la mère décide de sortir avec lui, pour voir ce qu'il en est. Hans recommence à pleurer, ne veut pas sortir, dit qu'il a peur. De retour du parc, il explique : « *J'avais peur qu'un cheval ne me morde* ». On le calme. Il dit alors en pleurant : « Je sais que demain il faudra encore que j'aille me promener » ; et il rajoute : « Le cheval va venir dans ma chambre »[10].

Voilà le déroulement du cas tel qu'il est exposé.
Je rajouterai juste le commentaire immédiat de Freud, qui est tout à fait précieux.
Pour Freud, le moment premier est l'angoisse, liée à l'aspiration érotique envers la mère, qu'il doit refouler. L'angoisse apparaît dans le rêve, puis dans la rue en l'absence de la mère. Freud note qu'il s'agit d'une angoisse et non pas d'une peur. L'enfant ne sait plus ce qui l'angoisse, puisque celle-ci apparaît aussi dans la rue en présence de la mère. Ensuite, seulement l'angoisse se transforme en peur, la peur se fixe sur le cheval, et se formule par la peur de la morsure.

[9] *Ibid*., p. 105.
[10] *Ibid*., p. 107.

Nous allons nous arrêter là dans le texte freudien.

Nous allons maintenant reprendre le cas, aidés par ce que Lacan fait de l'observation de la phobie du petit Hans, dans le Séminaire IV, *La relation d'objet.*
Ce Séminaire IV, est celui où Lacan interroge la relation d'objet avec les catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique, sous l'angle des trois versions de la privation, de la frustration et de la castration. Sa grande question de l'époque est de traiter en logique la façon dont le sujet, disons le petit enfant, passe les étapes cruciales de la privation réelle de l'objet du besoin, à la frustration imaginaire des objets de la satisfaction, pour accéder à la dimension symbolique de la castration qui est celle de l'Œdipe. Cette dernière étape, considérée comme venant couronner les deux autres, est reprise dans le Séminaire suivant, le V, *Les formations de l'inconscient,* où tout un chapitre est consacré à « la logique de la castration ».
Et là, dans le Séminaire IV, Lacan semble plutôt insister sur ce qui ne s'organise par vraiment avec l'Œdipe, sur disons, l'étape antérieure, qui laisse le sujet dans une dynamique imaginaire.

D'emblée, Lacan nous dit que nous sommes avec Hans, dans la phase pré-œdipienne, à l'orée de l'Œdipe, à l'époque où l'enfant est dans une position de leurre à l'égard de la mère. Hans est à la place d'un objet idéal pour la mère. Et Hans n'a de cesse de vouloir la charmer, la séduire.
Dans ce climat, il pose à la mère, la question du *wiwimacher*, que l'on a traduit en français par le *fait-pipi*. La réponse de la mère : « Bien entendu, pourquoi ? », est dans le fond très équivoque, laissant entendre qu'elle aurait un *fait-pipi*… comme lui. Par cette réponse allusive, elle ne lui permet pas d'établir la possibilité d'une différence.
À la suite, tout ce que Hans dira de ses observations sexuelles concernera le fait que le fait-pipi sera plus grand ou plus petit. Il ne s'agit pas du tout d'une opposition du tout ou rien, de la présence ou de l'absence, qui introduirait à la première dialectique symbolique. La dialectique imaginaire est encore là quand Hans imagine que les petites filles avec lesquelles il joue, sont ses enfants.

Donc Lacan insiste : « *toute la dialectique imaginaire est là toute entière, dans le développement préphobique de Hans* »[11]. Hans reste dans la dimension de jeu, du caché montré, dans des comparaisons du plus grand et du plus petit, dans l'imaginarisation de la filiation. On pourrait convenir que cette dynamique, qui se poursuit bien au-delà de l'éclosion de la phobie, dans les nombreuses fantaisies exprimées ensuite par Hans, est épuisante, insupportable, puisque rien ne vient y faire arrêt. En l'occurrence, nous sommes frappés de comprendre qu'avec toute sa gentillesse, tout son dévouement, le père de Hans n'est pour lui, en rien, un secours.
Dans le climat général où Hans a l'air de baigner dans le bonheur – il est l'objet d'amour et d'attention de ses parents, on lui passe tout, y compris le fait de venir dans le lit conjugal –, la mère profère quand même une menace : « Si tu continues, je vais appeler le docteur, qui va te la couper ». La menace n'a pas l'air d'être décisive, ça n'est pas elle qui entraine l'angoisse, et Hans continue à se tripoter.
Dans l'observation, le fait-pipi est l'élément clé, le pivot, autour de quoi tourne le monde du petit Hans. La question est de savoir quel statut il a pour Hans.

Lacan va mettre en évidence que, *si l'enfant se masturbe, c'est que surgit chez lui l'excitation de son pénis, en tant que réelle*. C'est là un élément essentiel dans ses commentaires. Ce surgissement de l'excitation, dont Hans ne sait que faire, se fait sur fond de paradis du leurre imaginaire au regard de la mère ; voilà le problème. Ce qui intervient tout à coup de l'ordre de la pulsion sexuelle, de l'excitation de son pénis réel, entraîne un décollement, une discordance, dans le climat de son paradis enfantin. Lacan parle, page 226 du Séminaire IV, d'« *une béance immense qu'il y a entre satisfaire à une image, et avoir quelque chose de réel à présenter, à présenter cash, si je puis dire* »[12]. Hans est donc confronté au point de rencontre de la pulsion réelle et du jeu imaginaire du leurre phallique qu'il veut être pour sa mère. Lacan nous dira que l'enfant est pris comme une métonymie du désir du phallus de la mère, ce qui ne veut pas dire forcément en tant que phallophore, mais dans la totalité de sa présence. Alors que

[11] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994.
[12] *Ibid*., p. 226.

par ailleurs il aurait à traiter la présence de son pénis réel, disons symboliquement. C'est là que pour Hans va résider le drame, au moment où se manifeste son pénis dans la dimension réelle, dont à vrai dire il ne sait que faire dans le lien qu'il a établi à sa mère, parce qu'il ne sait pas ce qu'il peut ou pas lui donner.

Un deuxième élément majeur intervient dans la vie de Hans, c'est la naissance de sa petite sœur. Dans un accès de fièvre, il dit qu'il voudrait ne pas avoir de sœur. Pourquoi ? Parce que le risque pour lui, dans l'apparition de cette petite sœur est d'être éjecté par elle, de sa relation à la mère.

L'angoisse arrive dans un rêve, puis dans l'expérience de ses promenades au parc, et Hans pleure de ne pas être avec sa mère. Cependant de façon étonnante, nous comprenons que l'angoisse est aussi là en sa présence.
L'angoisse porte sur le fait que la mère n'est plus là.
Deux hypothèses alors, si Hans n'a plus sa mère à sa disposition, il la perd ; ou bien il risque d'être éjecté par elle de leur relation. C'est plutôt ce deuxième versant que retient Lacan, car l'angoisse n'est pas tant liée à l'éminence d'une perte, ça c'est l'hypothèse freudienne. L'angoisse est liée à la possibilité de n'être plus rien pour un Autre. C'est d'ailleurs à cela que confère la seule dimension imaginaire qui règne entre la mère et l'enfant. Etre tout dans le désir de la mère, aussi bien pourrait se transformer en, n'être plus rien.
La phobie, peut alors s'envisager comme ayant une fonction de défense contre l'angoisse insupportable.
L'intérêt de la phobie, c'est qu'à partir de là, Hans pourra dire de quoi il a peur, alors qu'il ne pouvait pas vraiment dire l'objet de son angoisse.

Tout le problème porte quand même, sur la question de savoir pourquoi l'angoisse bascule dans une phobie du cheval, car les deux temps sont distincts. L'angoisse à l'origine n'a strictement rien à voir avec les chevaux. C'est secondairement qu'elle se fixe sur le cheval, sous les auspices de la peur de la morsure.

D'abord, pourquoi la fixation de la phobie se fait sur le cheval ?

Les phobies dans la névrose concernent souvent un animal, la phobie du loup, la phobie du chien n'est pas loin. Lacan commente d'ailleurs dans le Séminaire IV, avec le cas de la petite Sandy, une peur phobique de la morsure du chien.

Le choix du cheval est d'abord lié au fait que Hans devait en rencontrer beaucoup, à cette époque-là à Vienne, mais surtout que le cheval faisait depuis longtemps, partie de sa vie. Dans son monde des jouets, il avait un cheval à bascule offert par Freud à ses 3 ans, et d'autre part, il faisait à dada sur la bonne dès qu'il le pouvait. Le cheval appartient donc au monde intérieur et extérieur de Hans[13].
Freud a émis plusieurs hypothèses sur le choix du cheval. Lors de l'unique consultation où Hans a rencontré Freud avec son père, Hans dit à Freud qu'il est gêné par ce que les chevaux ont devant les yeux, et par le noir qu'ils ont autour de la bouche. Ce jour-là, ayant le père et le fils devant lui, et en écoutant la description de Hans, Freud se met à demander à l'enfant, si le cheval et le père pouvaient porter des binocles, ou si « autour de la bouche », voulait dire la moustache. Malgré la réponse négative émise par Hans, Freud lui glisse une interprétation : Hans avait peur de son père, justement parce qu'il aimait tellement sa mère. Plus loin, l'interprétation que fera le père, guidé par Freud, porte sur le noir des chevaux assimilé au noir des culottes de la mère.
La phobie des chevaux est aussi reliée par Hans lui-même, à une peur devant un cheval, qui était tombé en renversant la voiture lourdement chargée qu'il tirait ; il y avait eu alors tout un *Charivari.* Cette notation donne l'occasion à Freud de remarquer qu'à Vienne se prononce de façon homophonique, « Wagen » qui veut dire « voiture », et « wegen », qui veut dire « *à cause de* ». Il y a là une remarque qui intéresse Lacan dans le jeu du signifiant, dans l'hypothèse que l'objet de la phobie, laisse ouverte la question, qui pourrait porter sur : « *l'angoisse, c'est à cause de quoi ?* ».
Le cheval pour Hans va bien au-delà de ce qui est le cheval même, et on le voit, toutes les interprétations ne suffisent pas à résoudre la phobie.

[13] Laurent E., « Le petit Hans et son "fait-pipi" », Entretien avec Jacques Munier, *La Cause freudienne*, N° 64, Octobre 2006, pp. 32-37.

Lacan, page 307 du Séminaire IV, nous dit que la voie n'est pas de chercher ce que le cheval veut dire : « *C'est le petit Hans lui-même, la mère du petit Hans, ou le père du petit Hans. C'est successivement tout cela et bien d'autres choses encore…* »[14]. Pour Lacan, le cheval introduit un terme nouveau, central, qui *est un signifiant obscur*. Ce n'est pas tant ce qu'il veut dire qui compte, puisque l'observation démontre qu'il y a un épuisement des interprétations. Ce qui est important, *c'est la fonction qu'il a*, en jouant un rôle de soc, il a la fonction de refondre de façon nouvelle, le réel auquel Hans est confronté. C'est en effet à partir de la phobie, que tout tourne autour du cheval, et moins autour du *fait-pipi* de Hans.
Lacan remarque le fait que le cheval est une figure héraldique, qu'on retrouve dans certains blasons, et qui a la valeur d'un signifiant. En ce sens il représente quelque chose d'important sans qu'on puisse précisément dire quoi, à la manière d'une figure totémique.
La fonction de la phobie, c'est de substituer l'angoisse, qui a un côté insupportable, à la peur d'un objet, par l'intermédiaire d'un signifiant. Du coup, l'angoisse insupportable, énigmatique, se transforme en un : « c'est à cause de… » ; « La peur… c'est à cause de ». Ce qui permet à Hans de poursuivre ses questions, et ses élaborations.
La fonction de la phobie est de venir un temps suppléer, à la fonction du père qui là fait défaut.

Qu'est-ce qui manque crucialement à Hans ? Il manque dans le commerce qu'entretient Hans avec sa mère – où, comme nous l'avons vu, Hans reste dans le leurre imaginaire d'être tout du désir de sa mère, en position imaginaire métonymique et idéale d'être son phallus – il manque quelque chose d'une intervention du père qui viendrait détourner cela. Il ne s'agit pas, comme dans l'hypothèse freudienne que le père introduise l'enfant à la castration, par un interdit ou une menace. Il manque que le père détourne la mère de son enfant, pour que s'ouvre une dialectique plus féconde. C'est ce que Lacan formulera dans le Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*. Le temps de l'Œdipe, où le père se pointe, se présente, comme celui qui a le phallus, réoriente le désir de la mère, au-delà de l'enfant, vers le père. L'occasion était belle, à la naissance de la

[14] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 307.

petite Anna. C'est à cette condition que la question du phallus pour Hans, aurait pu sortir de la seule dimension imaginaire, pour entrer dans la dimension symbolique. Dans cette dimension, le phallus devient alors le signifiant du désir, et c'est au père d'en donner sa version, pour que l'Œdipe se fasse.
A défaut de cela, Hans n'affronte pas vraiment la différence entre les sexes, et continue à avoir au-delà de la limite, des fantaisies explicatives sur la venue des enfants, et sur toute sorte de choses, jusqu'à épuisement. Le surgissement de l'angoisse ponctue le processus, et la phobie tente de le réordonner.
Dans l'évolution de la théorie, Lacan dira plus tard, à partir dans le Séminaire V, mais surtout dans le Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation*, que, pour que la dialectique du désir se produise chez l'enfant, il faut la condition que la mère désire au-delà de lui. Pour cela, elle doit se montrer désirante, c'est-à-dire manquante, sans que la position de l'enfant, sature complètement ce manque.

Revenons sur le choix de la morsure. On peut penser que dans la position d'impasse dans laquelle se trouve Hans dans l'angoisse, il régresse au niveau d'une peur plus primitive, telle que la peur d'être dévoré. Dans cette hypothèse l'angoisse de n'être plus rien se transforme en peur d'être dévoré. Mais malgré tout, il n'a pas vraiment peur d'être bouffé tout entier, il a peur de la morsure. La morsure, une entame, une entaille, que Freud a tendance à envisager comme ce qui figure l'opération de la castration.
Lacan lui se défait de cette figuration de la castration par la peur de la morsure. Plus tard, dans le Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre,* il dira que le signifiant se présente dans le champ de la jouissance, comme mordant. C'est au signifiant de mordre sur la jouissance, pour la limiter. C'est cette morsure du signifiant sur la jouissance, qui est alors l'opération de castration même.

Alain COURBIS

« Qu'on leur laisse faire leur névrose tranquillement »[1]

En préambule

Avant d'aborder la question de la phobie articulée à celle de la névrose infantile, il est utile de rappeler que la peur, à distinguer de l'angoisse, ne se cantonne pas au seul tableau clinique de phobie, nommée par S. Freud « hystérie d'angoisse », comme l'a rappelé Jessica Choukroun-Schenowitz dans son texte introductif du mois dernier.

C'est à telle enseigne qu'au quasi terme de son enseignement, J. Lacan, questionné en 1974 par un journaliste sur « ce qui pousse les gens à se faire analyser », répond tout de go : « *la peur. Quand il lui arrive des choses qu'il ne comprend pas, l'homme a peur. Il souffre de ne pas comprendre et petit à petit, il tombe dans un état de panique. C'est la névrose* »[2].

Et concernant le statut de « l'angoisse pour la psychanalyse », il précise que c'est « *quelque chose qui se situe au dehors de notre corps, une peur mais de rien que le corps – esprit compris – puisse motiver, la peur de la peur en somme* »[3].

« Le premier jouir du corps »

Du reste, l'angoisse ne délaisse nullement les « verts pâturages des amours enfantines » quand, faisant « *signe du réel* », elle surgit, impromptue provoquant le désarroi du jeune sujet, dès lors vert de « trouille ».

« Trouille » est la manière dont J. Lacan, ré-abordant la cure du petit Hans, va qualifier, dans la Conférence de Genève, l'incidence du « *premier jouir du corps* » quand pour les sujets, dit-il, « *la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent* – Mais qu'est-ce que c'est

---

[1] Sylvestre M., « La névrose infantile selon Freud », *Demain la psychanalyse*, Le Champ Freudien, Seuil, pp. 103-115.

[2] Cité par F. Leguil, « Le stade de l'angoisse », *La Cause Freudienne*, N° 52, Février 2005, p. 28.

[3] *Ibid*., p. 28.

que ça ? *Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ce ça* »[4]. Et cette irruption du sexuel sous la forme d'une jouissance de l'organe demeurant « *étrangère* » à l'enfant va, dans cette conférence, être mise « *au principe de la phobie* ». « *Phobie* – poursuit J. Lacan – *veut dire qu'il* [Hans] *en a la trouille* »[5].

Le petit Hans

Le petit Hans donc encore et toujours, « cas princeps » dont Christine De Georges le mois dernier a déployé devant vous les ressorts inouïs de cette première psychanalyse d'enfants, guidée par Freud assisté par le père de l'enfant.

Si la référence au « cas princeps » du petit Hans demeure de nos jours incontournable, c'est sans doute que cette « névrose » phobique présentée par le jeune Herbert Graf continue de nous enseigner, autant par l'inventivité de ses « *fomentations mythiques* », que par la rigueur de son effort de création signifiante, nécessité par le surgissement dans l'Eden de son monde de « *chevaux d'angoisse* »[6].

Ainsi cette « névrose phobique », en mettant en lumière l'angoisse comme « l'affect central, celui autour de quoi tout s'ordonne »[7], décline-t-elle la fonction du symptôme phobique comme « *forteresse-frontière pour l'angoisse* »[8], comme traitement défensif contre l'angoisse surgie de l'immixtion du réel sexuel.

« Apax » pourrait-on dire dans le travail clinique de Freud (qui ne recevait que des névrosés adultes), cette phobie infantile fut donc analysée durant toute son efflorescence jusqu'à sa résolution qui restera marquée, selon J. Lacan, d'une « *atypie terminale* »[9].

---

[4] Lacan J., « Le symptôme », Conférence à Genève du 4 Octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, N° 5, p. 6.
[5] *Ibid.*, p. 6.
[6] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, p. 245.
[7] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 168.
[8] Freud S., L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1971, p. 494.
[9] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 385.

Noyau infantile de la névrose

Mais à rebours de cette intervention « directe », que Freud effectua suite à l'éclosion de la phobie du petit Hans, c'est sur le socle des énoncés de ses patients adultes qu'il déduira le noyau infantile de leurs symptômes.
C'est ce qu'il établit dans son écrit sur Hans quand, énonçant que « la maladie du névrosé adulte est corrélée à une angoisse infantile », il précise qu'elle en est « la continuation »[10].

Aussi, dans la présentation du cas de « l'homme aux loups », et après avoir distingué l'analyse pratiquée sur un enfant névrosé de celle de l'adulte, considère-t-il comme « instructif » d'y effectuer, par « *l'intermédiaire des souvenirs, l'analyse d'une névrose infantile* »[11]. Il poursuit : « *Les analyses des névroses infantiles ont un intérêt théorique particulièrement grand. Elles nous aident à comprendre les névroses de l'adulte à peu près de la même façon que les rêves d'enfants nous aident à comprendre les rêves d'adultes* »[12].
Constante dans son œuvre, cette corrélation, cette dialectique entre névrose infantile et névrose d'adulte se retrouve aux différents temps de l'élaboration freudienne.

Se demandant si « *tout le monde n'est pas passé par une sorte de névrose simple des années d'enfance* »[13], un universel est postulé de cette névrose dite *infantile*, « *se manifestant quelques fois pendant un temps assez court* » et « *pouvant passer inaperçue* »[14]. Et sur le support de sa pratique, Freud constate qu'à « *l'issue des phases ultérieures de développement, l'analyse révèle régulièrement qu'elle n'est que la suite directe d'une névrose infantile* »[15], l'illustrant pour

[10] Freud S., « Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 194.
[11] Freud S., « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'homme aux loups) », *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 324.
[12] Freud S., « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile… », *op. cit.*, p. 325.
[13] Jones E., *La vie et l'œuvre de Freud*, Tome II, Notes de Freud du 17/11/1909, PUF, Paris, 1956, p. 487.
[14] Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, p. 55.
[15] Freud S., *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 342

l'homme aux rats comme « *noyau et modèle de la névrose ultérieure* »[16].

Sexualité infantile

Donc, dans « l'hystorisation » à laquelle conduit la « talking cure », Freud infère la névrose adulte à la névrose infantile, mais ce dont il va tirer grand parti, dans les énoncés de ses analysants, concerne le fait prévalent d'une sexualité infantile indubitable. À cet égard, il considère que c'est dans la sexualité infantile que l'on trouve « *les pulsions dynamiques de tous les symptômes névrotiques ultérieurs* »[17].

Aussi dans la première des deux théories échafaudées pour rendre compte de l'incidence « traumatique » de la sexualité infantile, étaye-t-il sur son propre témoignage, cette théorie de la « séduction ». Il relate alors à son ami Fliess avoir fait un rêve dans lequel « les sentiments hyper tendres » pour sa fille Mathilde, illustrent que « *le père est bien le promoteur de la névrose* »[18].

Néanmoins pour l'enfant, être l'objet de la séduction par l'Autre, diffère notablement de fantasmer l'être. Dans la seconde théorie dite du « fantasme », Freud établira que le désir du sujet y est bel et bien convoqué, le fantasme étant alors « *la tentative de conjoindre au désir l'objet – en tant que réel, c'est-à-dire impossible* »[19]. Dès lors qu'est relégué l'adulte « suborneur », la sexualité infantile fera la part belle aux zones érogènes investies qui, tout en incluant l'Autre (maternel notamment), conservera une dimension autoérotique où la satisfaction masturbatoire butera néanmoins sur le « *complexe d'Œdipe et son corollaire de castration* »[20], quand l'intérêt pour le corps propre ouvrira à l'énigme du corps de l'autre.

---

[16] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 204.
[17] Freud S., « Le petit Hans », op. cit., p. 94.
[18] Freud S., Lettre N° 64, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 183
[19] Sylvestre M., « La névrose infantile selon Freud », *op. cit.*, p. 107.
[20] *Ibid*., p. 109.

Voici campé, à la va-vite, la conjoncture de ce qui prendra forme du drame œdipien, drame subjectif majeur auquel l'enfant va se trouver confronté.

Névrose infantile

Puisque névrose infantile il y a, de quoi cette névrose infantile est-elle le nom ? Sans doute de ce drame, de cette crise subjective, dont les coordonnées nécessitent d'être précisées.

Posons que la névrose infantile est une réponse formulée de manière symptomatique par un sujet à partir d'une double énigme : celle qu'il représente pour lui-même, comme celle que représente pour lui le désir de l'Autre. Ainsi, sur fond d'une question que tout sujet se pose de ce que l'Autre veut (« Que me veut l'Autre ? »), c'est à un fondamental, *abyssal*, « Que suis-je ? », à quoi peuvent renvoyer les incessantes questions posées par l'enfant en *un insondable questionnement sur l'être*.

Et sur le support de « l'avidité curieuse »[21], « l'infatigable chercheur » qu'est cet enfant va faire jouer les ressorts et équivoques signifiants de la langue, pour tenter de « se débrouiller » avec l'énigme à laquelle le confronte son existence et, plus trivialement, à celle de la jouissance de son corps dans son lien au corps sexué de l'Autre.

À cet égard, qu'elles dotent tous les êtres humains du pénis, ou fassent équivaloir naissance et cloaque, ou bien qu'elles dramatisent le coït, les théories sexuelles infantiles, comme fantasme, valent comme recherche d'un « savoir dans le réel ». Ce savoir concerne autant l'*x* du désir d'une mère instituée comme puissance phallique, que l'usage qui peut être fait du personnage paternel, ou bien encore celui du signifiant, alors qu'il *manque à dire l'être de jouissance* de l'enfant.

Le phallus

S'il est là conjoint à la puissance maternelle, c'est comme élément tiers que le phallus prendra place dans le rapport mère-enfant dans

[21] Lacan J., « Discours aux catholiques », Paris, Seuil, 2005, p. 54.

ce que J. Lacan nomme « *triade imaginaire* »[22], dans ce temps pré-œdipien. La « *quarte-fonction* », celle du père sera introduite par la « *dimension de l'Œdipe* »[23]. Et dans la dialectique entre l'être et l'avoir conceptualisée alors, le phallus sera érigé comme référent déterminant du drame œdipien.
Or, pas d'Œdipe sans castration, que J. Lacan établit comme équivalents. « *Le complexe d'Œdipe* », énonce-t-il, est « *castration* » répartie en castration maternelle et paternelle. Précédant la castration paternelle qui en est le « *substitut* », la castration maternelle « *implique pour l'enfant* – précise J. Lacan – *la possibilité de la morsure et de la dévoration* »[24].
Mais cet empire maternel « dentesque », pourrait-on dire, sera dans le procès de sexuation, questionné lorsque l'enfant butera sur le manque maternel, élément princeps de la névrose infantile, qu'accompagne souvent une phobie transitoire.

Phobie

Ces manifestations phobiques font alors réponse symptomatique à deux épreuves cruciales traversées :
- La première, on l'a vu, concerne l'irruption du sexuel en excès avec appel au père *réel* pour qu'il soulage la jouissance en excès ;
- Dans une deuxième épreuve, c'est *l'aperçu du féminin dans la mère*, qui va confronter l'enfant au manque maternel, appréhendé comme défaillance.

Introductive à la différence des sexes, cette rencontre avec le « *pas-de-pénis de la mère* »[25] peut être considérée comme un invariant structural, un universel dans le travail de sexuation auquel l'enfant est soumis, mais sera déclinée différemment suivant la façon dont le sujet va la prendre en compte, et les réponses qu'il y apportera en termes de défense (refoulement, dénégation, démenti).

[22] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 29.
[23] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 81.
[24] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 367.
[25] Razavet J.-C, *De Freud à Lacan, Du roc de la castration au roc de la structure*, p. 147.

C'est en cela que J. Lacan a pu parler de la phobie comme d'une « *plaque tournante* »[26], distinguant, par les réponses du sujet, l'orientation vers la névrose (hystérie ou obsession) et celle vers la perversion. Pour exemple, le démenti pervers a pu faire réponse du sujet Jouhandeau au choc inaugural, à l'effroi de la confrontation avec la castration féminine. Donc, manque maternel et différence des sexes vont à présent soutenir la mise en perspective du cas de la jeune Sandy, avec celui du petit Hans, telle qu'elle a été effectuée par J. Lacan, et reprise par J.-A. Miller. C'est un choix, car les cas ne manquent pas de puiser, dans le bestiaire des phobies infantiles, les animaux familiers lorsque changeant soudain de statut, ils vont catalyser la menace de morsure.

Sandy et sa phobie des chiens

Pour Hans, la cause est entendue : c'est « à cause du cheval ». Et si, pour les patients d'Hélène Deutsch et de Sándor Ferenczi, les poules sont distinguées comme objets phobiques, la peur se localisera pour Sandy sur la morsure des chiens. Ce cas est rapporté par Anneliese Schnurmann[27], élève d'Anna Freud, et paru en 1947 dans le volume 3-4 de la Revue *Psychoanalytic studie of the child*. Cette étude clinique relate l'apparition d'une phobie transitoire chez une petite fille de 2 ans et 5 mois, placée en période de guerre à la Hampstead War Nursery d'Anna Freud.

Suite à la mort accidentelle de son père au début du conflit armé, Sandy se voit placée dans cette pouponnière où sa mère lui rend régulièrement visite. Mais interrompant l'alternance structurante de sa présence/absence, une intervention chirurgicale va tenir la mère un temps éloignée de sa fille.

Et lorsque Sandy la retrouve, celle-ci se présente à elle, malade, « affaiblie ».

[26] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, pp. 305-307.

[27] Schnurmann A., « Une phobie transitoire chez une fillette de 2 ans et 5 mois », *Les documents de la bibliothèque de l'ECF*, N° 5, pp. 9-31 (cf. Phobie, fétichisme, exhibitionnisme, trois références du Séminaire IV de Jacques Lacan).

Faisant suite aux retrouvailles avec la mère diminuée et s'appuyant sur une canne, surgit chez l'enfant une terreur nocturne d'un « chien là, qui veut la mordre […] mordre son sexe ».
J. Lacan, dans le commentaire du cas[28] effectué le 12/12/1956, accentue, dans cette « ébauche de phobie »[29], la cause maternelle, versus changement de statut. En effet, le constat établi précocement par la fillette de son « aphallicisme », s'il la met en situation de rivalité et d'imitation des garçons dotés du « fait-pipi », ne va pas générer, à elle seule, la peur phobique des chiens.
Mais distinguant, dans cette même leçon, mère symbolique et mère réelle, la mère symbolique nommera celle qui, dans le premier temps de l'observation, va et vient, et instaure avec sa fille un jeu où alternent présence et absence. De symbolique, la mère deviendra réelle quand, absente, elle sera dotée de la puissance de donner ou pas sa présence. Mais revenant, triste et démunie voir sa fille, c'est plutôt de sa « non-puissance » qu'elle témoignera, manquante alors du phallus.
À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler la précision qu'apporte J.-A. Miller sur la question du phallus. « *Le phallus* – écrit-il – *est un terme qui, par un côté, trouve son répondant dans le champ visuel comme objet imaginaire mais, qui, de l'autre, rend compte de quelque chose d'aussi abstrait que la puissance de l'Autre* »[30].
Or, au moment de l'éclosion de la phobie, l'enfant était confrontée à une « *double déception imaginaire* »[31] : manque du phallus pour elle-même et aussi pour sa mère, appréhendée dès lors comme « *désirante tout court* ».
Et pour colmater « la béance » produite dans la triade mère-enfant-phallus, un « *appel à la rescousse* »[32] d'un élément tiers symbolique prendra la forme, à défaut de réponse paternelle, de cet « *être fantasmatique qu'est le chien* »[33].

[28] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., pp. 71-75.
[29] *Ibid*., p. 100.
[30] Miller J.-A., cité in M.C Polo, « La girl-phallus », Flash-Cartels, Mars 2013.
[31] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 82.
[32] *Ibid*., p. 58.
[33] *Ibid*., p. 82

Dans la construction du cas, centrée sur la seule boussole des effets de la frustration quant au manque d'objet phallique, Anneliese Schnurmann proposera à trois reprises une même « *interprétation universalisante* »[34]. Cet énoncé : « *On est toutes deux pareilles parce qu'on est des filles* », en visant la réconciliation de Sandy avec le fait d'être fille, *par l'assomption de son être sexué*, a certes calmé la phobie. Néanmoins, la cessation de cette peur des chiens peut être rapportée à un autre élément sans doute plus déterminant.
En effet, peu de temps après l'allègement symptomatique, la mère se remarie et dans ce nouvel équilibre familial, Sandy va faire entrer dans le circuit symbolique un élément-tiers, l'élément « phalliforme » représenté par le beau-père et le frère aîné. À cet égard, on peut noter la surprise exprimée par la thérapeute, que dans les jeux entre la fillette et ce frère intéressé par le corps « a-pénien » de sa sœur, la phobie ne se réactive pas.
Ainsi, la présence du « père », à situer au-delà de la puissance ou de l'impuissance de la mère, a-t-elle correspondu à la disparition complète de la phobie.

Hans… encore

Contrairement au tableau clinique de Sandy, J.-A. Miller précise qu'avec Hans, il s'agit « *vraiment d'une phobie qui flambe quelques mois et a sur le sujet des effets incapacitants prononcés* »[35].
Et si dans le rapport au langage, Sandy (âgée de 2 ans et demi) ne dispose que de quelques signifiants, la parole demeure centrale dans la cure d'un Hans, emporté qu'il est par des « vagues fantasmatiques qui se succèdent »[36].
En émergent des balises d'un appel insistant, répété, un appel à la rescousse, *là aussi*, sur l'incandescent d'une jouissance localisée, hors-sens.
« Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », pourrait énoncer Hans s'il avait chance d'être entendu.

---

[34] Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *Bulletin Petite Enfance*, N° 6-7, Intervention prononcée le 17/03/95 au Groupe Petite Enfance du CEREDA.
[35] *Ibid*.
[36] *Ibid*.

D'autre part, si pour Sandy, la différence des sexes s'est imposée à elle à la Hampstead War Nursery, c'est sur fond d'un universel phallique que l'investigation de Hans s'est initiée. On sait que la « *crise d'angoisse morbide* »[37] fut le résultat du trou ouvert par la découverte que pas tous les êtres ne sont pourvus du « pénis réel ».
Rappelons que pour ces deux enfants, la morsure a fait réponse symptomatique à l'impasse de la relation *imaginaire* à la mère, en introduisant, par le biais de ces animaux fantasmés, inventés, au registre de la castration. Ces inventions sont mises en place, précise J.-A. Miller, de « *cause de la castration* »[38].
Celle-ci, pour le garçon, s'illustre par une rivalité avec le père, autant soutien que limite de l'aspiration phallique de l'enfant. Et c'est sur ce « droit au phallus » que s'établit sur le plan symbolique « l'identification virile », socle d'une « relation œdipienne normative »[39].

Et pour Hans alors ?

Quand il tentait de leurrer le désir de phallus de la mère, Hans dans la relation pré-œdipienne avec elle, se lovait dans les verts pâturages de l'enfance.
Mais l'apparition du « pénis réel » le confronte soudain « *à la béance immense qu'il y a entre satisfaire une image* – dit Lacan – *et avoir quelque chose à présenter* »[40].
On sait l'aspiration de Hans à un père pactisant ce droit au phallus comme « *l'appel constant au Nom-du-Père* »[41], à un « père terrible », qui, ne l'introduisant pas à la loi de son désir, va laisser son fils aux prises avec l'angoisse d'être happé par le désir d'une mère/femme « inassouvie ».
Mais on sait également comment « *le petit Hans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence, développe sous la direction de Freud et son père son disciple, autour du cristal*

[37] Freud S., « Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 174.
[38] Miller J.-A., « Le cas Sandy… », *op. cit*.
[39] Guillot M., « Mère-enfant-phallus », *Antenne clinique de Gap*, Séance du 3/3/2013.
[40] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 228.
[41] Miller J.-A., « Le cas Sandy… », *op. cit*.

signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants »[42].

Effets de la cure

Ce travail d'« élucubration de savoir » effectué, quels en ont été les effets pour Hans et pour Sandy ?
On a vu que le retour dans la famille recomposée de Sandy avait correspondu à la disparition totale de la phobie des chiens. Demeurant la préférée de la mère, « *girl* » de son frère, elle s'appuie sur ce nouveau père maintenant, *par sa présence*, un écart suffisant entre les « trois termes de la relation mère-enfant-phallus ». Il n'est du reste pas certain, s'inquiète J. Lacan[43], que Sandy n'en vienne pas à incarner la « *girl-phallus* », « *devenue toute entière quelque chose qui vaut plus que le frère* »[44].
Pour Hans également, la « résolution curative » du symptôme phobique a soldé le procès analytique avec la particularité, précise J.-A. Miller, dans son commentaire[45], d'une « *déviation de la métaphore paternelle chez Hans* », produisant un dédoublement entre la mère et la mère du père détentrice de l'autorité. Bien qu'« hétérosexuel », cette « *dérivation féminine du Nom-du-Père* »[46], commente J.-A. Miller, « *situera Hans dans une position féminine* »[47].

Une politique du symptôme

Se déduit de ces deux cas survolés la position éthique du psychanalyste qui, attentif au « vouloir-dire » des sujets, va soutenir, dans leur rencontre symptomatique avec le réel, les constructions signifiantes échafaudées.
« *Analyser l'enfant* », c'est « *suivre et comprendre ce qu'il raconte* » indique J. Lacan en commentant le cas de Sandy[48].

---

[42] Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 519.
[43] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 74.
[44] *Ibid*., p. 74.
[45] Miller J.-A., « La relation d'objet. Présentation du Séminaire IV (II) », *La lettre mensuelle*, N° 129, Mai 94, p. 4.
[46] *Ibid*., p. 4.
[47] *Ibid*., p. 4.
[48] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit*., p. 72.

Du reste, Freud, dès le début de son frayage, maintiendra avec fermeté ce cap éthique en s'insurgeant contre les traitements coercitifs, correctifs, qu'animait, à son époque, une volonté normative de faire taire la vérité du symptôme.
« *On réduit en grondant les enfants dans leur nursery leurs phobies* », écrit-il dans le commentaire du petit Hans[49]. « *Elles rétrocèdent* – poursuit-il – *au bout de quelques mois ou de quelques années, et guérissent en apparence mais personne ne saurait dire quelles altérations psychologiques nécessitent une semblable "guérison" ni quelle modification de caractère elle implique* ».
Cette mise en garde adressée par Freud à ses contemporains devrait pouvoir interroger les tenants modernes de méthodes comportementalistes dont, en un autre développement, Freud hypothèque la dangerosité déduite de ces traitements autoritaires :
« *L'expérience a montré qu'il était impossible, voire dans certains cas dangereux de tenter de guérir une phobie par des méthodes violentes, c'est-à-dire en mettant le malade dans une situation où, après qu'on l'a privé de ses moyens de défense, il est contraint de subir les assauts de son angoisse libérée* »[50].
Mais en convoquant chez le sujet la responsabilité de son symptôme, la psychanalyse propose une voie différente, « voie royale » pour le traitement spécifique des névroses et des psychoses aussi, et cela, en dépit du fait que certaines techniques dédiées ont pu « dévoyer » son éthique par le recours à la suggestion et aux contraintes éducatives.
Pour illustrer cette pente, je ne résiste pas au plaisir de vous lire un extrait du dialogue noué entre Hans et son père[51], autant assistant-psychanalyste, qu'éducateur obligé :
Le père : « Aimes-tu Anna ? ».
Hans : « Oui, je l'aime beaucoup ».
Le père : « Préfèrerais-tu qu'Anna ne fut pas venue au monde ou bien préfères-tu qu'elle y soit ? ».
Hans : « J'aimerais mieux qu'elle ne fut pas venue au monde… ».

[49] Freud S., « Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 194.
[50] *Ibid.*, p. 176.
[51] *Ibid.*, p. 143.

Le père : « Puisque tu préfèrerais qu'elle ne fut pas venue au monde, c'est que tu ne l'aimes pas du tout ».
Hans (approbateur) : « Hum, hum ».
Le père : « C'est pourquoi tu as pensé que lorsque maman lui donne son bain, si elle la lâchait, alors Anna tomberait dans l'eau… ».
Hans (complétant la phrase) : « …et mourrait ».
Le père : « Et tu serais seul avec maman. Et un bon petit garçon ne doit pas souhaiter cela ».
Hans : « Mais il peut le penser ».
Le père : « Ce n'est pas bien ».
Hans : « S'il le pense, c'est bien tout de même pour qu'on puisse l'écrire au professeur ».
A cet égard, l'exclamation élogieuse de Freud, « Le brave petit Hans ! », peut sans aucun doute s'adresser au « désir décidé » imputé à ce garçonnet à la recherche, sur le support de ses « fomentations mythiques », des origines de son symptôme phobique. Dès lors, la phobie, saisie par J.-A. Miller comme « *petit Nom-du-Père* »[52], pourra, dans ce temps de la « cristallisation symptomatique », permettre à l'enfant d'interroger le « savoir authentique », celui de l'inconscient noué à l'énigme de son existence.
Les « meilleurs analystes » seraient ceux qui, pour M. Sylvestre, loin de faire « obstacle » à ce processus le « *préservent, l'endiguent, le dirigent* »[53]. Attentifs à « *laisser faire à l'enfant sa névrose tranquillement* », ils l'invitent à extraire de la langue ses potentialités créatrices, convoquées face à la castration de l'Autre, là où, précisément la réponse fait défaut.

Deux mots en guise de conclusion

La névrose infantile, *comme temps logique*, cristallise, sur fond de manque maternel, le procès de sexuation auquel l'enfant se soumet, pas sans symptômes phobiques notamment.

[52] Miller J.-A., « Introduction à la logique du petit Hans selon Lacan », *La logica de la cura*, EOL, Buenos Aires, 1993, pp. 9-41.
[53] Sylvestre M., « La névrose infantile selon Freud », *op. cit.*, p. 114.

Au regard des coordonnées de l'Œdipe, « bien-dire » la jouissance, la faire passer au signifiant s'imposera à l'enfant pour obtenir réponse *personnelle* à ses questions quant au sexe et à l'existence, et pour trouver *tranquillement* une solution « palliant » l'insuffisance de la métaphore paternelle à traiter toute la jouissance.
Et, à ce niveau, la rencontre avec l'analyste pourra permettre à l'enfant, *analysant à part entière*, qu'aux questions « infinies » qui le taraudent, il soit invité à trouver sa réponse singulière s'autorisant en cela de l'implicite d'un : « Tu peux savoir… ».

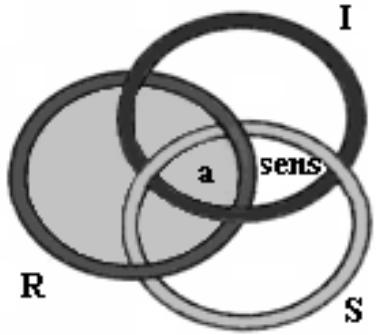
Salvatore MAUGERI

La phobie, entre dénouage et moment de conclure

Nous allons nous référer à un cas d'Hélène Deutsch, pour tenter d'illustrer en quoi la phobie est *une sorte de temps pour comprendre*, qui succède à un moment d'ébranlement subjectif, autrement dit un dénouage des registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. La phobie constitue donc en soi *une solution transitoire* qui permet de tenir la structure, tant que le sujet ne se décide pas à conclure sur l'orientation qu'il va donner à sa jouissance.

Ce titre fait référence aux *temps logiques* dégagés par Lacan, qu'il décline en trois modalités : il distingue d'abord *l'instant de voir*, où le sujet se confronte à un événement, pour lequel il est à court de ressources symboliques qui lui permettraient de produire du sens. Il va donc lui falloir *un temps pour comprendre*, qui peut être plus ou moins long selon les sujets, jusqu'à *un moment de conclure* sur la signification à donner à l'événement en question.

Parler de *dénouage* est une façon de faire allusion au dernier enseignement de Jacques Lacan, qui, avec les nœuds borroméens, nous offre un nouvel outil pour approcher la réalité psychique du sujet. Il envisage donc le psychisme comme le nouage de trois registres : *le symbolique*, qui concerne tout ce qui touche au langage, aux mots, *l'imaginaire* qui renvoie à la fois à l'imagination, à l'image ainsi qu'au corps, et *le réel*, qui est ce qui de la réalité ne peut ni se signifier ni se représenter, donc est impensable car impossible à dire et à imaginer.



Lacan a mis en évidence que, lorsque nous produisons du *sens* pour tenter de signifier notre réalité, nous faisons fonctionner ensemble les registres de l'*imaginaire* (I) et du *symbolique* (S), ce qui apparait dans le schéma à l'intersection des ronds I et S. Du coup, on comprend mieux pourquoi Lacan dit du *réel*, qu'il est *hors-sens*, il échappe au sens (rond R grisé).
Au centre de ce nœud, il inscrit *l'objet petit a*, qui représente l'objet qui cause le désir du sujet. Il occupe une position centrale parce qu'il est un mixte de réel, de symbolique et d'imaginaire.

Le cas que nous présentons est un jeune homme de 20 ans, qui consulte la psychanalyste Hélène Deutsch, un peu poussé par sa famille à vrai dire, qui attend de lui qu'il analyse son homosexualité.
Il est le dernier d'une fratrie de 3 enfants. Son frère aîné a 10 ans de plus que lui. Il a été élevé à la campagne et il voulait même être fermier.
Il était le préféré de sa mère. Toujours collé à elle, il l'accompagnait dans ses moindres occupations.
Il n'a pas vraiment de souvenirs de son enfance, si ce n'est un événement traumatique qui est survenu quand il avait 7 ans, et qui semble avoir été un tournant important de sa vie.
Alors qu'il jouait tranquillement dans la cour de la ferme, son frère sauta brusquement sur lui par derrière, le serra très fort à la taille et s'écria : « *Moi, je suis le coq et toi, tu es la poule !* ». Il essaya de se défendre en vain, mais il dut s'incliner face à ce frère plus fort, tout en protestant : « *Je ne serai pas la poule !* ».

Après cet épisode, il lui était important d'éviter son grand frère de peur qu'il ne renouvelle ses « *attaques sadiques* ». Ce dernier ne manquait pas de le taquiner lorsqu'ils croisaient une poule : « *C'est toi !* ».

Progressivement, il se mit à éviter les poules. Ce furent donc les premières manifestations de sa phobie des poules. Il restait enfermé dans sa chambre et il ne pouvait la quitter que si une personne de confiance lui assurait qu'il ne risquait pas d'en rencontrer une.
Pourtant, jusque-là, il appréciait particulièrement ces animaux. En effet, les poules étaient l'objet de ses préoccupations, d'autant plus qu'elles suscitaient un grand intérêt pour sa mère. Il aimait l'accompagner dans le poulailler pour l'observer contrôler la ponte des œufs. Pour cela, elle palpait le cloaque des volailles et lorsqu'un œuf était pondu, il éprouvait une grande réjouissance.
Au moment du bain, s'était installé une sorte de jeu avec sa mère au cours duquel il lui demandait si elle pouvait contrôler avec son doigt s'il n'avait pas par hasard pondu un œuf.
Il avait même un certain plaisir à retenir ses excréments, il couvait des « *œufs fécaux* » partout dans sa chambre pour les offrir ensuite à sa mère, et il fut étonné qu'elle n'accueille pas ses dons avec le même enthousiasme que lorsqu'il s'agissait des poules. Après que sa mère eut refusé ses cadeaux, le plaisir anal devint davantage autoérotique, au même titre que la masturbation pénienne.
L'analyse révèle qu'à ce moment de son enfance, il se représentait sa mère comme étant dotée d'un pénis.
Toujours avant ses 7 ans, il se souvient qu'il avait observé un coq sauter sur une poule, à laquelle il s'était identifié, nous précise H. Deutsch, « *rôle passif* » que viendra réveiller par la suite « *l'agression sexuelle ludique* » de son grand frère.
C'est au moment où le grand frère quitta la maison pour ses études, que sa phobie disparut et ce, pendant 6 ans.

Pendant la puberté, lorsqu'il apprit que son frère avait eu une relation avec leur gouvernante française, il tenta lui aussi de la séduire. Après avoir été éconduit par la jeune femme, il l'agressa « *par derrière et tenta de la violer* ».

Après cet événement, la famille décida qu'il devait quitter la maison. Il entra à l'école de la ville et fut logé chez un professeur, auquel il s'attacha beaucoup.
À 16 ans, quand il revint pour les vacances au domicile familial, il fut de nouveau pris d'accès phobique. Ce réveil de ses symptômes phobiques correspondit au moment où il apprit que son frère était homosexuel.
Dès son retour en ville, il fit la connaissance d'un beau jeune homme et eut ses premières expériences homosexuelles.

Quelques années plus tard, à la demande de ses parents, il débute donc un travail analytique, qu'il abandonne quelques temps, avant de le reprendre ensuite de façon plus décidée. Dans un rêve, il lutte contre un jeune homme. Il voit une femme qu'il reconnaît comme étant « *l'instigatrice du combat* ». À bout de force, il sait que l'autre va le tuer, pourtant il formule « *je me suis suicidé* », pense « *c'est tout ce que je mérite !* », avant de conclure « *c'est bien noble de ma part de prendre la faute sur moi* ».
L'analyse du rêve a permis de révéler l'agressivité que le sujet retournait contre lui-même, comme si ce que le sujet ne se pardonnait pas, c'était d'avoir cédé quelque chose de sa virilité en abandonnant la lutte.
Ce rêve dévoile également ce qui semble avoir été le véritable enjeu de la rivalité avec le frère, à savoir la mère.
Au bout de quelques mois, la cure de ce jeune homme se termina par un revirement de son orientation sexuelle vers l'hétérosexualité.

Livrons dans un premier temps l'analyse que fait Hélène Deutsch de ce cas.

Elle indique que l'angoisse de castration soulevée par l'attaque et les moqueries du frère se transforme en « *peur d'animaux inoffensifs* »[1], et elle précise que la phobie des poules consiste à « *déplacer le danger intérieur vers le monde extérieur* »[2], d'où les mesures

[1] Deutsch H., « Un cas de phobie des poules », *La psychanalyse des Névrose,* p. 246.
[2] *Ibid*., p. 250.

d'évitement qui s'ensuivent. En effet, « *le symptôme phobique* [*détient*] *un signal d'alarme destiné à le protéger de l'angoisse* »[3].
Hélène Deutsch souligne que les symptômes phobiques que notre sujet a développé sont liés au fait qu'« *il n'avait pas eu accès à la signification plus profonde de cet épisode pour le développement de sa vie psychique* »[4].
Son souvenir d'enfance où il avait vu un coq sauter sur une poule confère à l'attaque de son frère « *la signification de l'acte sexuel entre le coq et la poule* »[5], ce qu'il rattachera au coït parental[6]. Ainsi, Deutsch repère une « *première organisation œdipienne normale* ».

Mais c'est surtout la remémoration du plaisir anal éprouvé lors du jeu avec la mère au moment du bain, qui est, pour Hélène Deutsch, fondamental pour la signification de la phobie, puisqu'elle considère cette fixation anale comme une prédisposition à l'homosexualité[7]. Saisi par l'angoisse, le sujet aurait refoulé toute tendance homosexuelle et « *préféré prendre des mesures phobiques* »[8].
Ainsi, « *la scène avec son frère signifiait pour lui une scène de séduction homosexuelle* » et du coup, sa phobie des poules apparaît comme une « *défense contre sa propre homosexualité passive* »[9].

Et puisqu'à cette époque, dans le fantasme du petit garçon, la mère était dotée du phallus imaginaire, Hélène Deutsch fait l'hypothèse que dans l'agression, « *le frère s'était mis à la place de la mère* »[10]. De ce fait, après s'être dans un premier temps identifié à « *la mère séductrice* » dans le plaisir anal autoérotique, il s'identifie dans un second temps, à 16 ans, au frère agresseur, en devenant lui-même homosexuel. Dans les deux cas, s'identifier au partenaire actif lui permettait de conserver à la fois sa virilité et l'usage de son organe mâle, donc d'éviter la castration. Et Deutsch pointe très finement que

[3] *Ibid*., p. 256.
[4] *Ibid*.
[5] *Ibid*., p. 248.
[6] *Ibid*., p. 251.
[7] *Ibid*., p. 248.
[8] *Ibid*., p. 252.
[9] *Ibid*., p. 250.
[10] *Ibid*., p. 248.

c'est par identification au partenaire amoureux choisi, que la jouissance passive de l'expérience était possible[11].

Dans les pages 305 à 307 de son Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Lacan reprend ce cas d'Hélène Deutsch pour illustrer la spécificité clinique de la phobie.
Il précise que loin d'être « *une entité clinique* », elle est plutôt « *une plaque tournante* »[12], où le sujet est susceptible de « *virer* » soit vers la névrose (hystérique ou obsessionnelle), soit vers la perversion, « *à condition que se produise le passage au champ de l'Autre* »[13]. Le symptôme phobique signe en quelque sorte l'entrée dans la structure. Chez notre patient, Lacan soutient que c'est le temps d'avant « *le déchaînement du symptôme* » phobique, qui permet de mieux cerner le statut des poules dans le fantasme du sujet.
En effet, à travers le jeu qui s'était instauré avec la mère au moment du bain, le sujet aspirait à « *fournir l'objet* » qui suscitait tant l'intérêt de sa mère, objet qu'il convient selon Lacan de considérer comme un *objet a*, comme cet « *œuf* » jadis libéré qui l'a fait naître comme sujet aimable et désirant au champ de l'Autre.

À partir du moment où un sujet consent à entrer dans le langage, Lacan précise que le sujet va se constituer dans son rapport aux mots, qui le désignent dans son entourage. En effet, son être se définit en tant qu'il est représenté (au moins) par un signifiant (S_1), auprès d'un autre signifiant (S_2), là où il n'est pas (il n'y est pas car il est seulement représenté). Et comme il est impossible dans cette opération que le sujet puisse nommer totalement son être par le signifiant, il s'ensuit un « *manque-à-être* », une perte que Lacan nomme *objet a*. Perdu, cet *objet a* va devenir l'objet qui cause le désir

[11] Lorsqu'il apprend que son frère est devenu homosexuel, s'opère chez lui une nouvelle bascule de la signification de la scène traumatique, l'amenant à se défendre contre sa propre jouissance éprouvée en position féminine Il devient également homosexuel mais ne peut assumer son homosexualité que si elle reste défense c'est-à-dire active. Il s'identifie ainsi à son frère en position de sujet désirant. Ainsi, il évite certes d'être l'objet de l'autre mais sa jouissance se trouve précisément dans l'identification au partenaire qu'il choisit.
[12] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, mars 2006, p. 307.
[13] *Ibid.*

et apparaître comme ce « *complément d'être* » derrière lequel le sujet ne va cesser de courir, dans sa dialectique avec l'Autre. Voici comment Lacan représente le discours du maître, qui n'est autre que le discours de l'inconscient :

$$\uparrow \quad \frac{S_1}{\$} \quad \rightarrow \quad \frac{S_2}{a} \quad \downarrow$$

Pour Lacan, il est probable que dans sa subjectivité, ce petit garçon ait pu se soutenir du signifiant maître « *poule de luxe* »[14] auprès de sa mère. En effet, ce signifiant avait tout son poids au niveau imaginaire, parce qu'il n'était pas juste une poule de plus pour sa mère, mais une « *poule de luxe* » car celle-ci « *n'était pas dans la basse-cour* »[15], de même que dans la rivalité avec son frère aîné, il pouvait ainsi jouir d'une place d'exception auprès de sa mère.

Si l'on schématise le discours du maître avant l'événement traumatique[16] :

$$\uparrow \quad \frac{S_1 \text{ (poule de luxe)}}{\$ \text{ (sujet)}} \quad \rightarrow \quad \frac{S_2 \text{ (mère)}}{a \text{ (œuf, excrément)}} \quad \downarrow$$

Dans son psychisme, ce signifiant « poule » acquiert une position maîtresse, parce qu'il véhicule une jouissance imaginaire lui faisant croire à sa place d'*Un*, d'*unique* auprès de sa mère.
C'est plus particulièrement l'énoncé du frère au moment de l'agression, « *Moi, je suis le coq, et toi, tu es la poule* », qui va produire un effet sur le sujet. Dans la relation narcissique de rivalité, Lacan y voit « *le passage à une relation de pouvoir* »[17].

[14] *Ibid*., p. 306.
[15] *Ibid*.
[16] Le sujet se fait représenter par le signifiant « *poule de luxe* » auprès de sa mère, et l'objet qui est produit dans cette combinaison est l'œuf, c'est-à-dire l'excrément.
[17] *Ibid*.

Comme signifiant, « coq » a l'avantage de s'opposer à « poule », donc dans sa répartition des rôles, le frère introduit à la fois la différence des sexes[18], la signification sexuelle et l'énigme du rapport entre les sexes. Le sujet, comme « poule », est donc réduit à être un objet sexuel, sexué du côté féminin, au regard du « coq ».
La scène traumatique, qui bouleverse les significations du fait de la redistribution des places de chacun, entraînerait une sorte de réécriture du discours du maître[19] :

$$\uparrow \quad \frac{S_1 \text{ (poule)}}{\$ \text{ (sujet)}} \quad \rightarrow \quad \frac{S_2 \text{ (frère, coq, mère phallique)}}{a \text{ (objet sexuel féminin)}} \quad \downarrow$$

L'enfant aurait bien voulu continuer à ignorer que « la poule » fait couple avec « le coq ». C'est donc l'acte du frère qui introduit un sens sexuel et qui confère par là un statut signifiant, au sens symbolique du terme, au signifiant « poule ». Lacan souligne en effet que le frère va introduire « *une fonction parfaitement signifiante* »[20] au signifiant « poule » jusque-là imaginarisé. Tant que « poule » est lié au moi idéal et à l'Autre qui ne manque pas, ce n'est pas un signifiant au sens symbolique du terme, c'est plutôt *une signifiantisation de la jouissance*.

Le signifiant « coq » rompt l'harmonie imaginaire, phallique avec « la poule ». Le signifiant « poule » enrobait le sujet de l'idéal viril pourvoyeur du phallus pour la mère. Il était une « poule » qui avait le phallus et « coq » fait passer « poule » au registre du manque, puisqu'il devient un signifiant de la féminité.
L'enfant perd son enveloppe narcissique ainsi que la jouissance imaginaire qui l'accrochait à l'Idéal, tant dans son rapport à l'Autre, qu'au niveau de son image spéculaire[21].

---

[18] En d'autres termes, cela instaure la sexuation, qui met en jeu la question de l'avoir phallique.
[19] Désormais, si le sujet continue à se faire représenter par le signifiant « poule », cette fois-ci auprès du « coq », du frère, voire de la mère phallique, l'objet qui est produit sera l'objet sexuel féminin.
[20] *Ibid*.
[21] Lacan propose l'écriture I(A) pour l'*Idéal du moi* et i(*a*) pour le *Moi idéal*.

« Coq » devient l'élément organisateur et permet la promotion du signifiant « poule » comme symbolique. Quand « poule » passe au symbolique, il devient source d'angoisse, et comme symbolique, il n'est plus pourvoyeur de jouissance. Autrement dit, c'est parce qu'il acquiert un statut symbolique que « poule » devient un signifiant qui fait peur. Comme symbolique, il interprète le manque et pointe le réel de l'impossible jouissance avec la mère.

C'est ainsi que Lacan nous éclaire sur cet ébranlement subjectif, qu'on peut considérer comme un dénouage des registres réel, symbolique et imaginaire, qui précipitera ensuite le sujet vers le « *carrefour structural* » de la phobie : « *C'est alors qu'il y a virement, je ne dis pas virage, de ce qui est investi dans une certaine signification, d'un registre à l'autre, de l'imaginaire au symbolique* »[22].
C'est lorsque la signification glisse de l'imaginaire au symbolique, que l'objet *a*, libéré, apparaît dans le champ narcissique. Par-là, Lacan veut aussi indiquer comment l'amour est pris dans le rapport au réel de l'objet *a*, d'où son écriture i(*a*), où petit *a* est voilé par l'image. Quand le sujet accède à la symbolisation, le voile imaginaire qui recouvrait l'objet *a* tombe, l'objet *a* fait irruption dans le Moi et l'angoisse apparaît. C'est donc ce qui se passe à la frontière entre l'imaginaire et le symbolique au niveau du sens, qui va pousser le sujet à établir ce qui se joue entre l'imaginaire et le réel, c'est-à-dire entre d'un côté le rapport phallique à la mère, où l'enfant s'évertuait à être aimable pour représenter le phallus, et l'impossible rapport de jouissance à la mère.

Quand la relation narcissique à l'image du corps i(*a*) se voit dérangée par l'irruption de l'objet réel, le caractère sexuel dévoilé par le signifiant presse le sujet dans l'issue de s'accrocher à l'énoncé phobique « *poule qui fait peur* » pour mieux se protéger de l'angoisse. C'est l'inconciliable de cette dimension sexuelle de l'inconscient avec l'image spéculaire et l'idéal, qui entraîne le nouage par le symptôme phobique.
Pour Lacan, « *ce qui se passe au niveau de la phobie* »[23], c'est comme si ce signifiant « coq » propulsait le sujet devant une sorte

[22] *Ibid*., p. 306.
[23] *Ibid*., p. 305.

d'idéal énigmatique, un autre miroir où se présente à lui une nouvelle combinaison de l'objet *a* et de l'image du corps. Ce n'est plus le miroir idéal de la mère dans lequel il aimait se reconnaitre, car cet autre signifiant redistribue les places de chacun, et du coup, altère toutes les significations. C'est pourquoi, nous précise Lacan, « *le signifiant se présente comme ce qu'il est au regard du narcissisme, à savoir comme dévorant* »[24].

C'est à travers ce virement que Lacan nous amène à penser « *la vraie fonction de la phobie, qui est de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur, car, au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante* »[25], d'où l'importance des mesures d'évitement. C'est ce qui amène Lacan à avancer que dans la phobie, le désir est, non pas insatisfait comme dans l'hystérie, non pas impossible comme dans l'obsession, mais « *prévenu* ». Face à cette modalité du désir comme empêché, le symptôme apparaît comme une « *formation de compromis* », permettant à la fois la défense et la satisfaction substitutive.

Dans *La Lettre Mensuelle* N° 250, Christiane Alberti reprenant ce cas nous indique que « *l'intervention du frère déloge le sujet de sa place d'objet* [*qu'il se destinait à être pour la mère*]*, et ce, à double titre : par l'introduction d'un savoir sur le désir de la mère – il intervient comme un père et structure la rivalité – et par le renvoi à l'identification sexuée* »[26]. L'important dans ce qui constitue « *l'efficace des phobies* » nous dit Lacan, c'est que le sujet « *fasse passer ce phallus dans le symbolique* »[27] et c'est pourquoi le symptôme est organisateur.

La phobie démontre les raisons pour lesquelles il y a symptôme : il manque un élément organisateur qui fixe ce qui circule entre la mère et l'enfant, cette dimension phallique qui n'est qu'imaginaire et fantasmatique, où le phallus n'est donc qu'imaginaire et n'opère pas encore comme fonction phallique. Lorsque le phallus passe au

[24] *Ibid*., p. 307.
[25] *Ibid*., p. 307.
[26] Christiane A., « La famille conjugale, le ''famil'' », *La Lettre Mensuelle*, N° 250, Numéro spécial, Juillet/Août 2006.
[27] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 323.

symbolique, il permet de symboliser le désir de la mère, sinon ce désir peut virer au réel et la mère peut apparaître comme énigmatique, capricieuse ou bien manquante, et là, l'angoisse apparaît. Il manque donc un élément organisateur qui attribue à la mère, à l'enfant et au phallus une place fixe. Il s'instaure donc un ordre de la nécessité pour permettre à l'enfant d'effectuer ce passage d'une relation primitive à l'objet au phallus symbolique.

On avait l'harmonie narcissique avec ces trois éléments (mère, enfant, phallus) et intervient le « coq », comme quatrième élément, qui instaure l'ordre symbolique. C'est en quoi le symptôme phobique réalise une fonction identique au Nom-du-Père, puisque comme quatrième élément, il ordonne la différence des sexes (« coq »/« poule »), le champ du désir et la jouissance comme impossible.
Le frère, tel un père, est donc venu interpréter le désir de la mère et livrer un savoir sur l'objet qu'il aurait été pour elle. C'est au moment précis où l'objet *a*, éclairé par le savoir du frère, fait effraction dans le champ du narcissisme, que l'*Un*, qu'il aspirait pourtant à devenir pour sa mère, « *il ne veut pas l'être* » car la mère devient tout d'un coup réelle, toute-puissante et pour mieux se protéger de l'angoisse qui en résulte, le sujet se propulse sur la plaque tournante de la phobie. La phobie instaure un écran symbolique qui fait séparation avec la mère, devenue un Autre qui n'est plus fréquentable.
Là où était la jouissance imaginaire, la phobie installe une dimension symbolique permettant au sujet de distinguer l'Autre comme lieu du signifiant et l'objet *a*. La phobie réalise cette disjonction entre l'Autre comme lieu de réponse et l'objet.
Le symptôme phobique pousse l'enfant à se repositionner par rapport à l'ordre symbolique, à la jouissance et au désir de la mère. Les cartes des rapports sont redistribuées, et face à la fonction symbolique, il aura à déterminer sa position sexuelle.

Ce temps pour comprendre de la phobie va être déterminant pour le sujet quant à sa responsabilité vis-à-vis de sa jouissance. Il s'agira alors pour lui de conclure sur l'orientation qu'il donnera à sa jouissance dans le cadre de son fantasme, c'est-à-dire la façon dont il se positionnera désormais vis-à-vis du désir de l'Autre.

S'il choisit la voie de la *névrose*, son « *manque-à-être* » le poussera dans une quête désirante pour tenter de retrouver cet objet *a* dans sa dialectique avec l'Autre, afin d'y sustenter son être, voire pour continuer à viser l'exception et l'idéal dans l'Autre.
Dans ce cas, le texte de son fantasme s'écrirait ainsi : *$* <> *a*

S'il choisit la voie de la *perversion*, il jouira à délivrer l'objet qui manque à l'Autre pour fournir à celui-ci ce « *supplément* » qui le rendrait complet, c'est-à-dire non châtré[28]. Il s'agit de restituer à l'Autre la jouissance qui lui fait défaut pour continuer à faire exister une version de l'Autre qui ne manque pas.
Dans ce cas, l'écriture du fantasme serait plutôt : *a* <> *$*

[28] Dans le Séminaire XVI, Lacan utilise le terme d'« *hommelle* » pour qualifier la femme non soumise à la castration, ce qui peut renvoyer à la tentative du pervers pour faire exister *La Femme* en tant qu'elle serait toute.

Rémy BAUP

La phobie comme plaque tournante

La manifestation phobique est des plus singulières. Pour le psychiatre, elle est un trouble caractérisé par une terreur devant un objet, un être vivant, ou une situation. Ainsi Mme X a peur des microbes. Elle a si peur des microbes qu'elle se lave sans cesse les mains, plus de 100 fois par jour. Son psychiatre lui explique que sa peur est irrationnelle et injustifiée. C'est donc une phobie qu'il traitera avec une thérapie comportementale. En 15 jours, il faudra passer à 50 lavages de mains. Et dans un mois à moins de 10 ! Il faut apprendre à apprivoiser la peur. Mais pour le psychanalyste, la phobie est avant tout un symptôme, un symptôme et non une névrose à quoi on l'assimile trop rapidement. C'est pourquoi Lacan, dans son Séminaire du 7 mai 1969, *D'un Autre à l'autre*, a caractérisé la phobie de « *plaque tournante* » : « *La phobie n'est pas du tout à voir comme une entité clinique, mais comme une plaque tournante.* […] *Elle vire plus que communément vers les deux grands ordres de la névrose, hystérie et névrose obsessionnelle, elle réalise aussi bien la jonction avec la structure de la perversion* »[1].

Au-delà de cette compulsion obsessionnelle, il y a donc la peur, la peur phobique des microbes. Doit-on traiter l'affect ? Doit-on se centrer sur l'objet phobique (les microbes) ? Je vous propose en guise d'orientation ce commentaire de Jacques-Alain Miller : « *La peur, c'est pathétique, c'est un affect. Allons donc chercher un terme qui lui soit opposé de façon polaire. Ce doit être un terme qui appartient au registre que nous disons du signifiant. C'est d'autant plus justifié qu'une phobie, si ça s'éprouve au niveau de l'affect, ça s'analyse au niveau du signifiant. Et c'est au point que, dans la cure du petit Hans, la phobie a pu être définie par Lacan comme "un cristal signifiant". Un cristal signifiant, c'est une formation de l'inconscient faite d'un nombre limité de signifiants dont l'enfant explore toutes les permutations possibles. Une phobie, ce n'est pas une peur, cela ne*

1 Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 307.

se réduit nullement à une peur. Une phobie, telle qu'elle se révèle dans une cure d'orientation analytique, c'est une élucubration de savoir sur la peur, ou sous la peur, dans la mesure où elle est son armature signifiante »[2].

Quelques remaniements théoriques

La phobie, parce qu'elle est une plaque tournante et non une entité clinique, peut aussi faire tourner la tête au praticien.
Elle possède une assise, à savoir un certain traitement du réel, mais elle a aussi un destin qui peut être des plus labiles. Les différentes théorisations de la phobie témoignent de cette labilité qui se laisse difficilement appréhender par les classifications cliniques.

Avant Freud, c'est-à-dire avant un article où il s'est intéressé à la phobie, « Obsessions et phobies »[3] en 1894, cette manifestation était considérée par la psychiatrie classique comme un signe de dégénérescence ou comme appartenant à la neurasthénie. Dans cet article, Freud montre que dans la phobie comme dans l'obsession, il y a l'idée qui s'impose, mais que dans la phobie, c'est essentiellement l'affect d'angoisse qui est prédominant. Rappelons-nous ce que Lacan dira par ailleurs, à savoir que tous les affects sont trompeurs sauf l'affect d'angoisse. Freud montre par ailleurs qu'il n'y a pas véritablement de refoulement de la représentation perturbatrice dans la phobie mais plutôt un déplacement de l'affect sur une représentation. L'isolation ne joue pas comme dans la névrose obsessionnelle. Freud en conclut que ce serait l'accumulation d'excitation somatique (liée à une excitation sexuelle) qui se transformerait directement en angoisse. Il fait alors de la phobie *une névrose actuelle.* Si ce point théorique est dépassé, il conserve néanmoins quelques accents de vérité. Freud fait en effet le postulat d'une angoisse qui résulterait d'un excès de jouissance.

Puis, Freud se rend compte que derrière les manifestations phobiques se cachent des manifestations inconscientes en lien avec

2 Miller J.-A., Intervention aux journées d'études de l'institut de l'enfant, « Peur d'enfants », 19 mars 2011.
3 Freud S., « Obsessions et phobies », (1894), *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1978.

des éléments refoulés. Il fait alors de la phobie une hystérie d'angoisse.

En 1920, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*[4], Freud relie la phobie à l'angoisse de castration. Elle reste une manifestation refoulée, qui revient néanmoins en se fixant sur une perception liée à une situation ou à un objet extérieur.
Plus tard, avec l'analyse du petit Hans[5], il définit l'objet phobogène comme signal d'angoisse de castration. Le cheval (objet phobogène) provoque l'évitement ou la fuite (phobie).

Je vous propose maintenant de prendre un peu de recul…

Tout au long de son œuvre, Freud tente de cerner au plus près deux questions existentielles :
Qu'est-ce qu'un père ?
Que veut une femme ?
Cette dernière question est essentielle dans la constitution de la phobie. Elle s'est posée pour chacun d'entre nous, dès notre plus jeune âge, car nous avons eu à faire l'expérience d'une mère qui n'était pas toute mère, qui a montré qu'elle était divisée entre son être-mère et son être-femme. Qu'est-ce qu'un père, pour qu'une mère ne soit pas toute avec son enfant et se tourne vers ce tiers ? Ce père n'est bien sûr par forcément à entendre comme le géniteur, mais ce vers quoi s'oriente le désir de la mère. La mère n'est plus comblée par ce qu'elle offre à l'enfant (par le nourrissage) ni même par ce que l'enfant lui apporte (les fèces). L'enfant réalise qu'il n'a pas ce qu'elle désire. Il peut être tenté d'en rester là, d'être ce qu'elle veut, campant dans la position de vouloir être l'objet avalé tout cru ou d'être l'objet rejeté comme une merde.
Durant cette période infantile, l'enfant éprouve de l'intérêt mais aussi de la crainte pour toutes ces représentations de l'Autre dévorateur. Nous en retrouverons les formalisations imaginaires au travers de ces personnages (sorcières, monstres, animaux…), qui peuplent l'univers des enfants.

4 Freud S., *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, Paris, PUF, 1978
5 Freud S., « Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979.

La fonction symbolique est essentielle pour traiter le réel. Il va de soi que tout le réel ne peut être traité par le symbolique et cela ne va pas être sans effet sur la constitution de notre personnalité. C'est même ce qui concourt à la singularité absolue de chacun d'entre nous. L'un des modes de traitement du réel est la métaphore. Son opérateur essentiel a été nommé par Jacques Lacan « métaphore paternelle ».

Il arrive que le processus de métaphorisation soit défaillant même si l'opérateur est en place. C'est alors que le sujet, dans certains cas, peut effectuer un lien métonymique en lieu et place de la métaphore défaillante. Mais l'opération génère tout de même de l'angoisse et cette angoisse va alors se corréler à une représentation imaginaire, à savoir un objet phobogène. Cet objet vient masquer l'absence de symbolisation de l'objet perdu. C'est en ce sens que la phobie est essentiellement une maladie de l'imaginaire (même si elle réclame aussi une armature symbolique). Un peu de bon sens suffit à vérifier cette assertion : les enfants ont peur des loups sans pour autant en avoir jamais rencontré dans leur chambre ! Lacan mettra en évidence que l'important n'est pas tant l'objet phobogène, mais la production d'un signifiant « *à tout faire* », qui vient masquer l'angoisse fondamentale : « *Pour combler quelque chose qui ne peut se résoudre au niveau du sujet, au niveau de l'angoisse intolérable, le sujet n'a d'autre ressource que de se fomenter un tigre de papier* »[6].

Destins d'une phobie

La phobie peut témoigner d'un destin différent en fonction de certaines contingences. Nous avons isolé trois devenirs possibles :

- Les phobies peuvent correspondre à un temps de constitution de la personnalité. À ce titre, elles sont donc transitoires. Nous connaissons tous les nombreuses phobies qui peuplent l'enfance et qui disparaissent par la suite ;

- Elles peuvent aussi se manifester lorsqu'un enfant montre des difficultés à trouver une assise à son identité, parce qu'il est privé de la consistance d'un discours structuré par une restriction de jouissance. Ainsi le père de Hans, qui bien que fort présent pour son

6 Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994.

fils, ne pouvait véritablement occuper sa place de père dans la constellation œdipienne. Nous voyons de façon paradigmatique combien, dans le cas du petit Hans, le travail de la phobie consiste dans un premier temps à faire appel à la fonction imaginaire, c'est-à-dire à des processus métonymiques qui visent au déplacement de l'angoisse de castration et à un appel (imaginaire) au père. Puis dans un second temps à un appel à la fonction symbolique, par des processus métaphoriques qui permettent la condensation, donc la symbolisation. Freud, puis Lacan (cf. le Séminaire du 22 mai 57, *La relation d'objet*), montrent combien Hans a utilisé, voire même épuisé tous les éléments imaginaires et symboliques, pour que le symptôme phobique puisse parer à la carence paternelle, qui ne lui permettait pas de dépasser la crise œdipienne. Lacan nous montre qu'avec le rêve du plombier, Hans change de derrière, c'est-à-dire, pour rester au plus près du rêve, « *change d'assise* ». C'est pourquoi la phobie peut, dans ce cas, être considérée comme un organisateur de la vie psychique dans une dynamique où l'angoisse, liée au fantasme et au désir sous-jacent, permet de subjectiver la crise œdipienne ;

- Elles peuvent enfin se manifester comme la résultante d'une organisation invalidante quant aux repères symboliques qui assurent l'assise du sujet. En ce sens, les manifestations phobiques peuvent s'installer durablement, y compris à l'âge adulte.

Phobie et structures

Coté névrose, la phobie témoigne que le sujet se confronte à l'angoisse de castration et qu'il trouve par le biais de l'objet phobogène un moyen de s'y soustraire.

Citons un passage de Lacan dans le Séminaire *La relation d'objet* :
« *Il suffit que vous portiez maintenant vos regards vers la forme la plus radicale de la névrose, la phobie, autour de quoi tourne tout ce discours de Freud, pour voir qu'elle ne peut pas se définir autrement que par ceci, qu'elle est faite pour soutenir le rapport au désir sous la forme de l'angoisse.*
Il y a une seule chose à ajouter pour la définir pleinement […] *La phobie, c'est bien le maintien du rapport au désir dans l'angoisse, avec un supplément plus précis – la place de l'objet en tant que visé*

par l'angoisse est tenue par ce que je vous ai expliqué longuement, à propos du petit Hans, être la fonction de l'objet phobique, à savoir Φ, grand Phi. Dans l'objet phobique, il s'agit bien du phallus, mais c'est un phallus qui prend la valeur de tous les signifiants, celle du père à l'occasion.
Ce qui est remarquable dans l'observation du petit Hans, c'est à la fois la carence et la présence du père – carence sous la forme du père réel, présence sous la forme du père symbolique, envahissant. Si tout cela peut jouer sur le même plan, c'est que l'objet de la phobie a la possibilité infinie de tenir une certaine fonction manquante, ou déficiente, qui est précisément ce devant quoi le sujet succomberait si ne surgissait à cette place l'angoisse »[7].

Côté perversion, le sujet ne se confronte pas à la castration mais opère un détournement de l'angoisse. L'angoisse n'est pas évitée mais tout simplement déniée. Lacan a pu montrer la différence entre l'objet fétiche et l'objet phobique. Tous deux ont une valeur signifiante, tous deux sont imaginarisés mais l'objet pervers masque la castration au point de la dénier (la mère demeure phallique derrière le voile), alors que l'objet phobique contient l'angoisse de castration. Dans le cas du petit Hans et de son intérêt particulier pour les culottes de sa mère, on peut observer combien « sa fixation » pour ce vêtement n'en fait pas pour autant un objet pervers d'élection.

Côté psychose, l'objet phobique peut permettre de localiser, de contenir des angoisses envahissantes, c'est-à-dire des excès de jouissance que le sujet n'a pas les moyens de réguler. En ce sens, la manifestation dite phobique n'est pas à considérer comme une défense contre une angoisse de castration mais davantage comme défense du réel. Si du point de vue du trouble psychiatrique, l'expression est phobique, il n'empêche qu'il ne s'agit pas véritablement d'une phobie. Prenons l'exemple de l'homme aux loups et citons Freud : « *Lorsqu'il avait cinq ans* […] *il raconte avoir souffert d'une peur que sa sœur savait exploiter afin de le tourmenter. Dans un certain livre d'images était figuré un loup, debout et marchant. Dès qu'il apercevait cette image, il commençait à crier comme un fou ; il avait peur que le loup ne vînt et ne le mangeât. Sa sœur s'arrangeait*

7 Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 447.

cependant toujours de façon à ce qu'il fût obligé de voir cette image et prenait grand plaisir à sa terreur. Il avait en même temps peur d'autres animaux, grands et petits. Un jour, il poursuivait un grand beau papillon, aux ailes rayées de jaune, terminées en pointe, afin de l'attraper. (C'était sans doute un machaon). Tout à coup, saisi d'une peur terrible du papillon, il abandonna sa poursuite en poussant des cris. Les coléoptères et les chenilles lui inspiraient également de l'effroi et du dégoût. Mais il pouvait se rappeler avoir à la même époque fait souffrir des coléoptères et coupé des chenilles en morceaux »[8].

Freud avait considéré l'homme aux loups comme un obsessionnel mais l'histoire montrera un autre destin. En 1926, Freud refusa une troisième analyse à l'homme aux loups et l'envoie chez Ruth Mack Brunswick, elle-même en analyse avec Freud. La cure de l'Homme aux loups avec Mme Brunswick durera d'octobre 1926 à février 1927. Elle diagnostique une paranoïa. Le persécuteur est d'abord un dermatologue, le professeur X qui a défiguré l'homme aux loups, puis Freud qui l'a ruiné.

En conclusion

Considérer la phobie comme une plaque tournante est une invitation faite au clinicien d'y porter la plus grande attention.

J'ai commencé cet exposé avec une vignette clinique d'une jeune femme phobique et du traitement pathétique qui lui avait été proposé. Rappelons que la phobie se prête tout particulièrement aux traitements comportementalistes.
Je crois vous avoir montré que le symptôme phobique mérite meilleure attention et meilleur traitement.

À la page 194 des *Cinq psychanalyses*, Freud déplore le traitement qu'on réserve aux enfants assaillis par des symptômes :
« *On réduit, en les grondant dans la nursery, leurs phobies au silence* […] *Elles rétrocèdent alors au bout de quelques mois ou de quelques années, et guérissent en apparence ; mais personne ne saurait dire*

8 Freud S., « L'homme aux loups », in *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 332.

quelles altérations psychologiques nécessite une semblable "guérison" ni quelles modifications de caractère elle implique »[9].

C'est aussi pour cela que Lacan caractérisait la phobie comme « *cristal du signifiant* »[10].

9 Freud S., « Le petit Hans », in *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 194.
10 Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

Philippe LIENHARD

Une phobie cachottière

Pour illustrer cliniquement notre thème, « Phobie or not phobie », j'ai choisi de vous parler d'un cas de l'histoire, de l'histoire de la psychanalyse. Écrit par Sándor Ferenczi en 1912, l'observation sur l'enfant Arpad fait couple avec celle du petit Hans établie par Freud. Il s'agit là des deux seules observations d'enfant rédigées avant la Guerre de 14 -18.
Sándor Ferenczi a une piste diagnostique mais sa curiosité de chercheur, de pionnier de la psychanalyse, l'amène à rédiger un texte qui fourmille de détails cliniques permettant une discussion sur le diagnostic différentiel.
Cette notion, « phobie plaque tournante », est une incitation à la plus grande prudence au niveau du diagnostic de structure quand vous vous retrouvez face à un enfant qui vous dit « j'ai peur de… ». Je cite Lacan : « *La phobie n'est pas du tout à voir comme une entité clinique, mais comme une plaque tournante.* […] *Elle vire plus que communément vers les deux grands ordres de la névrose, hystérie et névrose obsessionnelle, elle réalise aussi bien la jonction avec la structure de la perversion* »[1].
À l'époque, une discussion avait eu lieu entre Ferenczi, soutenant, pour Arpad, le diagnostic de phobie et Freud qui, dans « Totem et tabou »[2], parle d'un cas rare de totémisme positif, évoquant ainsi pour ce sujet la question de la perversion.

Je vais, dans un premier temps résumer l'observation de Ferenczi qu'il intitule « un petit homme-coq »[3].
Brusquement, à trois ans et demi, lors des vacances d'été, Arpad ne s'intéresse plus qu'à une seule chose, le poulailler :
« À l'aube, il se précipitait auprès de la volaille, la contemplait avec un intérêt infatigable et imitait ses cris et ses allures, pleurant et criant

---

[1] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 307.
[2] Freud S., *Totem et tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 1995, pp. 196-199.
[3] Ferenczi S., *Psychanalyse*, Œuvres complètes, Tome 2, Paris, Payot, 1990, pp. 72 -78.

lorsqu'on le forçait à s'éloigner de la basse-cour. Cependant, même loin du poulailler, il faisait que pousser des *cocorico* et caqueter. Il se comportait ainsi des heures sans se lasser, ne répondant aux questions que par ces cris d'animaux ».

Rentré à Budapest, il réutilise le langage humain, mais sa conversation ainsi que son jeu restent centrés sur cette question des coqs. Il façonne des poules et des coqs avec du papier journal, il les met en vente puis pratique l'acte d'égorgement du poulet en imitant à la perfection du geste et de la voix, l'agonie du volatile. En parallèle à ce désir d'assister au moment où la cuisinière égorge le poulet, Arpad développe une peur des poulets vivants. C'est ce point-là, la peur des poulets vivants qui amène Ferenczi à parler de phobie. Interrogé sur ce point par ses parents, Arpad répond toujours la même histoire :

« Un jour, il est allé dans le poulailler et il a uriné à l'intérieur ; c'est alors qu'un poulet ou un chapon au plumage jaune (parfois il dit brun) est venu lui mordre le pénis et la femme de chambre a pansé ses blessures. On a ensuite tranché le cou du coq qui a "crevé" ».

Ferenczi rencontre Arpad une fois. Il a alors cinq ans. Le fait de parler n'intéressant pas Arpad, Ferenczi conclut à l'impossibilité d'une investigation psychanalytique directe. Il poursuit donc son observation à partir de propos rapportés, qui révèlent un plaisir peu courant à fantasmer des cruelles tortures sur les volailles ainsi que des rêves de poules et de coqs « crevés ».

Ce « crevé », terme qu'Arpad utilise, apparaît un jour d'une manière particulière. Un poulet a été tué, il se saisit d'un fer à friser et s'écrie : « Maintenant, je vais crever les yeux aveugles de ce poulet crevé ».

S'il est capable de danser des heures autour du cadavre des bêtes, en proie à une excitation intense, Ferenczi note cependant que ses affects, envers la volaille, sont ambivalents. Il peut embrasser, caresser la bête morte ou bien un jour, il jette de rage, dans le poêle, sa poupée poule incassable car il n'arrive pas à la déchirer, puis il va la retirer, la nettoie et la caresse.

Ferenczi précise également qu'à chaque volaille qu'on égorge, il faut donner à Arpad des précisions sur le sexe de celle-ci. S'agit-il d'un coq, d'une poule ou d'un chapon ? C'est là probablement une indication que donne Arpad sur le moteur qui anime sa curiosité pour le poulailler. Les rapports sexuels entre le coq et la poule, la ponte

des œufs, la sortie du poussin, tout cela satisfait sa curiosité sexuelle. La suite de l'observation permet de constater que la cruauté, si elle se centre sur la volaille, n'épargne pas les êtres humains. Elle vise parfois leur sexe, « je vais vous donner un coup sur la crotte », « je vais vous couper le milieu », mais pas uniquement. Le regard est à nouveau visé : « Peut-on rendre quelqu'un aveugle avec du feu ou de l'eau ? », se questionne-t-il ?
Il a, nous dit Ferenczi, des désirs cannibales : « Je vais te couper la tête, je la mettrai sur ton ventre et la mangerai toute entière » ou bien « je voudrais manger de la maman confite ; on mettrait maman à cuire dans une casserole, alors ce serait de la maman confite et je pourrais la manger. Je lui couperais la tête et la mangerais comme ça ». Ferenczi note qu'aussitôt après ces désirs cannibales, il a des accès de repentir masochique : « Je voudrais brûler », « qu'on me casse un pied et qu'on le mette au feu », « je voudrais me découper la tête, je voudrais me découper la bouche pour ne plus en avoir ».
À la fin de l'observation, apparaissent, chez Arpad, des préoccupations sur la mort : « Pourquoi les gens meurent-ils ? », « Combien de temps peut-on vivre ? ». En parallèle, se manifeste alors un intérêt pour la religion : « S'il y a un Dieu, pourquoi me fait-il toujours tomber ? ». Les vieux juifs barbus lui inspirent, nous dit Ferenczi, un grand respect mêlé de peur. Ces vieux juifs l'intéressent car ils viennent de « chez Dieu ». Il demande à sa mère de faire entrer un de ces mendiants dans la maison et il se cache pour l'observer à distance. Quand celui-ci est parti, il dit, baissant la tête, « me voilà un coq mendiant ».

Voilà… Pour tout vous dire, j'ai beaucoup de mal, en fonction de ce que je viens de prélever dans le texte, à établir un diagnostic de structure tranché, même si j'ai une petite idée. Pour Ferenczi, Arpad est de structure névrotique. Malgré son insolence, c'est-à-dire le fait de ne pas pleurer, de ne pas demander pardon quand il est grondé, trait de caractère qui ne semble pas coller pour Ferenczi avec la névrose, il établit son diagnostic sur ce qu'il nomme « de véritables traits névrotiques », le fait d'être peureux, de rêver beaucoup et d'avoir un sommeil souvent agité. Le problème, c'est que ce type d'éléments, qu'on retrouve cliniquement dans toutes les structures, n'est pas le registre sur lequel s'appuyer pour établir un diagnostic de

structure. Visiblement, Ferenczi interprète ce cas avec la logique œdipienne, selon le modèle du petit Hans. Ferenczi parle de phobie, ayant trouvé ce qu'il cherchait. Arpad est un pratiquant de la bêtise, c'est-à-dire qu'il se masturbe et l'entourage a proféré pour rire, pendant la période de latence d'un an entre le trauma (la blessure faite par le coq) et le surgissement des manifestations cliniques, une menace de castration. Ferenczi élabore ainsi l'hypothèse que lors du retour, un an après, sur les lieux du drame, là où l'intégrité du pénis avait été menacée par le poulet, c'est la menace de castration proférée entre temps qui provoque un état émotionnel aussi intense. La peur maladive du coq est donc pour Ferenczi une phobie à attribuer à une menace de castration. Les désirs de plumer et d'aveugler l'animal sont des symboles d'intentions castratrices en réaction à la menace. Les cruels châtiments qu'Arpad veut s'infliger sont interprétés par Ferenczi comme dus à la culpabilité, du fait de l'onanisme et des fantasmes sadiques. L'attitude ambivalente vis-à-vis de la volaille fait supposer à Ferenczi, « *en raison de nombreux faits d'expérience clinique* », que cette ambivalence se rapporte en fait au père, et que le coq signifie en fait le père. Il y a donc une rage contre le coq qui veut faire à son pénis ce dont les grands le menacent, et une haute estime à l'égard de cet animal sexué, roi de la basse-cour, qui réalise la sexualité. Ferenczi conclut qu'Arpad veut devenir le coq du village par rapport à un propos dit à une voisine : « Je vous épouserai, vous et votre sœur, et vos trois cousines et la cuisinière, non, plutôt maman au lieu de la cuisinière ».

Voilà l'abord de la question par Ferenczi. C'est séduisant, c'est logique. Ça ne peut que tomber juste puisque c'est une mise en forme du cas par le Père, par l'Œdipe. C'est donc un très bel exemple d'une théorie venant visiter un cas et le réordonnant. La théorie fait le cas, or c'est l'inverse qui nous oriente. De plus, dans le texte, il n'y a rien qui indique de manière inébranlable qu'Arpad ait rencontré Œdipe.

Freud fait référence au cas de Ferenczi dans *Totem et tabou* (pages 196 à 199) :
« *On ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces zoophobies des enfants certains traits du totémisme sous son aspect négatif. Nous*

devons cependant à M. Ferenczi la rare et belle observation d'un cas qu'on peut considérer comme une manifestation du totémisme positif chez un enfant »[4].

Le totémisme dit négatif succède à la mise en place des tabous entrainant une soumission et une ambivalence à l'égard du totem. Par opposition, on parle de totémisme positif quand il y a absence des tabous. Est-ce le cas pour Arpad ? Effectivement, le premier précepte du tabou totémiste semble absent puisqu'il met à mort l'animal totem, le coq. Dans son discours, le deuxième précepte du tabou semble également absent, Arpad faisant part à sa voisine de son intention de devenir le coq jouisseur, c'est-à-dire de posséder sexuellement les femmes du clan.

De même qu'il oppose totémisme négatif / totémisme positif, Freud oppose zoophobie de Hans et perversion d'Arpad. En 1912, date de la rédaction de *Totem et tabou*, Freud pense qu'il n'est légitime de parler de perversion dans un sens pathologique qu'à partir de la puberté, qu'à partir du moment où les barrières psychiques – dégoût, pudeur, compassion morale – sont constituées. Quand Freud parle pour Arpad de perversion, c'est en référence à sa définition de la névrose comme négatif de la perversion. Dès lors, si le tableau clinique d'Arpad est nommé par Freud « perversion », c'est, je pense, parce qu'il voit là une situation clinique « anté-névrotique », qui reste particulière de par l'aspect fixé et non polymorphe de la perversion sexuelle.

Alors, si on considère Arpad comme s'orientant plutôt vers la névrose, on pourrait peut-être faire de la fixité de la jouissance, l'indice de la construction d'un fantasme, « regarder le poulet en train d'être égorgé ». Si Arpad n'a pas honte de son fantasme, s'il n'est pas gardé au plus intime, mais dévoilé au vu et au su de tout le monde, dans une scénification réelle du fantasme, c'est peut-être tout simplement dû au fait que le refoulement n'est pas à son âge encore efficace.

Plus tard, Freud va distinguer les structures, névrose, psychose, perversion, en fonction de la position subjective face à la castration maternelle. Quel est le rapport d'Arpad à la castration ? C'est une

[4] Freud S., *Totem et tabou*, op. cit., p.196.

question essentielle d'autant plus que Freud écrit, dans *Totem et tabou*, que « *chez le petit Arpad, les tendances totémistes s'éveillent, non en rapport direct avec le complexe d'Œdipe, mais indirectement en rapport avec l'élément narcissique de ce complexe, avec la phobie de castration* ». Cela indique que pour Freud, ce n'est pas du côté de l'Œdipe, c'est-à-dire la mise en place du totémisme négatif avec l'ambivalence du rapport au père, qu'il faut tirer ce cas mais plutôt en lien direct avec la menace à l'intégrité corporelle de la castration.
Le texte permet de dire qu'Arpad a constaté le manque, « pourquoi faut-il que les gens meurent ? », « s'il y a un Dieu, pourquoi me fait-il toujours tomber ? », mais cela n'apporte rien sur la question de la castration. La phrase, en fin d'observation, « me voilà un coq mendiant », peut faire penser qu'Arpad accepte la castration sauf qu'elle est prononcée dans un temps d'identification à l'image du vieux juif barbu et que juste après, Arpad dit ouvertement son intention d'être le coq jouisseur. Qui plus est, la phrase d'Arpad, « me voilà un coq mendiant », concernerait la castration d'Arpad. Or, ce qui nous orienterait sur la structure d'Arpad, c'est de savoir comment en tant que sujet, il a réagi face à la castration de la mère. Sur ce point, je n'ai pas trouvé d'éléments dans le texte permettant de trancher de manière radicale.

Tentons alors de voir si la clinique recentrée sur l'analyse du phénomène dit phobique nous permet d'avancer quant au diagnostic différentiel.
La phobie pourrait être éliminée sur le fait qu'Arpad n'évite pas le poulet, bien au contraire il le recherche en permanence. La nature de l'objet poulet peut également faire dire qu'il ne s'agit pas d'un objet phobique. En effet, à l'inverse de ce qui se passe chez Arpad, l'objet, dans la phobie, tout en pouvant être concret, ne reçoit pas forcément sa détermination d'une expérience de danger ou de sa dangerosité potentielle et réelle, mais d'une logique de discours qui reste le plus souvent opaque. Il s'agit donc d'un signifiant mis en fonction d'objet. Or, chez Arpad, l'objet, c'est plutôt une image, la scène du coq égorgé qui fait suite à la rencontre du coq castrateur. C'est sur cette scène qu'Arpad s'arrête, qu'il ouvre grand ses yeux dans un processus inverse de Hans qui lui, à la vue de la culotte maternelle, crache, tombe par terre, ferme les yeux, bref échappe au fétiche.

C'est donc l'image qui, chez Arpad, fournit l'objet et Lacan nous a appris que dans la perversion, la dimension de l'imaginaire prévaut alors que la phobie est extrêmement symbolique. Face à cette image, Arpad n'éprouve aucune horreur, aucun rejet, il va plutôt la mettre en scène dans ses scénarii d'égorgement de coqs de papier. De quoi jouit-il quand il assiste à l'égorgement du coq par la cuisinière ? Il jouit de la scène regardée, de son propre regard, de devenir regard. Mais, en même temps, il s'identifie au coq égorgé, il mime son agonie, il jouit dès lors également de se faire l'objet de l'Autre, de l'Autre qui égorge, de l'Autre qui regarde. Arpad est soit l'objet, soit celui en rapport à l'objet, ce qui peut faire évoquer ce que dit Lacan de l'alternance identificatoire du fétichiste, identification à la mère / identification à l'objet.

Il est possible de concevoir chez Arpad qu'il y a fétichisation de l'image du poulet égorgé et qu'elle fonctionne comme voile sur la rencontre traumatique de la castration. Plutôt que de reconnaître la castration, il fixe ce qui y fait écran et dès lors cela devient son monde où il identifie son moi, devenant un petit homme-coq. Fétichisation de l'image n'implique pas pour autant qu'Arpad soit un fétichiste même si toute sa jouissance est fixée dans cette image. Comme pour le diagnostic de phobie, il y a des points dans le texte qui font repousser celui de fétichiste. Un coq, ce n'est pas une chaussure, c'est un objet autant vivant qu'inanimé. Si l'image du coq égorgé voile la castration, c'est de la castration d'Arpad et non de sa mère dont il s'agit. Enfin, au vu de son âge, il n'a aucune relation sexuelle. Donc on ne sait pas si le coq ou la poule tiendraient un rôle dans ses scénarii sexuels.

Au vu de tout ce que je viens de dire, je ne tranche donc pas entre névrose ou perversion car, il est temps que j'en parle, j'ai ma petite idée. Arpad, serait-il psychotique ?
Que penser de ce transitivisme massif chez un enfant de cinq ans ? Pendant toutes les vacances d'été, il est un coq, il ne fait que caqueter. Ce n'est que coupé de l'image, de retour à Budapest, qu'il retrouve le langage humain. Le processus d'identification imaginaire reste très fort puisqu'à la vue du vieux juif barbu, il se dit « un coq mendiant », identification qui disparaît l'instant d'après.

Que penser du contenu des châtiments qu'il veut s'infliger ? – « Qu'on me casse un pied et qu'on le mette au feu ! » ; « Je voudrais m'ouvrir la tête. Je voudrais me découper la bouche pour ne pas en avoir » – Est-ce là l'indice d'une castration ne pouvant advenir que dans le réel ?
Que penser de sa phrase, « maintenant, je vais crever les yeux aveugles de ce poulet crevé » ? A-t-il affaire à un Autre plein avec l'idée de l'énucléer du regard, de le décompléter ?
Que penser du traitement qu'il s'imagine réaliser à son Autre de la réalité, sa maman ? Une maman confite avec qui il est en prise dans une dévoration archaïque.

Si on s'oriente du côté de la psychose, ce qui arrive à Arpad ne mérite plus le qualificatif de phobie ou de perversion, mais celui d'*image indélébile*.
Jean-Claude Maleval a mis en avant cette notion d'image indélébile qui est dans la psychose un tenant lieu du fantasme.
Dans la psychose, il n'y a pas le fantasme fondamental, cet élément qui soutient le désir. Dès lors, si la psychose n'est pas déclenchée, s'il n'y a pas les signes positifs de la psychose (le délire, les hallucinations…), la clinique est parfois celle d'un vide, d'un vide subjectif, d'où le terme utilisé de clinique du désert en opposition à clinique du désir.
S'il n'y a pas le fantasme, il peut, par contre, y avoir l'image indélébile qui en tient lieu. Il s'agit d'une image fixe venant d'une scène vue pendant l'enfance, qui a pour fonction de doter le moi d'une certaine étoffe et d'animer le sujet en orientant sa jouissance, en traitant, en contenant la jouissance folle, non phallicisée à laquelle il a affaire.
L'image indélébile indique au sujet une manière de se situer comme objet dans son rapport à l'Autre, une manière scénarisée d'offrir son être à l'Autre jouissance. C'est le cas d'Arpad qui s'identifie non pas à l'égorgeur mais au poulet, poulet dont il mime l'agonie, poulet que par instants il chérit en le cajolant. Cette scène du poulet égorgé est une représentation par l'image d'un sacrifice à un Autre jouisseur. Cette représentation peut faire temps d'arrêt à répondre dans le réel par un sacrifice d'être, à ce qui est posé comme attendu par l'Autre, et qui est à la base d'automutilations, suicides, déchéances diverses. Cela,

les automutilations, Arpad en parle : « Qu'on me casse un pied » ; « Je voudrais me découper la tête ».

L'image indélébile a certaines caractéristiques.
C'est une image consciente. Il n'y a pas de refoulement. Il n'est pas nécessaire d'en passer par la remémoration, la construction. Le sujet met la scène en avant. Il la tient pour essentielle comme s'il disait, « voilà, ce qui est essentiel dans ma vie, c'est cette jouissance. Ma jouissance est là ». C'est tout de même sans le dire, puisqu'il parle peu d'après Ferenczi, ce qu'Arpad dans son cabinet lui montre, « ma jouissance, c'est ça », quand il va prendre sur l'étagère un bibelot coq en demandant à Ferenczi, « veux-tu me le donner ? », ou quand il dessine sur la feuille que lui tend Ferenczi, un coq.
L'image indélébile peine à masquer l'être du sujet qui n'est pas revêtu d'une chasuble phallique. Dans la scène, la place tenue par le sujet ou par l'image à laquelle il s'identifie n'est guère valorisante, ce qui est le cas d'Arpad.
L'image indélébile étant un condensat de jouissance, ce qui est mis au premier plan est quelque chose qui, du corps, reste d'ordinaire caché : la nudité, le sexe… Dans le cas d'Arpad, il s'agit du cadavre. Ferenczi dit : « Il est capable de danser des heures autour du cadavre des bêtes, en proie à une excitation intense ».
Cette excitation indique qu'il s'agit d'une image indélébile, en aucun cas d'un écran qui voilerait et endiguerait la jouissance. L'image indélébile peine à cadrer la jouissance car elle est, elle-même, un foyer de jouissance, une jouissance crue et sans voile.

Nul ne sait ce qu'est devenu Arpad. Le débat sur le diagnostic reste donc ouvert. On peut se demander, si on retient la psychose, quel moi idéal il a pu se construire à partir de cette image indélébile, la scène du poulet égorgé ? Est-il devenu égorgeur en chef chez un grand volailler, ornithologue, collectionneur de plumes… ?

Ce qui est sûr, c'est que si je me suis montré si tatillon, si pointilleux dans l'analyse du cas, c'est pour indiquer une chose. Notre clinique est celle du détail, celle du particulier. Les grandes lignes, c'est pour la théorie, celle qui abrase, celle qui fait rentrer dans des cases, dans un souhait de répartitoire universel.

Ce qui est sûr aussi, c'est qu'il est important de savoir à qui on a affaire. Toute pratique dont le seul but est la disparition du symptôme, est une pratique meurtrière car, n'en tenant pas compte, elle tue le sujet, ce créateur qui certes ne sait pas ce qu'il dit et ce qu'il fait, mais qui tout de même élabore un symptôme dont la fonction est d'endiguer la jouissance.

Oui, la phobie peut être cachottière.
Dans l'analyse de sujets obsessionnels, il n'est pas rare de constater avant l'éclosion de la maladie obsessionnelle une tentative de traitement phobique de la jouissance, c'est-à-dire un essai de localisation extérieure de la mauvaiseté de la jouissance qui est dans le sujet. C'est alors un point extérieur potentiellement agressif qui est redouté par le sujet.
Bien souvent dans la psychose, ce qui est appelé à tort phobie est un aménagement permettant d'éviter les effets d'une jouissance délétère. Je me souviens d'un enfant dont les premiers signes pathologiques étaient une peur de perdre ses dents, peur rapidement suivie d'une compulsion à ramasser des petits bouts. Alors, symptômes névrotiques ? Que nenni ! C'était là le sursaut de ce gamin tentant de maintenir un tout face au risque de morcellement schizophrénique au moment où son monde, ce qui le tenait dans son monde, s'est écroulé. La conception de la famille comme Un a explosé avec la venue au monde non pas d'une mais de deux puinées. C'est lui-même qui un jour dit en séance que ces petits bouts, ces miettes qui traînent par terre et qu'il s'échine à ramasser pour en faire des sacs qu'il entrepose, lui rappellent les squames blanchâtres qu'il avait vus à la maternité sur la tête des deux jumelles.
Oui, notre clinique est celle du détail.

Chantal BONNEAU

Les bienfaits d'une phobie

Mon propos portera aujourd'hui sur l'usage singulier qui peut être fait de la phobie. Vous avez déjà eu un éclairage de la phobie dans la clinique de l'enfant, dans la névrose. Je vous propose aujourd'hui d'aborder un cas clinique d'un sujet adulte qui ne se situe pas du côté de la névrose et qui, malgré la plainte qui accompagne une certaine plasticité phobique, trouve par ses aménagements un savoir-faire dans la vie grâce à ce symptôme encombrant. Mon titre, qui peut sembler paradoxal, montre déjà que tout symptôme a une face de satisfaction dont le sujet se défend. Dans le cas que je vais vous présenter, et qui pourrait s'inscrire dans la rubriques « phobies sociales » (terme très répandu aujourd'hui), les conduites d'évitement, les défenses, mises en place par le sujet sont, en fait, ce qui lui permet de limiter l'angoisse majeure qui l'habite, et maintiennent un lien particulier avec une partenaire. Comme l'écrit Lacan : « *La peur concerne toujours quelque chose d'articulable, de nommable, de réel* »[1], l'angoisse, elle, ouvre sur le néant. Pour certains sujets, « avoir une ou des phobies », prend des allures de solutions face à l'énigme que représente l'Autre.

Le cas clinique

Estelle est une femme de quarante-neuf ans que je reçois chaque semaine depuis dix ans. Hospitalisée en psychiatrie durant plusieurs semaines, suite à un épisode délirant aigu qui avait nécessité contention et isolement passager, elle a vécu longtemps ces mesures actives sur son corps comme une violence extrême et démesurée au regard de la manifestation de son délire. Son délire était cependant marqué d'éléments persécutifs (un collègue de travail l'observait, lui nuisait, la surveillait et lui voulait du mal, son père était également pris dans la série des persécuteurs), et de thèmes mystiques (elle s'identifiait à la vierge et s'exposait au milieu de la rue), thèmes qui

[1] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 245.

étaient associés à une érotomanie tenace mais plus discrète à l'égard de sa coiffeuse. L'hospitalisation avait duré trois semaines et à sa sortie, la psychiatre me l'a adressée. Un traitement médicamenteux conséquent avait abrasé le délire mais n'avait pas réduit l'élément érotomaniaque qui demeurait à bas bruit.

Ayant peu de réelles attaches dans la région, elle a partagé pendant quelques années sa vie et son appartement avec sa sœur jumelle à la suite du divorce de cette dernière. Universitaire estimée, elle a pu reprendre ses fonctions après un arrêt de maladie assez long. Les éléments du délire ont gardé longtemps un caractère de certitude, puis se sont rangés peu à peu dans la catégorie des moments singuliers qui demeurent inquiétants, étranges et, parfois, incroyables.
Toute certitude sur certains éléments du délire n'étant pas gommée, il lui arrive d'en rire avec ce trait particulier que ce rire vise à mettre l'objet en cause à distance plutôt qu'à se l'approprier. Homosexuelle, elle a connu une passion amoureuse qui dure depuis vingt ans. C'était la femme de sa vie, la seule, et elle l'est restée. L'éros premier s'est peu à peu transformé en une amitié très forte. Bien qu'elle ne partage plus le même toit que son amie, qui mène sa propre vie sexuelle de son côté, cette dernière reste présente et attentive à tout ce qui touche à la vie d'Estelle.

Durant son hospitalisation, elle l'accompagnera tant sur le plan affectif que pour les démarches administratives. La sortie de la crise a laissé quelques traces dans la vie du sujet, qui s'inscrivent dans le registre de l'angoisse, de l'inhibition et surtout une phobie des transports et de la foule. Estelle a pu cependant reprendre son activité professionnelle, et se soutient du corps de son amie par sa présence constante auprès d'elle, ainsi que par le téléphone portable qui lui permet de pouvoir l'appeler à la rescousse quand une crise d'angoisse qui la laisse démunie surgit, ou quand un événement contingent vient la surprendre et la désemparer. Le cabinet de l'analyste a toujours été pour elle un lieu sécurisant où elle peut s'autoriser à dire ce qu'elle cache par ailleurs, en particulier à la psychiatre prescriptrice qui représente pour elle un Autre d'un savoir salvateur mais aussi inquiétant.

Des embarras avec le corps

Estelle a un intérêt modéré pour son aspect physique. Cependant elle a subi une prise de poids importante en relation avec la prise de neuroleptiques, suite à sa bouffée délirante, ce qui est pour elle un sujet de contrariété. Elle se souvient de son allure à vingt ans et ne s'accoutume pas à cette graisse qui s'est installée sur son corps. La plainte est fréquente, des régimes sont esquissés mais elle avoue une grande satisfaction orale qu'elle peut difficilement réfréner. Ce corps qui l'embarrasse, qui déborde, focalise une partie de ses angoisses : peur d'être malade, incapacité à faire une prise de sang et refus de soins dentaires font partie d'une liste longue d'impossibles qui entravent son quotidien.

Chaque visite chez le médecin généraliste lui fait perdre ses repères dans la vie et engendre une angoisse majeure quant à la façon dont son corps peut-être perçu par l'Autre. Ce que l'autre voit est sans rapport avec le vide de représentation qu'elle en a. Elle s'appréhende comme une suite d'organes dont l'organisation même ne peut être qu'anarchique et menaçante. L'intégrité corporelle est sans cesse menacée par le regard de l'Autre médical et, s'en tenir éloigné, représente une solution face au vide de signification. Tout geste médical engendre donc des appréhensions, des impossibilités, et elle a coutume de m'en parler dix ou quinze jours avant, pour trouver une façon de supporter cet effraction du corps qui menace son intégrité. Même la visite chez son psychiatre est un facteur d'inquiétude. Faute d'une inscription symbolique qui tienne, Estelle doit s'appuyer sur le discours de l'Autre pour avancer. Cependant cela ne suffit pas, il lui faut aussi que ce discours s'accompagne de la présence de sa partenaire, ce double, signifiant qui a marqué son entrée dans la vie, pour qu'elle fasse aller son corps chez le médecin en s'appuyant sur ce corps que l'autre lui prête.

Des bienfaits de la phobie

Estelle craint donc tout ce qui touche de près ou de loin à la médecine. Au début de sa venue à mon cabinet, elle se faisait

accompagner par son amie, qui l'attendait dans la voiture ou dans la salle d'attente. Maintenant, elle vient seule.

Cependant sa vie reste marquée par de nombreux empêchements : elle ne peut pas aller dans les magasins pour faire des achats, elle ne peut prendre aucun moyen de transports, mais elle conduit sa voiture en évitant cependant des trajets inconnus ou alors elle les repère avant avec son amie. Ces empêchements qui occupent le devant de la scène lors des entretiens ont considérablement diminué durant le temps de nos rencontres. Il reste des trognons de phobie qui résistent à toute prise dans la parole. C'est que ce symptôme, qu'Estelle ne lâche pas, joue un rôle essentiel dans la relation qu'elle a avec sa partenaire. En effet, ces deux femmes travaillent dans des secteurs de la recherche proches mais légèrement différents. Cette communauté de travail les unit mais, en même temps, laisse peu de liberté à son amie. Or Estelle, malgré la disparition du désir sexuel entre elles, est très jalouse des rencontres féminines que son amie peut faire sur son lieu de travail. Présence de stagiaires, rencontres de collègues jeunes, elle vit dans la crainte d'être abandonnée par celle qui reste toujours excessivement présente dans sa vie. Il lui faut donc demeurer toujours dans l'impossibilité de se déplacer, de faire ses courses, d'aller chez le médecin, pour demander à son amie de l'accompagner à chaque fois, celle-ci s'exécutant aussitôt, n'ayant jamais failli dans son rôle auprès d'Estelle. L'affection réciproque est réelle mais, au repli de la patiente, s'oppose l'extrême vitalité et sociabilité de son amie, qui poursuit sa vie avec Estelle… et avec d'autres. La stratégie inconsciente d'Estelle, en lâchant un peu mais pas trop sur la phobie, lui permet de s'assurer de la présence de son amie auprès d'elle et du partage d'une certaine communauté de vie. Elle a en effet pris peu à peu conscience que, sans son symptôme, son amie pourrait s'absenter davantage. De l'embarras du symptôme aux bénéfices secondaires, Estelle a fait un choix. D'autant que les évitements bienfaiteurs qu'il entraîne sont nombreux : elle ne rencontre plus sa jumelle, qui a, elle aussi, été hospitalisée longuement dans une autre région, pour une décompensation psychotique très grave, il y a sept ans. Elle était très angoissée et inquiète pour sa sœur mais ne pouvait la voir sans sombrer dans un effondrement important. Cela la renvoyait à son hospitalisation qui

reste traumatique pour elle. L'incapacité à se déplacer permettait un éloignement avec sa famille (sœur, père, neveu), ce qui n'est plus aussi vrai maintenant. Elle a pu obtenir un statut particulier dans son travail, et envisage d'ailleurs le travail à domicile partiellement. Elle a obtenu des facilités horaires, une place de parking plus facile, etc.

La phobie montre toute son efficacité quant à la question de l'érotomanie qui avait marqué le début de ses troubles car elle est venue constituer un barrage suffisamment solide pour l'apaiser. Ne pas pouvoir entrer dans un magasin lui interdit, en effet, d'aller chez la coiffeuse, là où se trouvait l'objet élu. Elle n'en dit rien mais elle est très contente de me dire que son amie et elles font venir une coiffeuse à domicile et que cela leur convient très bien.
Quant à la question sexuelle, elle est peu abordée mais se trouve reportée au jour où elle aura maigri et pourra se déplacer sans peine.

Le lieu du « not phobie »

Mais l'usage que le sujet fait de ce symptôme n'est pas son unique solution. Il existe, en effet, un lieu où tout cela disparaît, un lieu unique et privilégié qui permet à Estelle d'avoir un corps qui se tient : c'est le tatami. Là, tout est différent. L'autre n'est pas nécessaire, Estelle est dans le « not phobie ». Elle pratique depuis dix-sept ans l'aïkido. L'Aïkido, ce n'est pas du sport, c'est une façon d'appréhender l'homme. Art martial japonais que son père lui avait fait connaître, il vise, non pas à vaincre un adversaire mais à réduire sa tentative d'agression à néant. Il n'y a pas de combat. Le but de cette pratique étant de s'améliorer, de progresser, face à l'éventualité de toutes sortes d'attaques.

Sur le tatami, face à son partenaire Estelle, gradée dans cette spécialité, trouve un apaisement de tout son corps. La limitation du tapis, les vêtements imposés, les rituels de présentation et le déroulement des séances lui donnent accès à un corps réunifié et apaisé. Le tatami occupe une place prépondérante dans cet apaisement. Il est la délimitation d'un espace ouvert mais limité dans lequel elle peut se déplacer sans s'égarer car, dans cet univers, les codes sont partagés par tous les participants et la singularité est

absente. Peu de mots sont échangés, des numéros de figures sont dits. Pas de phrases, juste la présence chorégraphiée des corps.

Mais l'élément déterminant porte sur un détail vestimentaire qui permet à Estelle de trouver, dans son rapport à l'autre, une voie pacifiée. Ce détail vient inscrire une expérience du corps singulière, masquée par le port d'un habit désexualisé, qui le nomme au champ de l'Autre par la couleur d'un morceau de tissu qui noue son être et son corps : ceinture noire. Ce lien, qui peut se nouer et se dénouer dans cet espace réduit sur lequel elle évolue, œuvre à cette pacification précaire, qui disparaît dès la porte du dojo franchie.

Quelle est cette angoisse qui condense le sentiment diffus qui habite Estelle et demeure une entrave dans sa vie ? Je ferai l'hypothèse qu'elle touche à cette impossible constitution d'un corps imaginaire comme Un, consécutive du défaut de la métaphore paternelle.

Comme le rappelle Philippe La Sagna[2], si ce qui unit le corps et le sujet c'est la jouissance, le défaut dans cette jouissance offre au sujet une possibilité pour la parole. Ici, cette parole n'est pas ouverte vers une question sur le savoir inconscient, mais elle est un travail sur la lettre qui s'extrait après que le signifiant a pu s'incorporer sous les auspices « d'un combattant sans combat », ce qui est la définition même de l'aïkido. Les organes du corps, perçus comme indépendants les uns des autres et soumis chacun à une jouissance déréglée, énigmatique, trouvent à se rassembler quand la jouissance du corps se localise à partir d'un savoir-faire tenant lieu de nomination. Elle répond à la formule de Lacan : « *De quoi avons-nous peur ? De notre corps.*
L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps. C'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps »[3]. Dans la pratique de cet art, Estelle se fait un corps vaillant et solide, qui se règle sur une transmission ancestrale qui fait loi.

---

[2] La Sagna P., « Le corps, de la métaphore au nouage », *La Cause freudienne*, N° 44, 2000, pp. 80- 83.
[3] Lacan J., « La troisième », *op. cit.*

Pour conclure

La phobie d'Estelle est polymorphe et « mono-adressée ». Elle vise à maintenir l'autre, l'autre imaginaire, qui viendrait la compléter, sous la main. Elle lui permet de se soustraire à l'angoisse qui l'habite depuis qu'elle a été touchée dans son être par cette décompensation unique mais spectaculaire, qui l'a laissée désemparée. Elle a aussi une fonction de voile ou de cadre dans l'existence, limitant les possibles et ouvrant au supportable. Mais surtout, elle permet à Estelle d'échapper au désir de l'Autre dont rien ne garantit qu'il soit bienveillant. Protégée par une défense solide, la phobie tient sa place à la hauteur de l'attente du sujet, et la proposition récente de sa psychiatre d'aller traiter ce reste symptomatique chez un comportementaliste l'a laissée perplexe, réalisant alors que sa phobie ne lui allait pas si mal et elle en a souri.

David HALFON

Clinique des phobies

Le terme phobie nous vient du grec phobos, qui signifie la fuite sous l'effet d'une peur intense. Nous retrouvons dans l'usage contemporain du terme la notion de peur et la notion de fuite sous la forme de l'évitement le plus souvent, mais aussi sous la forme du sentiment de panique qui accompagne la rencontre de l'objet phobique avec la fuite qui s'ensuit. A l'origine, en grec, la phobie désigne une fuite panique et donne même lieu à un verbe qui se conjugue.
Aujourd'hui, c'est à la fois un nom et un adjectif sous la forme "phobe", jamais utilisé seul mais couplé à un nom, par exemple *arachnophobe* ou *aquaphobe*, qui qualifie celui qui craint les araignées ou celui qui craint l'eau. Le nom *phobie* se retrouve employé parfois seul, mais lui aussi couplé à un autre terme *agoraphobie* ou *éreutophobie*, peur des espaces ouverts ou peur de rougir en public – ou comme élément descriptif, dans une locution telle que *phobie sociale* ou *phobie des chevaux*.
L'adjectif phobique existe aussi seul, « je *suis* phobique », « j'*ai* une peur » (et non pas « je *suis* peureux »), et accordé à un nom ou une situation, « je suis phobique des oiseaux ou phobique de la foule ».

Comme on le voit la phobie est une peur toujours corrélée à un objet ou à une situation précise, comme le vertige.

Ce terme n'est pas psychanalytique mais appartient à la langue courante comme l'atteste son usage très étendu. Il a été emprunté par Freud pour décrire le cas du petit Hans – qui a été évoqué pour vous par Christine De Georges en début d'année –, depuis lors, il est connoté psychanalytiquement. Disons que la phobie est devenue interprétable.
La phobie est un *symptôme* et a parfois été évoquée comme une structure dans le concept de névrose phobique, variante de l'hystérie. De fait, comme symptôme, elle peut se rencontrer dans de nombreuses configurations cliniques et n'est pas à mon sens la marque d'une structure spécifique mais cela sera à soutenir.

Cette introduction étymologique n'est pas sans raison d'être. La phobie est devenue le centre d'un débat où la sémantique est le support d'une querelle épistémique avec des conséquences éthiques. Sous l'influence de la psychiatrie américaine, du manuel de classification des maladies mentales à prétention a-théorique, connu sous l'acronyme DSM, et sous l'influence des approches cognitivo-comportementales, la phobie est ramenée à sa dimension de peur, en perdant sa valeur de symptôme.
Ce mouvement est détaillé dans un texte d'Alain Merlet paru en octobre 2004, dans la revue *La Cause freudienne*, numéro 58, à propos de la phobie sociale.
Ce concept introduit par Pierre Janet, en 1903, est repris par une branche de la psychiatrie contemporaine au prix de quelques déplacements conceptuels d'importance.

Le symptôme est effacé par l'introduction du terme de *trouble*, mot imprécis d'une définition difficile de l'aveu même des auteurs du DSM. Son utilité, outre sa flexibilité qui est mis en avant par ceux qui l'utilisent, est de réduire le symptôme à une simple inadaptation à la situation, au regard de ce qui apparaît comme une norme même si, bien sûr, cette dernière n'est pas simple à définir.
La phobie, dans ce cadre, n'est en quelque sorte qu'une mauvaise adaptation à une situation et induit comme réponse une correction d'une forme d'erreur.
On voit bien comment la méthode comportementale se propose comme « thérapeutique adaptée » sous la forme d'une correction du trouble qui revient à une modalité éducative. C'est une technique qui n'est pas sans efficacité quand il s'agit, par exemple, de traiter la phobie des avions. Il est à noter que rien n'indique que la peur des voyages en avion soit toujours une organisation phobique. Toutes les inquiétudes humaines ne sont pas des phobies au sens de la psychanalyse.

L'angoisse est effacée, quant à elle, par le terme d'*anxiété*, laquelle se rabat plus facilement sur le versant physiologique et donc sur le versant organique. L'anxiété se propose, d'avantage que l'angoisse, à une conception qui réduit l'affect à une réponse émotive aux stimuli

venant du monde extérieur. L'anxiété, émotion normale, est excessive quand l'adaptation à la réalité est défaillante. C'est en dernier ressort une conception déficitaire qui s'impose.

Le concept de *stress* est de ce fait mis à contribution, et ce, contre la définition initiale par son concepteur Hans Selye, pour rejeter à l'extérieur du sujet la cause qui l'affecte. L'agent stressant est non spécifique et appelle une réponse adaptative de l'organisme. Disons-le nettement, cela n'a rien à voir avec l'angoisse.
Notez que, cliniquement, ces présupposés se retrouvent quand un patient dit « je suis anxieux ou je suis stressé ». Ce n'est pas équivalent à dire « je suis angoissé ». Ce dernier terme garde dans la langue courante sa valeur de déterminisme interne, que les deux autres termes effacent (anecdote sur le *burnout*). L'usage des termes n'est donc pas sans refléter la position subjective au regard de l'éprouvé. C'est bien sûr encore plus évident quand c'est du côté du thérapeute que les termes sont en usage.
Autour de la phobie comme concept psychopathologique, se joue comme on le voit, un double mouvement de l'effacement du symptôme et de la spécificité de l'angoisse comme affect du sujet. C'est sur ce point qu'est concernée la dimension éthique. Entendons bien ici ce dont il s'agit, la dimension éthique réside dans le statut qui est accordé à l'angoisse : comme *affect du sujet*, elle implique le plus intime de son expérience vitale, comme *trouble*, elle se réduit à une manifestation qu'il s'agit simplement de corriger.

La phobie est une peur, c'est vrai pour tout le monde. L'angoisse n'est pas la peur même si elle se présente sous les aspects, en particulier physiques, d'une peur. L'angoisse est un affect, et à ce titre, elle implique le corps mais ne se réduit pas à ses effets. L'angoisse est un *signal*, depuis Freud, qui doit être interprété.

Freud fait de la phobie une symptomatisation de l'angoisse, c'est-à-dire une transformation de l'angoisse en symptôme. L'interprétation de la phobie se fera alors au regard, non pas de l'objet phobique, mais au-delà de l'angoisse qui la motive. Vous saisissez bien alors qu'il ne s'agit pas de démontrer au sujet l'inadéquation de sa peur mais d'interroger la question qui s'ouvre à lui dans l'angoisse. C'est par ce biais que la phobie s'inscrit dans le champ de l'analyse.

Seules les associations du patient sont susceptibles de restituer la signification énigmatique qui se cache dans la manifestation phobique.

La lecture freudienne de la phobie du petit Hans se fait dans les coordonnées de sa théorie en cours d'élaboration, c'est-à-dire le complexe d'Œdipe. La lecture du cas en est affectée (je prends comme hypothèse que, suite à cette année de séminaire, vous avez eu connaissance du texte de Christine De Georges et que vous avez lu le texte freudien, et peut-être même le Séminaire IV de Lacan).
Freud va donc s'attacher à décrypter la phobie en partant des propos de l'enfant tels qu'ils lui sont rapportés par le père, mais en ayant l'idée que le soubassement nécessaire de cette manifestation morbide est le processus œdipien à l'œuvre chez tout enfant. L'attachement érotique à la mère rentre en conflit avec la rivalité avec le père, ce père qui, pour reprendre l'expression de son fils, est trop gentil. C'est ainsi qu'il va bien sûr inscrire le cheval qui mord comme menace de castration par le père. Nous savons par le texte freudien que cette menace est advenue une fois dans l'histoire de l'enfant mais dans la bouche de la mère. Nous savons aussi qu'elle n'a pas beaucoup d'effet sur l'enfant qui a continué ses manipulations sexuelles.

Je suis en train de vous dire que la lecture freudienne est, sur certains points, discutable. C'est ce que fera Lacan par la suite dans son Séminaire IV, sans jamais le dire explicitement.

Néanmoins, quelques points seront soulignés :

- *La peur du cheval*, la phobie du cheval donc, n'a rien à voir avec l'angoisse qui l'a provoquée. Le texte freudien souligne ce point. Bien que la phobie surgisse dans une problématique œdipienne repérable, le cheval ne trouve sa place que d'occasion dans cette affaire. La figure du cheval, lourdement chargée, qui tombe et produit un charivari avec ses pattes sur le pavé, devient le support d'un *signifiant*, qui demeure obscur au sujet bien sûr, mais aussi complexe dans sa constitution. Le signifiant de la phobie n'est pas univoque, dira Lacan, et ne se laisse jamais déplier dans une signification unique. J'ajoute qu'une fois constituée, la phobie elle-même perd

partiellement le lien avec la situation qui a motivé son émergence et peut devenir, comme souvent, le symptôme d'usage plus étendu ;

- *Le complexe du cheval*, pour reprendre une désignation proposée par Lacan, toutes les associations qui s'y rattachent sont lues par Freud dans le cadre d'une élaboration du sujet, sa mythologie personnelle, son histoire telle qu'il la pense sans le savoir, en termes voilés. Le travail de Freud met à jour, sous la peur, une élucubration de savoir du sujet sur sa place dans le monde, qui rend compte pour l'auditeur au moins de l'émergence de l'angoisse. La suite des associations permettra aussi de lire la solution trouvée par le sujet, l'histoire du plombier qui vient promettre la sortie de l'Œdipe.
La résolution de la phobie par le petit Hans met donc l'accent sur le statut de l'inconscient dans l'affaire, et fait littéralement de la phobie elle-même une quasi formation de l'inconscient, soit une formalisation de la difficulté rencontrée. C'est ce qui permet à Jacques-Alain Miller de faire de la phobie *un cristal signifiant*, en reprenant une expression utilisée par Lacan dans le Séminaire *La relation d'objet* ;

- *L'angoisse* n'est pas la phobie et s'en distingue sur plusieurs points. La peur a un objet, l'angoisse est sans objet. Lacan reprendra cette affirmation de Freud dans le Séminaire IV, lui qui énoncera plus tard que *l'angoisse n'est pas sans objet*. Il dira treize ans plus tard, dans le Séminaire *D'un Autre à l'autre*, en forme d'excuse, qu'il n'avait pas mis à jour l'objet de l'angoisse, soit petit *a*, à cette époque. La peur a un objet nommable, un objet du monde, identifiable, localisable. C'est d'ailleurs l'avantage du symptôme phobique sur l'angoisse toute nue, toute crue, aussi certaine dans sa présence qu'énigmatique dans sa signification. L'angoisse renvoie à un objet elle aussi, mais cet objet n'est pas un objet du monde, c'est l'objet *a*. Dans une première approximation freudienne mais acceptée par Lacan un temps, l'angoisse est donc sans objet nommable. Cette formulation freudienne, va dès lors devenir avec Lacan, la fonction de lier l'angoisse à la possibilité de lui donner une signification. Aussi Lacan retiendra-t-il une fonction que Freud confère à la phobie, d'assurer un *avant-poste* à l'angoisse, lui donner un point de fixation. Freud utilise la métaphore de l'avant-poste, en allemand *Vorbau*, d'où le sujet guette l'angoisse. Bien sûr cette opération n'économise pas

complètement l'angoisse, et l'objet phobique, le cheval pour le petit Hans, conserve la trace de l'énigme anxieuse qui l'a produit. Cette fameuse tache noire près de la bouche du cheval, devant le chanfrein (ce sont les naseaux chez le cheval), que Freud avait tenté d'interpréter comme la moustache du père, sera lu par Lacan comme l'indice de l'objet *a* lui-même, soit de ce qui reste ininterprétable au cœur de l'objet phobique. D'ailleurs, on voit comment l'enfant refuse avec rigueur les interprétations qui lui sont proposées par le père ;

- *La phobie de Hans* donne le modèle d'une peur qui se construit sur un point d'angoisse, c'est la valeur d'enseignement de ce cas. C'est à ce titre que cette peur devient analysable. La formulation phobique ne vaut que pour un sujet donné, et joue un rôle de protection quant à l'angoisse du sujet. Les phobies sont susceptibles, en particulier chez l'enfant, de guérison spontanée, Lacan le signale dans le Séminaire XVI, et c'est conforme à la clinique. Elles sont susceptibles de perdurer dans le temps et, comme je l'ai déjà signalé, de servir de formulation de l'angoisse du sujet, dans des moments d'angoisse différents de celui qui l'a vue émerger pour un sujet, comme s'il tentait de renouveler l'opération initiale, qui lui avait permis de traiter l'indicible de l'angoisse. Dans la clinique, on le voit particulièrement pour ce qui concerne la phobie des transports si fréquente. Est-ce un hasard si l'automobile, qui laisse entendre le mobile de soi-même, est si fréquemment utilisée ? Cette phobie qui se réveille si volontiers au moment où un sujet se trouve confronté au désir énigmatique qui est le sien et dont il se demande s'il le soutient ou s'il se sent à la hauteur de la tâche. Comme nombre de patients le disent, une fois que le voyage est commencé, on ne peut pas toujours s'arrêter en chemin. C'est particulièrement vrai des autoroutes pour la voiture, des avions et des trains dans tous les cas. On constate d'ailleurs que cette dimension du transport n'est pas absente de l'observation du cas du petit Hans, le déplacement y joue un rôle, dans l'espace bien sûr, mais c'est du changement des places qui s'y loge tout aussi bien. Devenir quelque chose, quelqu'un, s'est un déplacement. Je citerai juste un exemple bref, une jeune femme consulte pour une phobie de l'extérieur. Elle a du mal à sortir de chez elle. Heureusement, elle ne loge pas loin de mon cabinet. Les déplacements lui sont difficiles, surtout quand elle dépasse le périmètre du pâté de maisons. En

affinant la description, il apparaît qu'elle craint particulièrement les carrefours. C'est-à-dire que si, par nécessité, elle dépasse les limites qu'elle s'impose, l'angoisse se réveille à tout nouveau carrefour.
Sa phobie se déclenche quand elle s'installe à Nice avec celui qui va devenir son mari. L'analyse mettra à jour son désappointement quand sa mère la laisse quitter sa ville natale pour ce voyage pas si lointain. C'est un déplacement géographique certes, mais un déplacement autrement plus dérangeant quand elle constate que cette mère, dont elle pensait être l'objet le plus précieux, la laisse partir sans s'effondrer et même avec une certaine joie. Le fantasme d'être le soutien indispensable de cette femme infirme la laisse démunie quant au désir qui est le sien dans cette affaire. C'est littéralement à la croisée des chemins, que naît son angoisse quand elle doit choisir son chemin et ne plus se supporter du désir de l'Autre qu'elle pensait inconsciemment servir ;

- *La phobie* se propose comme une limite propre à contenir le sujet. D'une certaine façon, le petit Hans en appelle à la fonction limitante du père, ce pourquoi Freud guette le père dans le cheval. L'interdiction que le sujet pose lui-même, la castration qu'il appelle de ses vœux, se retrouve toujours au cœur de la position phobique. C'est ce qui fait du phobique un désir prévenu, anticipé mais aussi contenu. Sans prendre d'autres exemples, vous voyez à quel point c'est vrai dans mon très court résumé d'une bien longue cure, où la phobie résolue a laissé place à bien d'autres questions angoissantes : qu'est-ce qu'une femme ?, et, que peut vouloir dire devenir mère ?

La reformulation de Lacan est précieuse. Elle débute par une relecture du cas du petit Hans mais avec un point de vue discrètement décalé.
Je résumerai l'axe de sa relecture par une citation : « *L'angoisse est corrélative du moment où le sujet est suspendu entre un temps où il ne sait plus où il est, vers un temps où il va être quelque chose où il ne pourra jamais se retrouver* »[1].
Le *savoir où on est* peut se traduire ici, bien entendu, en incluant le *savoir qui on est*.

1 Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, p. 226.

Le *ne jamais se retrouver* indique qu'une nouvelle place est à occuper, pas l'ancienne donc.
Encore une fois, vous constatez que cela convient à ma courte vignette clinique.
Ce moment d'angoisse est pour le petit Hans la manifestation concrète de la jouissance pénienne, en conjonction avec la naissance de la petite sœur. La manifestation du pénis réel est pointée par Lacan comme le moment où le sujet ne peut plus occuper dans sa famille la place qui était la sienne auparavant. Résumons au plus simple puisque vous connaissez le cas. Hans, déjà objet d'une étude analytique par le biais de son père, est un enfant heureux, enfant chéri de la mère. Il répond par sa présence à l'attente maternelle. La naissance de la petite sœur et la manifestation concrète de la jouissance pénienne remanient son monde. Il ne peut plus occuper la même place. Il est confronté à un réel qui invalide la position antérieure.

Pour Lacan la prévalence de l'imaginaire dans le monde antérieur de Hans nécessite, après coup de ce qu'il faut bien appeler un trauma, un autre niveau de symbolisation de la situation.
Lacan insiste plus que Freud sur le niveau d'insuffisance du petit organe de l'enfant, s'il faut l'offrir en réponse au désir de l'Autre maternel. Enfant chéri, il devient quelque chose d'insuffisant à répondre à l'attente maternelle, en particulier par son organe qui est accueilli par la mère par une remarque dépréciative, *c'est une cochonnerie*, en tous les cas pas l'objet de ses attentes de femme (son mari pas d'avantage peut-être).
L'ensemble des constructions de Hans, toutes les considérations dont il témoigne auprès de son bienveillant père, se réduisent en fait à une tentative de répondre à la situation nouvelle qui est la sienne dans son monde, ce qui inclut la constellation familiale. La poussée libidinale tient une place dans ce remaniement de manière évidente.
Finalement, le sujet traite avec beaucoup d'éléments imaginaires une question symbolique. Où est le phallus ? Qui le détient pour répondre au désir de l'Autre maternel ? Comment pallier l'insuffisance du sujet, qui apparaît au jour de la situation nouvelle ? Il faudrait que le père soit moins gentil, c'est-à-dire occupe concrètement la place de répondre à cette attente dévorante de la mère, et par là même tienne

l'enfant à l'écart d'un débat qui soudainement le dépasse. Vous entendez que Lacan, loin de faire de l'angoisse de castration le moteur de l'affaire, fait de celle-ci l'appel pour lui permettre de se situer à sa juste place d'enfant. La phobie, dans ce cas, est un traitement des ratées de l'Œdipe et pas son simple déroulement.

Pour que les choses vous soient vivantes, il faut bien insister sur le fait que la phobie et son traitement ne se réduisent pas à une peur, que le complexe du cheval est accessoire, et que l'enfant traite un ensemble de questions qui, à partir du phallus, objet du désir de l'Autre, veut ordonner le monde : le couple parental, la différence des sexes, la question du sexuel, la présence des enfants, les déplacements des éléments dans le champ symbolique, tout autant que les déplacements dans l'espace. La composante agora-phobique de nombre de manifestations phobiques tient bien à la superposition du champ symbolique et de l'espace, qui lui, comme Lacan l'affirme ailleurs, détient toujours une forte composante imaginaire puisqu'il est construit à partir de l'image spéculaire. De la même manière, la crainte de dévoration si fréquente, tient au fait que la construction phobique manifeste une forme de prise excessive du sujet sur le désir de l'Autre. C'est évident pour le petit Hans, c'est aussi vrai pour la patiente que j'évoque, et je pourrais le montrer sur nombre de manifestations phobiques.

Le choix du cheval a interrogé Freud, auquel il répond partiellement par un jeu sur la lettre du mot *Wagen* (la voiture en allemand, tirée par le cheval qui tombe), qui devient *Wegen (*à cause de). C'est la voiture du cheval, qui fait le lien avec le cheval comme cause de l'angoisse, c'est-à-dire de la peur mise en place pour faire écran.

Lacan fait de ce cheval une figure héraldique[2] c'est-à-dire une image bien sûr, mais dans laquelle prévaut la dimension symbolique. Cette image est prélevée dans la mondanité du sujet et elle se prête à la cristallisation signifiante. C'est la contingence qui offre cette figure à l'enfant. C'est toujours ainsi. Un homme revenant d'une rencontre amoureuse, dans une autre ville où il considérait que sa conduite avait été pour le moins inélégante, est saisi d'une angoisse qui amorce une phobie durable des longs trajets. C'est de son propre

2 Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, p. 305.

transport amoureux mais aussi de celui qu'il suscite contre lequel la phobie le prévient. Le terme d'héraldique, en ce que cela constitue un blason, lui convient particulièrement. C'est une défense contre le désir de l'Autre, la dévoration maternelle flottant à l'arrière-plan de la scène amoureuse, justifiant sa méconduite qui est aussi sa façon de se tenir à l'écart de ce qui le menace, toujours d'être retenu par le désir de l'Autre.

Le névrosé, affirme Lacan, dans son symptôme, s'égale à la question qu'il pose. C'est comme vous le constatez particulièrement vrai de la phobie, qui se déploie toujours à la crête entre l'imaginaire et le symbolique. C'est même l'essentiel de la démonstration de Lacan dans le cas du petit Hans. Avec des figures imaginaires, le patient met en scène le soubassement signifiant dont il est le sujet.

J'avais prévu initialement de développer un cas clinique, qui décale la phobie du cas princeps de Freud qui se déploie chez un enfant dans le moment repéré mais aussi attendu par lui de l'Œdipe. Je me contenterai de tirer du cas les conclusions. La phobie survient comme nous l'avons vu dans le moment de rencontre d'un réel, qui exige un remaniement de la position subjective du sujet. La peur est la réponse à l'angoisse rencontrée, elle la voile mais garde la trace énigmatique de cette dernière et manifeste la figure, imaginaire donc, émergée de l'iceberg signifiant, qui fait la question du sujet. Cette image est complexe dans la mesure où elle condense l'ensemble des réseaux signifiants qui la leste. Nous l'avons vu pour Hans, nous l'apercevons vaguement pour les cas à peine évoqués de ma pratique. La phobie n'est pas à supprimer mais à interroger. Pour cela il faut admettre qu'il y a du sujet dans l'humain qui se plaint, et que sa souffrance n'est pas à mettre au rang d'une forme d'ignorance ou d'incompétence cognitive ou comportementale.

C'est parce que l'angoisse est digne d'intérêt que la phobie l'est aussi, c'est-à-dire surtout pour celui qui en témoigne comme un paradoxe car il sait bien que cette peur ne s'arrête pas à l'objet qui la nomme. Le sujet peut tout à fait vouloir se faire là dupe de lui-même et ignorer ce qui se cache au-delà. Cela ne garantit pas à la phobie un succès plus grand et ne promet pas non plus que, si elle s'efface –

ce qui est possible, la rééducation n'est pas toujours promise à l'échec –, le sujet en sera quitte avec la question de son angoisse.

Disons-le avec Lacan, la phobie n'est pas une entité clinique mais une production symptomatique parfois transitoire ou spontanément curable. Elle n'est donc pas spécifique d'une structure même si, bien sûr, nous avons coutume de la rencontrer dans la névrose.
L'enjeu de la clinique de la phobie est éthique dans la seule mesure où il s'agit de savoir à quel patient on s'adresse. Les catalogues des formes de la phobie et les modalités de rectification ne changent rien à la découverte de Freud : la phobie est, plus que curable, interprétable.

Frank ROLLIER

Ce qui se joue sur la frontière

Il vous a été rappelé que « *l'objet phobique est toujours un signifiant* »[1], appartenant à ce que Lacan a nommé le registre du symbolique, et que dans le champ de la névrose, une phobie permet la transformation de l'angoisse en symptôme.

Le signifiant animal comme objet de la phobie dans la psychose

Pour aborder l'usage de la phobie dans la psychose, je partirai de l'un de ces moments où, comme Lacan le formule, il arrive qu'un sujet soit « *à court de signifiant* », « *exposé au surgissement d'un vertige* », et qu'alors il en appelle au signifiant, en ayant recours à une nomination.

Le premier exemple qu'il donne est celui du mot de passe, cette forme primitive du langage dont la fonction est d'éviter d'être tué et qui est « *choisi d'une façon tout à fait indépendante de sa signification* »[2].

Lacan évoque ensuite « *le langage stupide de l 'amour* » qui consiste, « *au dernier degré du spasme de l'extase* […] *à subitement qualifier son partenaire sexuel du nom d'un légume les plus vulgaires ou d'un animal des plus répugnants* », précisant que « *ce n'est certainement pas loin de toucher à la question de l'horreur de l'anonymat* ».

Il reviendra sur ce thème dans sa « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », pour préciser que c'est lorsque le discours est « *à court de signifiant* » que le chant nuptial des humains – leur *épithalame*[3] – recourt à « *l'imaginaire le plus cru* »

---

[1] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, p. 395.

[2] Lacan J., « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Des Noms-du-Père*, Seuil, Paris, 2005, p. 28.

[3] L'épithalame est un poème lyrique composé à l'occasion d'un mariage et à la louange des nouveaux époux. En Grèce, il était chanté par un chœur avec accompagnement de danses. On cite les épithalames de Sappho en Grèce, de Catulle à Rome ; chez les hébreux, le *Cantique des cantiques* passe pour un épithalame (Wikipédia).

pour « *appeler l'objet de son épithalame* » : « *"Je te mange… — Chou !" "Tu te pâmes... — Rat !"* »[4].
Dans ces deux exemples de nomination face au vertige, le mot de passe face au risque d'être tué, et les *« jaculations de l'amour* » pour s'extraire de l'« *horreur de l'anonymat* », le langage est « *dépourvu de signification* », mais après que « *le mot a été vraiment parole prononcée, les deux partenaires sont autres qu'avant* »[5].
En appeler au symbolique se produit aussi dans le discours courant, sous la forme d'interjections, lesquelles ponctuent et égayent notre vie quotidienne. Elles surgissent hors tout sens, dès que quelque chose nous échappe. Les occasions ne manquent pas, par exemple dès qu'une rupture surprend l'habitude de nos perceptions ou à fortiori notre continuité corporelle : Oh !, Ah !, Aïe ! Ces témoins de l'émergence d'un réel sont aussi des tentatives de maîtrise et de récupération de jouissance. À un degré de plus, elles se colorent de sens et deviennent invocation : *Ciel* !, *Mon Dieu* ! Ou juron : *Nom de Dieu* !, *M*… !, voire injure[6] : « ça » nous échappe.
Dans ce texte de 1953, Lacan met le mot de passe et « *le langage stupide de l 'amour* » en série avec la clinique de la phobie et, plus précisément, avec le signifiant animal qui souvent chez l'enfant lui sert de support. Lacan, qui travaillera sur le cas du petit Hans l'année suivante, précise que « *ce n'est pas pour rien que tels de ces appellations animales ou supports plus ou moins totémiques* – entendons qu'il s'agit donc de signifiants – *se retrouvent dans la phobie* ».

Dans ce même registre, Lacan évoquera la clinique de la psychose et plus particulièrement celle de l'hallucination, exemplifiée par la patiente qui relate s'être fait traiter de *Truie* par l'amant de sa voisine. Ce signifiant qui se fait entendre dans le réel « *à la place de ce qui n'a pas de nom* »[7], constitue aussi une réponse à une situation qui dépasse le sujet, alors que cette femme se trouve « *à court de signifiant* ». Le signifiant animal est ici le support d'une injure

[4] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 535.
[5] Lacan J., « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *op. cit.,* p. 29.
[6] Rollier F., « La fonction de la voix », *Trames*, N° 21, 1996, pp. 23-30.
[7] Lacan J., « D'une question préliminaire... », *op. cit*., p. 535.

attribuée à l'Autre, injure dans laquelle résonne son message à elle.

Une vignette clinique

Madame B. a une grande fille, maintenant adulte, dont elle a fait son « objet » depuis sa venue au monde. Sa fille « *réalise la présence de l'objet a* » dans son fantasme[8], tout champ paternel étant exclu et forclos. Autrefois, si sa fille faisait mine de s'éloigner d'elle, ou de faire des choix qui ne répondaient pas à ses valeurs, la noirceur de ses pensées pouvait la conduire jusqu'à l'effondrement. Envahie par l'angoisse, elle se faisait objet mélancolique, abandonné, déchet de l'Autre. L'effondrement n'est pas une métaphore, il lui est arrivé de vouloir se suicider devant ce qu'elle vivait comme un « laissé tomber » de sa fille et elle n'a dû sa vie sauve qu'au hasard. A l'opposé, elle reprenait des couleurs dès que sa fille se rapprochait d'elle, se montrait docile à ses injonctions. Après une quinzaine d'années de traitement orienté par la psychanalyse, Mme B. a pu supporter, sans perdre la vie, que sa fille quitte d'abord son domicile, puis sa ville ; cette jeune femme a trouvé refuge à plusieurs milliers de kilomètres de chez sa mère, et elle s'efforce, malgré le harcèlement maternel que permet aujourd'hui le téléphone, de construire sa vie dans une certaine séparation des impératifs de celle-ci.

Pourtant, si sa fille passe une semaine sans répondre au téléphone, ou bien refuse de lui faire part d'un projet important, l'angoisse l'envahit, qui aujourd'hui se cristallise sur un objet que l'on peut qualifier de *phobique* : elle a des accès de terreur de ce qu'elle appelle « les petites bêtes » et elle part frénétiquement à leur chasse. Le traitement subjectif de cette terreur comporte trois temps successifs : à une angoisse innommable face au silence de sa fille succède le réveil de sa terreur, ce qui la conduit à l'acte ; bombe insecticide à la main, elle traque toutes les variétés communes d'insectes. Il est arrivé que, lors d'une séance, une petite araignée surgisse sur le mur à côté d'elle, amenant à la série *effroi, cri, et injonction* à ce que l'analyste « fasse quelque chose ».

[8] Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

Sa fille continue d'occuper la place de l'objet de son fantasme, mais, quand elle cesse de l'avoir dans son champ, ce n'est plus l'imminence de l'acte auto-agressif qui s'impose à elle, mais le symptôme phobique. Le bénéfice est considérable (sauf pour la biodiversité) : localisation de l'angoisse sur un objet, limitation de la jouissance à maudire sa fille indigne, recours à un tiers – car elle ameute les voisins et somme le syndic de prendre les mesures nécessaires –, ce qui entretient son lien social.

Il serait vain d'interpréter la dimension agressive de son acte (que sa fille est une sale bête !, ou qu'elle maudit celui qui lui apporté les petites bêtes qui ont présidé à sa conception !), et il paraît aussi préférable de s'abstenir de tenter d'éradiquer ce symptôme, qui lui permet, en effet, un précieux aménagement de sa position subjective face au réel de la séparation et du laissé tomber. Nous avons ici, me semble-t-il, une illustration de ce que Lacan nous dit quand il énonce que « *la vraie fonction de la phobie* », qui « *est de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur, car au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante* »[9].

Je soutiens que, pour ce sujet, ce mécanisme, qui ne constitue pas une suppléance à la forclusion du Nom-du-père, peut être ramené à la fonction de la phobie dans la névrose, à savoir traiter l'angoisse qui surgit lorsque la pulsion intervient. Ceci est à entendre au sens le plus élémentaire du terme, comme nous le dit Lacan à propos de Hans, soit quand « *son pénis commence à devenir quelque chose de tout à fait réel* »[10], et dans le cas de Mme B., quand la pulsion de mort se réveille et se déchaine sur l'axe imaginaire.

Faute de la mise en place d'une métaphore du Nom-du-père, il n'existe pas de médiation phallique qui puisse contenir la jouissance maternelle et dialectiser le rapport ravageant mère-fille ; la jouissance de la mère reste sans limites, aucune frontière n'opère entre elles.

Pour Lacan, « *l'enjeu véritable* » dans la phobie de Hans, « *et qui va bien au-delà du cas* », « *c'est à savoir ce qui se joue à chaque instant, à la limite, sur la frontière, entre l'imaginaire et le symbolique. C'est là que tout se joue en effet* […] »[11].

---

[9] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, p. 299.

[10] Lacan J., Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 225.

[11] Lacan J., Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.,* p. 299.

Dans le cas de Mme B., il n'y avait pas de passage de l'imaginaire au symbolique, la frontière était fermée à un traitement possible de la jouissance par le signifiant. C'est sous transfert, dans son adresse à un Autre qui assure une fonction de « secrétaire »[12], que le gouffre de l'imaginaire peut trouver à se border par le symptôme phobique, qu'une frontière peut opérer.

De quelques autres usages de la phobie dans la psychose : trois vignettes cliniques

Nosophobie ou hypocondrie

Un sujet vient rencontrer l'analyste pour son « angoisse des maladies », après que son médecin lui a fait part de son diagnostic – « vous êtes un hypocondriaque ! » –, accompagné d'une prescription de médicaments et de conseils de lecture. Cependant, l'angoisse n'a pas cessé d'envahir sa vie. Il surveille sans répit son image dans le miroir et tout ce qui sort de son corps, s'angoissant « du moindre détail ». Chaque jour il étudie ses selles, inspecte sa peau, regarde s'il perd des poils ; il surveille les pertes, ce qui se détache du corps et il multiplie les examens somatiques.

Il apparaît rapidement que le nouage précaire de sa structure s'est défait lors de la maladie récente d'une figure paternelle. La phobie des maladies est sa réponse pour parer à l'angoisse surgie face à l'irreprésentable de la mort, à ce qui, pour lui, reste hors toute symbolisation possible. Mais la nosophobie ne se centre pas sur un objet unique, un signifiant élu ; elle relève plutôt d'un authentique délire de surveillance dans lequel l'image du corps le persécute, qu'il s'agisse de sa propre image dans le miroir ou bien celle du corps de l'autre, dès lors qu'elles révèlent un défaut. C'est ce défaut de l'image du corps, le moins *phi* de la marque phallique, qui témoigne du défaut de la prise du langage sur le corps, qui n'a pu être symbolisé.

Le traitement par la parole visera à permettre à ce sujet d'élargir son champ de normalité, d'« avoir de la marge » et ainsi de se construire un corps fragile mais vivable. De plus, le repérage de particularités

[12] Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, p. 233.

signifiantes encouragera son engagement dans des activités où il pourra exprimer sa singularité.
Après deux années, l'angoisse s'est apaisée et ce sujet a pu faire face à la question de la paternité qui s'est présentée à lui. Pourtant le symptôme est toujours là, discret, et il peut dire qu'il n'est « pas guéri, si jamais ça guérit ». A défaut d'atteindre au silence des organes, la parole adressée à un Autre peut aider à organiser le bruit de la vie.

La « phobie sociale » ou l'inhibition comme mise en place d'une frontière

Un homme, qui se présente sous les apparences de la normalité, se plaint de n'avoir aucune prise sur sa vie, qu'il qualifie de *désert*, ce qui est une métonymie du défaut forclusif, ainsi que J.-A. Miller a pu le montrer[13]. Il se décrit comme « un peu vide, transparent », « se laisse porter par le courant, vit en roue libre ». Il ne dispose pas de l'appareil du fantasme pour s'orienter et il s'ennuie profondément, au travail comme dans sa vie privée. Une inhibition massive l'accompagne : il n'a ni ambition professionnelle, ni projet de réalisation conjugale ; il remet toujours à plus tard et se qualifie de « fainéant » préférant procrastiner « plutôt que d'avancer dans le brouillard », car c'est ainsi que lui apparaît le lieu de l'Autre[14].
Avec ses semblables, il « n'accroche pas », n'a pas d'amis. Son rapport au langage est profondément perturbé et il ne supporte les relations aux autres que si elles restent purement formelles, car « comment faire avec les sous-entendus et comment savoir ce que l'autre comprend de ce que l'on veut dire » ? Aussi le désir de l'Autre est-il pour lui toujours inquiétant.
Dans l'entreprise où il travaille, son incroyance fondamentale en l'Autre lui fait choisir de se tenir un peu à l'écart, dans la marge. Il demande juste qu'on le « laisse tranquille ». Un diagnostic de phobie sociale a été évoqué.

L'inhibition massive qu'il a développée a en fait pour fonction de tenir l'Autre à distance et ainsi de le protéger d'une jouissance mauvaise

[13] *La Conversation d'Arcachon. Cas rares : les inclassables de la clinique*, Paris, Agalma, Seuil, 1997, p. 282.
[14] *Ibid.*, pp. 160-174.

de cet Autre toujours potentiellement menaçant, de mettre une frontière là où aucun fantasme ne vient faire écran. Lacan, dans son Séminaire *RSI*, fait de la « *nomination de l'imaginaire comme inhibition* »[15] une version de la fonction Nom-du-Père. Cette modalité de nouage, qui confère à son mode de vie une allure phobique, éloigne ce sujet d'une position paranoïaque où il serait pur objet de la jouissance de l'Autre.

La phobie d'impulsion

Un jeune homme se dit « perdu » avec les filles, il ne sait pas « quoi leur dire, ni comment se comporter », car c'est « comme si elles parlaient *étranger* ». Lorsqu'il rencontre une femme et la séduit, il se trouve confronté à un trou dans le savoir qui lui est insupportable ; face à ce réel du *rapport sexuel* impossible à écrire, il est envahi par l'imaginaire, ce qui le pousse vers l'acte **:** il a peur de faire du mal à sa partenaire, d'avoir envie de la frapper, ou que l'acte sexuel soit pour elle une violence insupportable. Il n'est jamais passé à l'acte, sa parole en analyse venant désamorcer ces impulsions. Il a ensuite progressivement développé une inhibition, qui porte spécifiquement sur les relations amoureuses, lui évitant de se confronter à cette dérive imaginaire. Son travail en analyse lui permettra de donner un sens pseudo-œdipien à cette phobie d'impulsion : il a peur, dit-il, de faire du mal aux filles, tout comme les hommes ont fait du mal à sa mère. Ce bordage du trou lui permet maintenant un accès à l'Autre sexe qui est moins angoissant.

Conclusion

Dans la phobie, « *le signifiant sert de rempart contre la référence vide* »[16].

Dans la névrose, un symptôme phobique est un rempart face au « *manque de pénis de la mère* », autrement dit, face à la castration. « *L'objet phobique se place entre le désir du sujet et le désir de l'Autre, et il assure une fonction de protection, ou de défense* […] *La*

[15] Lacan J., Le Séminaire, Livre XXII, *RSI*, Leçon du 13 mai, 1975, (inédit).
[16] Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, N° 23, Février 1993, p. 9.

peur de l'objet phobique est faite pour protéger le sujet de l'approche de son désir », note Lacan[17].

Dans la psychose, il n'y a pas la dimension du désir menaçant d'un Autre, mais celle de sa jouissance envahissante, qui laisse le sujet face au gouffre aspirant de son imaginaire, alors qu'aucun Autre symbolique ne vient croiser cet axe imaginaire (ces deux axes sont ceux que figure le schéma L)[18]. La phobie n'apparaît pas en tant que symptôme caractéristique du déclenchement d'une psychose (ce sont plutôt un délire, des hallucinations, un passage à l'acte, et plus généralement, une rupture du lien à l'Autre). Une construction phobique, dont nous avons vu qu'elle peut prendre différentes formes, peut apparaitre en tant que rempart face aux conséquences de la forclusion du signifiant du *Nom-du-Père*.
C'est un effet thérapeutique qui peut s'observer lors d'un traitement orienté par la psychanalyse et qui a des effets pacifiants. La phobie représente en effet une tentative de protection contre un réel auquel le sujet ne peut faire face. Elle peut en particulier permettre d'aménager la relation à la jouissance de l'Autre, en la localisant et en la tenant à distance.

[17] Lacan J., Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 503.

[18] Cf. Le *schéma L* : Lacan J., « Le Séminaire sur "la Lettre volée" », *Écrits*, p. 53 ; Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, p. 548.

SOMMAIRE

L'HYSTÉRIE

L'hystérie, modèle de la névrose, ARGUMENT 3

Le symptôme hystérique, entre langage et corps, Christine DE GEORGES 5

Définir l'hystérie, Armelle GAYDON 17

La conversion hystérique. Le symptôme comme évènement de corps, Rémy BAUP 23

Le rêve est hystérique, David HALFON 31

Le cas Dora : Rêve et hystérie, François BONY..... 39

L'hystérie et/ou le féminin ? , Jessica CHOUKROUN-SCHENOWITZ 51

Qu'est-ce qu'une femme pour une femme… et pour un homme ?, Chantal BONNEAU 63

LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE

La névrose obsessionnelle, ARGUMENT 71

La névrose obsessionnelle : un dialecte du langage hystérique, Jessica CHOUKROUN-SCHENOWITZ 73

Demande de l'Autre et désir interdit dans la névrose obsessionnelle, Chantal BONNEAU..... 85

Faire exister la demande comme objet, Salvatore MAUGERI 93

LA PHOBIE

Phobie or not phobie. Déclinaisons de l'angoisse, ARGUMENT . 99

Des destins de l'angoisse ou la phobie baladeuse, Jessica CHOUKROUN-SCHENOWITZ 101

Hans, le cas princeps, Christine DE GEORGES 113

« Qu'on leur laisse faire leur névrose tranquillement » , Alain COURBIS 123

La phobie, entre dénouage et moment de conclure, Salvatore MAUGERI 137

La phobie comme plaque tournante, Rémy BAUP 149

Une phobie cachottière, Philippe LIENHARD 157

Les bienfaits d'une phobie, Chantal BONNEAU 167

Clinique des phobies, David HALFON..... 175

Ce qui se joue sur la frontière, Frank ROLLIER 187

Les Cahiers Cliniques de Nice

Publication de la Section Clinique de Nice
Dépôt légal octobre 2015

Directeur de la publication
Jacques-Alain Miller

Responsable
Philippe De Georges

Rédaction
Salvatore Maugeri

Relecture
Nathalie Seban

Secrétariat : 25 rue Meyerbeer – 06000 Nice